

TAFSIRI

*Revue panafricaine de traduction et d'interprétation /
Panafrikan Journal of Translation and Interpretation*

VOLUME 1 - NUMÉRO 1 - 2021

UNE REVUE SCIENTIFIQUE DU GRENIER DES SAVOIRS



TAFSIRI

*Revue panafricaine de traduction et
d'interprétation / Panafrikan Journal of Translation
and Interpretation*

Dossier : Les enjeux de la traduction et de
l'interprétation en Afrique

Coordonné par Segun AFOLABI et Servais
Martial AKPACA

Volume I, numéro I – 2021

DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1



TAFSIRI de Le Grenier des savoirs est sous une licence License Creative Commons Attribution - Partage dans les mêmes conditions 4.0 International, sauf indication contraire.

TAFSIRI - Revue panafricaine de traduction et d'interprétation / Panafrican Journal of Translation and Interpretation est sous une licence Creative Commons Attribution - Partage dans les mêmes conditions 4.0 International, sauf indication contraire.

Cette revue a été créée avec Pressbooks (<https://pressbooks.com>) et convertie par Prince.

Table des matières

Présentation	1
Segun AFOLABI et Servais Martial AKPACA	
La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux	9
Féridjou Emilie Georgette SANON-OUATTARA	
Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar	37
Mino ANDRIANTSIMAHAVANDY	
La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de l'expérience des interprètes en Ouganda	55
Edith Ruth NATUKUNDA-TOGBOA	
Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques	77
Maxime Yves Julien MANIFI ABOUH	
Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton. Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses versions originale et traduite	105
Jean Pierre ATOUGA	
Texte et contexte à la recherche de la compréhension en traduction littéraire	127
Samuel Onyemaechi Orji AWA et Ngele CHIMUANYA	
E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of La Calebasse cassée, and Jmary Matlaselo Molumeli, translator of the English version	145
Ngozi Obiajulum ILOH	



À propos de la revue / About the journal

Fondée par le Centre de recherche et développement en interprétation et traduction (CRÉDIT) en partenariat avec Le Grenier des savoirs, *Tafsiri* est une revue panafricaine de traduction et d'interprétation qui se veut un lieu de rassemblement et de partage en matière de savoirs entre les théoriciens et praticiens œuvrant dans les deux professions jumelles, la traduction et l'interprétation.

Founded by the Centre for Research & Development in Interpretation & Translation (CREDIT) in partnership with Le Grenier des Savoirs, *Tafsiri* is a pan-African journal of translation and interpretation which is a forum for knowledge gathering and sharing between theorists and practitioners working in the twin professions, translation and interpretation.



Comité de rédaction et comité scientifique

Le comité de rédaction (Editorial Committee) 2020-2021 de *Tafsiri* est formé des personnes suivantes :

- AFOLABI Segun (Corédacteur) – Université Laval/CRÉDIT, Canada
- AKPACA Servais Martial (Corédacteur) – Université d'Abomey-Calavi, Bénin
- AJAGBE Steve – Bureau de traduction, Organisation Ouest Africaine de la Santé, Burkina Faso
- EWEKA Osagioduwa – IFRA/University of Ibadan, Nigeria
- IGWE Chidi – University of Regina, Canada
- KASONGO Mukile – University of Birmingham, United Kingdom
- KELM Greg – Université Laval, Canada
- MADUEKE Sylvia I.C. – University of Alberta, Canada
- MUYIA Jescah Abuti – African International University, Kenya
- NGONO Caroline – Université Laval, Canada
- OYETOYAN Damilola – Linguo Essence Services, Norway

Les membres du comité scientifique 2020-2022 de la revue *Tafsiri* sont :

- AMOSU Tundonu – Lagos State University, Nigeria
- BANDIA Paul – Concordia University, Canada
- BIRMA Mariam – Ahmadu Bello University, Nigeria
- CHACHU Sewoenam – University of Ghana
- GAMBIER Yves – University of Turku, Finland
- GARANE Jeanne – University of South Carolina, USA
- GILE Daniel – Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, France
- GUÉVEL Zélie – Université Laval, Canada
- ILOH Ngozi – University of Benin, Nigeria
- JAY-RAYON IBRAHIM AIBO Laurence – University of Massachusetts Amherst, USA
- KOLAWOLE Samuel – University of Ado-Ekiti, Nigeria
- MEBITAGHAN Rita – Delta State University, Nigeria
- MOPOHO Raymond – Dalhousie University, Canada
- SAMBOU Aly – Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal
- SEBUYUNGO Enoch – Makerere University, Uganda
- SUH Joseph – ASTI, University of Buea, Cameroon
- TOSSOU Pascal – Université d'Abomey-Calavi, Bénin

Pour plus d'information, écrivez au Secrétariat général du Grenier des savoirs à l'adresse suivante :
secretariatgeneral@revues.scienceafrique.org.



Présentation

SEGUN AFOLABI ET SERVAIS MARTIAL AKPACA

Type de texte : Éditorial

Au nom de tous les membres du comité de rédaction et du comité scientifique, nous avons le grand plaisir de vous présenter le numéro inaugural de *Tafsiri. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation*. La revue se donne pour mission d'encourager et de promouvoir une recherche rigoureuse qui explore l'enseignement et la pratique de la communication interculturelle, en particulier dans le contexte africain. Son objectif ultime est de renforcer le développement de la traduction et de l'interprétation en Afrique. Pour ce faire, il est suggéré d'inviter les auteurs et autrices à produire des réflexions originales sur la traduction et l'interprétation à partir des langues africaines et vers celles-ci, la formation des traducteurs, traductrices et interprètes, l'histoire de la traduction et de l'interprétation, les théories et la pratique de la traduction et de l'interprétation, les besoins du marché de la traduction et de l'interprétation, la traduction/interprétation assistée par ordinateur et les associations professionnelles des traducteurs, des traductrices et interprètes en Afrique. Le numéro inaugural a exploré la question des

enjeux de la traduction et de l'interprétation en Afrique. Ces enjeux sont certes nombreux, mais nous présentons succinctement ici ceux qui nous semblent pertinents.

Les langues africaines et les traditions orales

Il est utile de signaler qu'en raison des traditions orales qui caractérisent les langues africaines, le marché de la traduction et de l'interprétation est dominé par les langues héritées de la colonisation, notamment le français, l'anglais, l'espagnol et le portugais. Ces langues sont couramment utilisées dans les administrations, pendant les conférences internationales, dans les écoles et universités et dans les églises, même si ces dernières célèbrent également le culte dans plusieurs langues locales qui font l'objet d'interprétation et de traduction (de la Bible, en l'occurrence).

Une majorité de traducteurs, traductrices et interprètes non qualifié·e·s

La traduction et l'interprétation sont effectuées en Afrique par une majorité de personnes non qualifiées. Cette situation est en partie due à l'insuffisance d'écoles de traduction et d'interprétation et au fait que les institutions qui emploient les traducteurs, traductrices et interprètes n'exigent pas de ceux-ci/celles-ci des diplômes universitaires en traduction et/ou en interprétation. Même si certain·e·s traducteurs, traductrices et interprètes s'en sortent bien malgré l'absence de diplôme professionnel, la formation et l'obtention des diplômes professionnels demeurent nécessaires.

Association de traducteurs, traductrices et interprètes professionnel·le·s

Quelques associations de traducteurs, traductrices et interprètes existent dans bon nombre de pays africains, mais beaucoup de membres n'ont pas de qualifications professionnelles et se contentent des diplômes obtenus dans les facultés de langues étrangères ou des séjours effectués dans des pays étrangers pour justifier leur présence sur le marché de la traduction et de l'interprétation.

Nécessité de la prise de conscience des enjeux économiques de la traduction et de l'adoption d'une politique nationale de traduction

Les pays africains tardent à prendre conscience des enjeux économiques et de développement de la traduction, car il n'y a quasiment pas de politique de traduction dans la plupart de ces pays. Cependant, les besoins en traduction existent surtout en ce qui concerne la traduction des publications officielles, notamment la Constitution, les lois, le code électoral, les politiques éducative, agricole et sanitaire – devenues de plus en plus importantes, notamment dans le contexte de la crise sanitaire de la Covid-19 actuelle – dans les langues nationales. L'absence de traduction des publications officielles dans les langues locales et l'analphabétisme privent des centaines de millions d'Africain·e·s des informations contenues dans ces documents fondateurs de leur République. Étant donné que la plupart des pays africains ont adopté les langues issues de la colonisation comme langues officielles, ils doivent faire l'effort de scolariser le plus grand nombre de citoyen·ne·s ou de traduire les informations scientifiques et officielles dans les langues nationales

prédominantes pour permettre à la majorité de leurs citoyen-ne-s d'être informé-e-s des enjeux majeurs du développement national et de prendre une part active au processus de construction nationale et aux débats politiques qui, pour le moment, ne se font que dans des langues européennes que la majorité des populations ne maîtrise pas. L'Afrique risque de rater le rendez-vous du développement si elle continue d'utiliser des langues étrangères que ses populations ont du mal à utiliser correctement. La traduction pourrait jouer un rôle majeur de développement dans le contexte linguistique actuel. À l'ère de la mondialisation caractérisée par la prédominance des publications en anglais, les pays africains non anglophones gagneraient à adopter une politique nationale de traduction qui leur permettra de traduire systématiquement de l'anglais des livres et des publications scientifiques susceptibles de leur permettre de mieux comprendre certains enjeux économiques, sociaux, sécuritaires et sanitaires.

Tafsiri a vocation à aborder les questions évoquées supra et beaucoup d'autres sujets susceptibles de contribuer au développement de la traduction et de l'interprétation en Afrique. Dans cette perspective, le présent numéro a retenu sept textes, six articles et un entretien, sur une vingtaine de propositions reçues par le comité de rédaction. Ils abordent des questions telles que la formation des traducteurs, traductrices et interprètes, le rôle de la traduction dans le développement économique de l'Afrique, la traduction et l'interprétation en tant qu'actes de communication sociale, la traduction juridique, le parcours du sens en traduction littéraire, etc.

Dans sa contribution, **Emilie G. Sanon-Ouattara** présente un bref aperçu du rôle de la traduction au Burkina Faso depuis la période précoloniale jusqu'à l'avènement de la colonisation. Elle explique comment la traduction a permis aux soixante ethnies que compte le pays de communiquer entre elles et a servi de moyen de communication entre l'administration et la population locale. L'article présente l'état des lieux de la traduction formelle et informelle au Burkina Faso. Il traite

également des enjeux de la traduction et de l'absence de traduction dans les administrations. Il formule, enfin, des recommandations pour une meilleure communication entre l'État et les administrés.

Mino Andriantsimahavandy, quant à elle, nous fait comprendre que la traduction a joué un grand rôle dans la connaissance et la transcription de la langue malgache. En effet, entre le XI^e et le XIII^e siècle, des populations venues d'Oman, du Yémen, de Sumatra, etc. se sont installées dans le sud-est de Madagascar, apportant la forme arabe d'une langue appelée « sorabe ». Plus tard aux XVI^e et XVII^e siècles, des contacts entre les populations malgaches et des marchands hollandais ont facilité l'adoption de certaines lettres de l'alphabet français. En 1823, Jones et Griffiths, deux missionnaires de la London Mission Society envoyés à Madagascar, ont commencé le travail ardu de traduction de la Bible en malgache. À travers les contacts entre les populations locales et celles venues d'ailleurs, les Malgaches ont développé l'orthographe de la langue malgache et entrepris la traduction de la Bible dans leur langue locale. Par la suite, des dictionnaires bilingues ont été mis au point avec l'appui des étrangers·e·s.

Dans les églises en Ouganda, les pasteurs ont souvent recours aux interprètes pour interpréter les messages religieux dans les langues locales. Il s'agit le plus souvent d'une interprétation consécutive réalisée par des interprètes non professionnels. La pratique prend de l'ampleur compte tenu de la multiplication des églises pentecôtistes dans ce pays d'Afrique de l'est. Il est donc important d'apporter des solutions à la formation d'interprètes dans le but d'assurer la professionnalisation de cette catégorie de travailleurs et travailleuses qui croît de plus en plus dans certains pays africains. Voilà, en gros, ce que nous apprend l'article de **Edith Ruth Natukunda-Togboa**.

Dans sa contribution, **Maxime Yves Julien Manifi Abouh** fait état de la situation au Cameroun, pays africain officiellement bilingue. En s'inscrivant dans la perspective théorique de la sociotraductologie comprise comme l'étude de la traduction en tant que phénomène social allant au-delà d'une simple opération entre langues, ou en tant qu'activité

initiée et contrainte par des agents sociaux, avec des fonctions et des retombées socialement déterminées, l'auteur met l'accent sur le besoin crucial de traducteurs et traductrices pour l'intellectualisation de langues locales du pays en vue de leur cohabitation harmonieuse avec les langues officielles aussi bien dans le système éducatif que dans d'autres secteurs de la vie active.

En mettant en évidence la pertinence de la théorie de Skopos et de la théorie interprétative, **Jean Pierre Atouga** avance l'argument selon lequel la littérature orale africaine en tant que domaine d'études à part entière a bénéficié de l'apport de la linguistique et de la traductologie. Son étude a donc cherché des éléments de réponse à la question suivante : comment le traducteur ou la traductrice déblaie-t-il/elle les arcanes et dénoue-t-il/elle l'enchevêtrement des poétiques orales africaines?

Dans l'article de **Samuel Onyemaechi Orji Awa** et **Ngele Chimuanya**, il s'agit d'établir un lien entre le texte et son contexte, ce qui sert d'outil inestimable au traducteur et à la traductrice littéraires à la recherche de la compréhension du sens du message. La méthodologie employée par cet auteur s'inspire de la théorie du sens.

La contribution de **Ngozi Iloh** est un entretien sur la traduction de *La Calebasse cassée*. Elle met en corrélation l'œuvre, l'auteur, le traducteur et la traduction. Les informations recueillies aideront le lectorat à mieux apprécier l'importance et les enjeux de la traduction littéraire dans son ensemble.

Hommage à Florence Piron

Pour clore ce texte d'introduction générale du numéro inaugural de *Tafsiri*, nous avons jugé opportun de rendre un hommage spécial à la mémoire de feu professeure Florence Piron, fondatrice des Éditions science et bien commun et du Grenier des savoirs, la plateforme qui

Présentation

héberge et accompagne la revue *Tafsiri* tant sur le plan matériel que technique. Sans aucun doute, Florence mérite d'être surnommée la « Maman africaine » compte tenu de son amour, de sa passion et de son engagement pour la promotion des savoirs produits sur le continent africain. Enseignante et chercheuse activement engagée au Département de communication de l'Université Laval jusqu'à son départ de ce monde, Florence laisse derrière elle une kyrielle de témoins, d'admirateurs, d'admiratrices et de disciples dans son école de la science ouverte décolonisée en Afrique et pour l'Afrique. Nous ne t'oublierons jamais, chère Florence. Repose en paix, Maman africaine!

Segun AFOLABI

Professeur associé à la University of Massachusetts Amherst aux États-Unis, l'auteur est titulaire d'un doctorat en traductologie de l'Université Laval (Canada), université dans laquelle il exerce aussi en qualité de chercheur/traducteur. Il est membre de l'Association canadienne de traductologie (ACT), du bureau exécutif de l'Association for Translation Studies in Nigeria (ATSN) et chef de projet au Centre de recherche et de développement en interprétation et en traduction (CREDIT). Il exerce la profession de traducteur et d'interprète de conférence depuis 2002 et est traducteur agréé/membre de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ). Co-rédacteur en chef de la revue TAFSIRI, il a publié en 2020 « La Traduction et l'interprétation au Nigéria » chez L'Harmattan.

Contacts : olusegun.afolabi.1@ulaval.ca / asegunlabi@yahoo.com

Servais Martial AKPACA

L'auteur est titulaire d'un PhD en traduction, lexicologie et terminologie multilingues obtenu à l'Université Lumière Lyon 2 (France). En 1997, il décroche un diplôme professionnel en traduction (DipTrans) à l'Institute of Linguists (IoL) de Londres. Il est actuellement Maître de Conférences/ Associate Professor et enseigne à l'Université d'Abomey-Calavi (UAC) au

Segun AF OLABI et Servais Martial AKPACA

Bénin. Directeur adjoint du Laboratoire de recherche GRAD – Laboratoire de recherche en Linguistique appliquée, en langues étrangères, en didactique et en traduction, il est co-rédacteur en chef de la revue TAFSIRI.

En ligne à :

https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/presentation2021_1-1/

Pour citer cet article : Afolabi, Segun et Servais Martial, Akpaca. 2021. Présentation. TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 1-8. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.1



La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

FÉRIDJOU EMILIE GEORGETTE SANON-OUATTARA

Résumé :

Cet article fait l'état des lieux de la traduction et de l'interprétation au Burkina Faso en se fondant sur une observation personnelle, des interviews, des données existantes dans la littérature, des enquêtes de terrain et sur les conclusions d'un atelier. L'analyse révèle une cohabitation entre les pratiques formelle et informelle de la traduction et de l'interprétation dans l'administration publique comme privée, de même que l'absence de traduction aux conséquences énormes dans des domaines sensibles. L'article souligne néanmoins la complexité de la distinction entre traduction formelle et informelle due à l'absence d'une réglementation conséquente dans ce domaine. Il suggère, pour finir, que plus d'attention soit accordée à la traduction qui doit faire l'objet d'une réglementation plus rigoureuse.

Mots-clés : Burkina Faso, enjeux, interprétation, pratiques, traduction

Abstract :

This paper describes how translation and interpreting are practiced in Burkina Faso, relying on personal observation, interviews, existing literature, surveys and the output of a workshop. The analysis reveals a coexistence of formal and informal practices of translation and interpreting in public and private administrations, as well as the failure to provide translation in some sensitive fields thus leading to disastrous consequences. The paper underscores nevertheless the complexity to distinguish between formal and informal translation, due to the lack of regulation in the field. It suggests more attention and a rigorous regulation in the field.

Keywords : Burkina Faso, challenges, interpreting, practices, translation

Résumé (dioula) :

Ni sebe ni be bayelema le kan Burkina Faso mara la. A b'a yira ka fo ko kabini waati djan, mogow bi kanw bayelema wassa ka nyogon faamu. Tubabuw nana ka segui, ka kan bayelemani kow nya yelema. A kera dow ka baara ye, dow yere bi a keela gwansan, birow ni barakeyoro werew kono. Mogow maako b'a ra yoromin na fana, a te o yoro la. Ni sebe ye nyiningaliw kè, ka sebew kalan, ka nyogon yew kè wassa ka bayelema cogo faamu ni jamana ni kono. A yira la kaa fô ko o baara cogo jè len te, gouvernement ka kan ka djanto kow dow la ka yeleman do o yôrô la.

Mots-clés (dioula) : bayelemani, Burkina Faso, cogoya, deguiw, kanyeleman

Historique de l'article

Date de réception : 30 septembre 2020

Date d'acceptation : 13 mars 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

La communication a toujours été un besoin vital de l'humain pour assurer sa vie en communauté (Tomasello, 2008). En Afrique, elle prend plusieurs formes et, selon le découpage de Jakobson (1959), elle est assimilée à la traduction (intra-linguale, inter-linguale et inter-sémiotique) et à l'interprétation des instruments de musique et à la communication mystique. Entendue au sens large comme tout transfert, d'une langue à une autre, quelle que soit sa forme (Newmark, 1983), la pratique de la traduction est antérieure à la colonisation en Afrique subsaharienne en général et au Burkina Faso en particulier. Le nombre élevé de communautés linguistiques, une soixantaine au Burkina Faso, et la bonne entente qui existe entre elles montrent à suffisance que les communautés se sont servies de la traduction pour leurs échanges. Sans communication, cela n'aurait pas été possible. En outre, l'Afrique est connue pour ses formes variées de communication qui permettaient à des villages voisins de communiquer pour diffuser des messages sans difficulté (Bandia, 1998). Ces différents types de communication se pratiquaient alors dans un contexte culturel bien structuré et des conditions bien définies.

L'avènement de la colonisation a touché à tous les aspects de la vie, défini de nouveaux codes, de nouvelles terminologies et apporté un nouveau paradigme. Ainsi, tout ce qui n'entre pas dans un cadre administratif du nouveau pouvoir est considéré comme informel. Les terminologies *formel* et *informel* ont eu une nouvelle connotation et de nouvelles définitions. La traduction qui se pratiquait jadis et qui se pratique toujours entre les communautés s'est développée avec l'introduction des langues européennes, principalement. Elle a été organisée comme une profession à part entière dans certains services, ce qui peut être considéré comme sa formalisation dans lesdits services. Elle est restée informelle ou absente dans d'autres, malgré un contexte linguistique similaire et la sensibilité de ces services. D'ailleurs, dans le cadre de la sensibilisation contre la pratique de l'excision, Bougaire (2004,

p. 44) affirmait que « Certains facteurs situationnels d'ordre humain, organisationnel, matériel et linguistique (différentes langues parlées) génèrent également des difficultés diverses ». Ces difficultés seraient aplanies par la traduction.

Ce contexte complexe nous amène à explorer les questions de recherche suivantes : quel est l'état des lieux de la traduction formelle et informelle au Burkina Faso? Quels sont les enjeux de la traduction et les conséquences de l'absence de traduction formelle dans les administrations au Burkina Faso? Quelles sont les perspectives pour une meilleure communication entre l'État et les administré-e-s? Cette réflexion sera menée sur la base de la littérature existante dans le domaine de la traduction institutionnelle au Burkina Faso, notamment des données collectées sur la traduction dans les tribunaux (Sanon-Ouattara, 2017) et dans les hôpitaux (Sanon-Ouattara, 2016a). En outre, les conclusions d'un atelier organisé à Ouagadougou en octobre 2018 et ayant regroupé des médecins, des journalistes, des responsables du ministère de la Santé du Burkina Faso, des promoteurs et promotrices d'ONG et d'associations travaillant dans le domaine de la sensibilisation sur les questions de santé, des chercheurs et chercheuses, seront exploitées ici. Par ailleurs, en tant que cheffe de département de Traduction-interprétation de l'Université Joseph KI-ZERBO de Ouagadougou de 2011 à 2018, nous avons été associée à une réflexion sur l'organisation des emplois des traducteurs, traductrices et des interprètes au niveau étatique. Dès lors, nos acquis dans le cadre de ces travaux seront d'un grand apport pour cette étude qui se veut descriptive et analytique.

Quelques précisions terminologiques

Newmark (2003, p. 5) conçoit la traduction comme le fait de rendre le sens d'un texte dans une autre langue en respectant l'intention de l'auteur ou de l'auteurice. Il s'agit, en fait, de tout transférer d'une langue à une autre,

que ce soit à l'oral ou à l'écrit. Par contre, pour Delisle *et al.* (1999), la traduction diffère de l'interprétation qui, comme profession, se réduit à l'aspect oral. Ce qui nous amène à considérer, dans le cadre de cet article, la « traduction » dans son acception générale et « l'interprétation » comme une pratique orale.

Nous suivons la définition du terme *formel* du dictionnaire français en ligne pour qui il s'agit d'un anglicisme qui est synonyme d'*officiel* qui, à son tour, est défini comme ce qui vient d'une autorité compétente. Le terme *informel* est alors entendu comme l'opposé de *formel*. Nous emploierons alors l'expression *contexte formel* comme tout contexte organisé ou reconnu par une autorité compétente et *contexte informel* comme le contraire. Il n'est pas inutile de préciser ici qu'en plus de ces catégories *formel* et *informel*, on pourrait penser au statut de traducteurs et traductrices formelle-s (professionnelle-s diplômé-e-s) dans le secteur formel et à celui des traducteurs et traductrices non diplômé-e-s dans le secteur informel. Cette distinction permettra de rendre compte, dans l'étude, de la complexité de la profession de traducteur/traductrice et de la nécessité de la régir et de l'encadrer et, dans une certaine mesure, de tracer des sillons pour d'autres pays.

La politique linguistique désigne « l'ensemble des choix conscients effectués dans le domaine des rapports entre langue et vie sociale, et plus particulièrement entre langue et vie nationale » (Calvet 1999, p. 154). La politique traductologique est entendue ici comme un ensemble de décisions ou d'activités conscientes entreprises par des acteurs publics ou privés dans le but de résoudre un problème collectif de traduction : « *a series of intentionally coherent decisions on translation or translation activities taken by public and sometimes private actors, in order to resolve a collective linguistic and translation problem* » (Knoepfs, cité par Meylaerts, 2018, p. 222).

Nous prenons cette définition dans le contexte plus large défini par Delisle et Woodsworth pour qui la traduction est un ensemble plus vaste.

La traduction n'apparaît jamais comme un phénomène isolé. Elle s'intègre dans un projet nationaliste, idéologique ou religieux d'envergure, bénéficiant généralement de l'appui des souverains,

de la classe aristocratique ou des institutions en place. Lorsque les traducteurs peuvent compter sur des commanditaires influents et un contexte historique favorable, ils disposent alors de « munitions » pour faire reconnaître la légitimité de leur travail et laisser leur empreinte sur la langue et la culture de leur pays (Delisle et Woodsworth, 1995, p. 39).

Dans le présent travail, les expressions *langue nationale* et *langue locale* sont synonymes.

Rappel historique sur la traduction en Afrique et au Burkina Faso

Cette section propose un historique succinct de l'activité de traduction en Afrique en général et au Burkina Faso en particulier. Trois périodes seront indexées dans cette présentation : la précoloniale, la coloniale et la postcoloniale.

Les périodes précoloniale et coloniale

Avant la colonisation, vu le caractère multilingue de l'Afrique, la communication entre les peuples se faisait par la traduction. L'histoire de l'Afrique a été en grande partie transmise par la tradition orale et les premiers détenteurs et premières détentrices de ce savoir ancestral ont joué un rôle de traducteur/traductrice/interprète avant, pendant et après la période coloniale. Les interprètes étaient reconnu·e·s et désigné·e·s sous différentes appellations comme *jeli* ou *griots* chez les Malinké (Camara, 1976), *King's linguist* (Bandia, 1998 et Kouraogo, 2001), *serviteur du roi chez les Mossis* (Izard, 1985). L'une de leurs principales attributions était de servir de relais entre les chefs d'alors et leurs administré·e·s. Bandia résumait leur rôle en ces termes :

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

Le langage hautement ésotérique qu'employaient les chefs traditionnels ou les sages dans l'Afrique traditionnelle rendait souvent nécessaire la médiation d'un interprète pour faciliter la communication entre le pouvoir et le peuple. Les interprètes étaient parfois requis pour simplifier le langage qu'utilisaient les membres de sociétés secrètes ou pour embellir les discours prononcés lors d'événements publics tels que les sermons, les incantations religieuses ou les mariages. Le langage utilisé lors de ces cérémonies suivait des conventions de style rigides, et une phraséologie préétablie, incorporant proverbes et mots de sagesse inconnus des non-initiés. Le rôle de médiateur entre les classes dirigeantes et le peuple que jouaient les interprètes leur procurait beaucoup de respect dans ces sociétés hautement organisées et hiérarchisées (Bandia, 2005, p. 959).

L'Afrique précoloniale a également connu d'autres types de traduction. On peut citer le langage des instruments de musique utilisé pour transmettre des messages en reproduisant le ton et le rythme de la parole. En effet, les langues africaines sont des langues à tons et le langage des tambours s'appuie sur la structure tonale des mots à transmettre (Bandia, *ibid.*, p. 960). Cette technique permettait de communiquer à distance et de transmettre des messages sur une longue distance. L'existence des systèmes d'écriture avant l'arrivée des étrangers et étrangères est aussi soutenue par certain-e-s auteurs et autrices. On parle également de pictogrammes traduits en alphabet arabe et romain pour reconstituer une bonne partie de l'histoire de l'Afrique (Bandia, 1998 et 2005). Les missionnaires ont en outre contribué à l'essor de la traduction parce qu'ayant vite compris son importance dans la communication pour l'évangélisation.

Pendant la colonisation, la traduction et l'interprétation sont devenues incontournables dans le but de faire face aux besoins de communication entre les Africain-e-s, les Européen-ne-s et les Arabes (Bandia, 1998). Dans les nouvelles colonies, leur place et leur rôle ont été en grande partie déterminés par les politiques coloniales. La question de la langue et de la culture a été déterminante dans la politique d'assimilation prônée et mise en œuvre par les colons, notamment les Français. Il était évident que l'implantation de la langue et de la culture du colon était nécessaire à l'ancrage de la colonisation (Botwe-Asamoah,

2005 et Wa Thiong'o, 1994). Ainsi, la langue du colonisateur était la seule qui servait de communication dans les anciennes colonies. Les périodes avant et après les indépendances ont connu une croissance de l'activité de traduction parce que les nouveaux gouvernements devaient communiquer avec leurs homologues africains et européens afin de se conformer aux nouvelles règles de gouvernance (Bandia, 1998).

La période postcoloniale

La nouvelle configuration politique des pays ayant nouvellement acquis leur indépendance a imposé de nouvelles règles de gouvernance et de nouveaux repères dans tous les aspects de la vie. Le Burkina Faso, à l'instar des autres pays francophones, a choisi comme langue officielle le français. Malgré le taux élevé de non francophones dans ce pays, aucune mention n'est explicitement faite de la communication entre francophones, locuteurs et locutrices de langues locales. La politique linguistique énoncée plus tard ne fait aucunement cas de politique de traduction.

Au début des indépendances, les formes de traduction qui ont émergé dans la fonction publique sont de type religieux, littéraire et administratif (Bandia, 2005, p. 964). La situation linguistique des États africains laissait présager un volume important de traduction entre langues occidentales et africaines. Paradoxalement, comme le souligne Bandia, ce sont les langues européennes qui ont été privilégiées dans la traduction officielle au détriment des langues locales :

Ironically, instead of flourishing translation activity between African languages as one might have expected, translation evolved in two directions: African into European and vice versa and European to European languages. It became necessary for African countries to communicate with other African nations, but also with their former masters. In this context, European to European language translation thrived in Africa in the field of foreign affairs as well as administrative, economic and cultural areas (Bandia, 1998, p. 301).

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

Les langues africaines ont néanmoins résisté à cette situation créant ainsi une coexistence dans la plupart des pays anciennement colonisés. Les langues locales ont toujours été présentes dans les administrations publiques, même si les textes officiels n'en ont fait cas que très récemment. D'ailleurs, ce n'est qu'en 2016 que l'annuaire statistique du ministère de la Justice comptait officiellement au sein de son personnel les premiers interprètes judiciaires en langues locales (annuaire statistique du ministère de la Justice 2016).

État des lieux de la traduction au Burkina Faso

On peut identifier deux processus de traduction au Burkina Faso. Le premier se fait de manière officielle; il s'agit de la traduction effectuée dans certains services publics ou privés. Le second, qui se veut informel, se fait par l'usage des langues locales et les transferts linguistiques se font par le recours à l'oral. De ce fait, ces cadres formel et informel peuvent masquer d'autres types de disparités : les traducteurs et traductrices dans l'un ou l'autre cadre n'ont pas toujours les compétences.

La traduction formelle dans les services publics et leurs démembrements

Dans les services publics, le travail de traduction apparaît au début des indépendances des pays africains. Au Burkina Faso, les traducteurs et traductrices recruté·e·s et payé·e·s par l'État ont pour objectif de maintenir les liens avec le colonisateur, les autres États africains et le reste du monde (Bandia, 1998) . Les principales langues concernées sont le français et l'anglais. L'arabe, le portugais, l'allemand sont utilisés selon les circonstances. Les combinaisons linguistiques les plus courantes dans

les traductions formelles sont par ordre d'importance : français-anglais, français-arabe, français-portugais, français-allemand et enfin français-langues locales (Yawa, 2019, p. 47). D'autres langues sont aussi sollicitées : l'italien, le russe, le roumain, le mandarin, le japonais, etc.

Le ministère des Affaires étrangères est le plus grand pourvoyeur de postes de traducteurs, traductrices et interprètes dans un contexte formel. En effet, c'est le seul service qui recrute du personnel qualifié (pour la plupart) avec un plan de carrière clair, à l'image de tous les autres agents de la fonction publique. Les langues de travail de ces agents sont toutes internationales. À ce jour, le ministère des Affaires étrangères compte 21 agents au total, dont 12 de sexe féminin et 9 de sexe masculin. Dix-huit de ces agents sont des interprètes traducteurs et traductrices formé·e·s et trois sont des professeurs qualifiés. Seulement seize de ces agents travaillent effectivement au ministère actuellement, les autres étant en détachement ou dans les ambassades du Burkina Faso à l'extérieur (enquête de terrain de juillet 2020). Le ministère du Commerce, le Fespaco (festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou) et l'Assemblée nationale ont également en leur sein des services de traduction avec l'anglais et le français comme principales langues de travail. Les langues nationales sont présentes néanmoins dans les administrations publiques à travers la traduction de la constitution, de quelques textes de loi, des décrets, des conventions. Ces traductions ont été dans leur ensemble financées par des ONG et d'autres partenaires. Il s'agit notamment du gouvernement canadien, de la coopération suisse (Sanon-Ouattara, 2016c) et de la coopération néerlandaise (Bougairé, 2004).

Par ailleurs, les langues nationales se sont imposées dans les services publics, principalement dans les tribunaux, avec l'interprétation judiciaire. Initialement non rémunérée, c'est seulement en 2015 que les états généraux de la justice du Burkina Faso ont insisté sur la nécessité de recrutement d'interprètes judiciaires en langues nationales pour faciliter les jugements dans les juridictions. Cela apparaissait comme une tentative de formalisation d'une activité longtemps menée par des bénévoles avec toutes les implications que cela entraîne. Cette tentative de formalisation

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

n'a pas résolu toutes les difficultés liées à son organisation. En effet, malgré la régularisation salariale de certains interprètes judiciaires, l'organisation et la formation dans ce secteur d'activités demeurent des défis à relever. Le Burkina Faso comptait en 2018, selon l'annuaire statistique du ministère de la Justice 2019, 33 interprètes judiciaires officiels pour toutes les juridictions du pays (environ 45) et pour 559 magistrat·e·s, un nombre qui est largement insuffisant, ce qui suggère que le bénévolat continue les juridictions.

Dans le domaine de la santé, malgré la nécessité pressante exprimée dans plusieurs formations sanitaires et structures étatiques de sensibilisation, l'État burkinabé n'a entrepris aucune action officielle pour éradiquer le problème de communication. Face à cette situation, les associations et les ONG se sont engagées dans la traduction dans les langues locales (Batchelor *et al.*, 2018) à travers la sensibilisation contre certaines maladies et pratiques.

La traduction formelle dans les services privés

Le boom minier que le Burkina Faso a connu dans les années 2000 a entraîné sur son chemin un lot considérable de traductions. Le pays compte de nos jours dix-sept sociétés minières fonctionnelles et une dizaine en exploration¹. L'anglais est principalement utilisé comme langue de travail, faisant du secteur minier celui qui emploie le plus de traducteurs et traductrices au Burkina Faso (Yawa, 2019, p. 45). S'il est vrai que l'État ne possède aucune société minière, ces traductions dans le domaine minier relèvent principalement du secteur privé. Plus de cinquante pour cent des étudiant·e·s formé·e·s au département de Traduction/Interprétation et qui travaillent comme traducteurs/traductrices/interprètes rémunéré·e·s sont dans les sociétés minières de la place.

1. www.minesburkina.bf

La diplomatie est le secteur qui occupe la deuxième position, suivi du développement, de la sécurité, du droit et de la santé. Le domaine de la diplomatie peut être considéré comme public si l'on se réfère au travail effectué essentiellement au ministère des Affaires étrangères. À côté de ces traductions effectuées par les services de l'État, les Organisations non gouvernementales, les coopérations étrangères, les ambassades emploient également un nombre élevé de traducteurs/traductrices-interprètes de nationalité burkinabé et étrangère. Cependant, le travail de traduction exécuté dans les ambassades résidant au Burkina Faso peut être comptabilisé dans le secteur privé.

De plus, un nombre important d'organisations non gouvernementales et de la société civile accompagnent le gouvernement burkinabé dans le domaine de la santé pour la traduction des messages de sensibilisation contre le VIH, les maladies sexuellement transmissibles, l'excision, etc. (Sanon-Ouattara *et al.*, 2019 et Bougairé, 2004). Les cabinets privés de traduction et d'interprétation ont également prospéré dans la traduction en langues occidentales. Il existe une multitude de cabinets de traduction, dont six environ sont bien cotés, ceux anonymes et des centres de langues qui offrent des services de traduction vers l'anglais, l'allemand, le russe, l'espagnol, l'italien, le chinois, l'arabe, le portugais, le polonais, le roumain et le japonais (Cabinet Mory Prestations, 2017).

Cependant, la gestion de ces cabinets pose de sérieuses difficultés. En effet, l'ouverture officielle d'un cabinet de traduction peut faire penser a priori à une activité formalisée qui tente de s'établir. Après des enquêtes, il apparaît qu'aucun document attestant d'une quelconque compétence en traduction n'est exigé avant l'octroi de l'autorisation d'ouverture du cabinet. Il en est de même pour les centres de langues qui se déguisent en pourvoyeurs de traduction. Aucune vérification préalable n'est effectuée, ni pour la qualification ni pour les expériences capitalisées. Les seules précautions que prennent les services de l'État sont celles liées au registre du commerce (interview avec le promoteur de Mory Prestation, cabinet de traduction et d'interprétation, juillet 2020).

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

D'autres initiatives privées qui mènent des campagnes d'alphabétisation s'exercent à la traduction de certains documents clés en langues nationales. Pour ce faire, Sanon-Ouattara (2016c, p. 3) fait mention des ONG confessionnelles et non confessionnelles ayant inscrit leurs actions dans l'alphabétisation et la promotion des langues locales dans un cadre plus ou moins formel. Il s'agit entre autres de l'association « Tin tua », « Elan développement », l'association « Managdzanga », l'association « Keeni », l'association « Tiefo Amoro », ANTBA/SIL et l'association burkinabé pour le bien-être familial (ABBF).

La traduction informelle

Il est important de préciser que l'intérêt sera porté à la traduction informelle effectuée au sein d'un cadre formel. Le domaine par excellence où a lieu ce type de traduction est celui de la santé aussi bien dans les services étatiques que privés. Sanon-Ouattara (2016a) décrit comment dans les centres de santé, le personnel soignant est obligé de recourir à des interprètes *ad hoc* pour comprendre les patients et fournir les soins. Ainsi, ce sont soit des gardiens, soit des accompagnants, soit d'autres patient·e·s ou des collègues qui sont commis à la tâche séance tenante selon les circonstances. Certain·e·s de ces volontaires n'ont ni des aptitudes en études médicales ni en traduction et interprétation.

La traduction informelle est toujours présente dans les tribunaux. Elle se trouve mêlée à celle que l'on pourrait caractériser de formelle. En effet, étant donné qu'aucune formation n'est organisée à l'intention des traducteurs/traductrices-interprètes judiciaires, nul ne peut attester de la qualité des prestations qu'ils offrent. La formation aurait permis à l'État de former et de sélectionner le personnel en fonction de ses besoins. Le niveau de ces travailleurs est disparate. Certains n'ont aucun diplôme et d'autres ont un niveau Master. Nous mentionnons ce domaine dans les cas d'interprétation informelle, malgré la présence d'interprètes payé·e·s par l'État, parce qu'il existe d'énormes difficultés liées à l'organisation du

travail d'interprétation dans les tribunaux. En outre, lors des audiences publiques, il arrive que le juge fasse appel à des interprètes *ad hoc* tirés de l'assemblée pour prêter serment. C'est la preuve que cet aspect du travail n'est pas bien organisé avant l'audience et que la qualification de ceux qui font le travail d'interprétation n'est pas une préoccupation pour les autorités judiciaires. La traduction informelle est aussi présente dans le privé. La poste, les banques, les assurances, les aéroports, les hôtels, les sites touristiques sont des espaces qui enregistrent un volume important de traduction informelle aux conséquences diverses.

Pour ce qui est de la poste, des acteurs privés y mènent une traduction informelle qui a été tolérée. En effet, depuis des années, des particuliers se sont érigés en service de communication et surtout de traduction aux abords des locaux de la poste centrale de Ouagadougou. Ces personnes offrent des prestations aux usagers et usagères qui ont des difficultés en français, que ce soit à l'oral qu'à l'écrit. Leurs services vont de la rédaction de courriers au remplissage des formulaires pour des prestations diverses. Ce secteur n'est pas très bien organisé, mais ses acteurs semblent satisfaits si on considère la durée de leurs activités.

La plupart des banques commerciales offrent également ce service. En effet, il n'est pas rare de voir les vigiles ou le personnel d'accueil des banques apporter leur aide aux usagers et usagères dans le remplissage des formulaires. Il s'agit en réalité de la traduction de l'oral à l'écrit, des langues locales vers le français.

Enjeux de la traduction et conséquences de la non-traduction

L'analyse va se focaliser sur les contextes formels et informels au sein des services publics et privés.

Enjeux de la traduction

En observant la nature des documents traduits, dans un cadre formel, les principaux enjeux que l'on peut en déduire pour ce qui est des langues internationales sont le maintien des relations internationales avec le reste du monde. En effet, l'anglais étant devenu une langue incontournable, toutes les diplomaties du monde s'attellent à avoir des compétences en traduction vers cette langue. C'est un enjeu géopolitique et la traduction vers les langues internationales apparaît comme une porte ouvrant vers l'extérieur. Toutes les batailles diplomatiques sur le plan politique, économique et culturel lui sont soumises. C'est cette même logique qui explique la présence à l'Assemblée nationale de traducteurs et traductrices dans les langues européennes et non dans les langues nationales. L'objectif de ce service semble être la promotion des échanges entre le parlement burkinabé et les autres parlements à travers le monde.

Les traductions en langues nationales peuvent viser plusieurs enjeux, dont celui politique et identitaire. En effet, proposer une constitution en plusieurs langues locales peut constituer une preuve de prise en compte d'une communauté donnée, ce qui peut être un facteur d'inclusion dans la nation. De même, l'utilisation de langues locales dans certains contextes peut s'inscrire dans un projet nationaliste ou idéologique d'envergure (Delisle et Woodsworth, 1995). Lors des campagnes électorales, les hommes politiques exploitent ce canal pour être proches de la population et espérer éveiller un sentiment nationaliste. Un autre enjeu consisterait à mettre à la disposition des personnes en insécurité linguistique avec le français les « mêmes » chances que celles qui parlent français dans des domaines précis. La plupart des documents traduits en langues locales s'adressent au monde rural. C'est le cas des lois et décrets traduits en mooré et en gulmacema.

La traduction de la constitution en langues locales constitue, selon les termes du président de l'Assemblée nationale de l'époque, « une sorte d'incubation à la citoyenneté dont l'objectif vise à corriger un tant soit peu l'anomalie constatée, et à donner au plus grand nombre possible la

possibilité d'accéder au contenu et à l'esprit de la constitution »². Quelles sont les fonctions de telles traductions dans la société? Autrement dit, à quoi servent-elles? La présence de textes ou d'interprétation en langues européennes participe du rayonnement du Burkina Faso au niveau international. Les retours attendus sont énormes. Ils peuvent s'évaluer en termes de retombées économiques à travers les partenariats que le pays peut tisser avec d'autres ou en termes de facilités accordées dans certains domaines. L'on peut dès lors comprendre pourquoi les langues européennes sont privilégiées au détriment des langues nationales.

Les traductions en langues nationales ont aussi plusieurs fonctions dans la société. Leur promotion est inscrite dans la constitution. Les actions ponctuelles de traduction vers les langues nationales participent de leur valorisation et pourront être brandies comme preuve du respect des engagements du gouvernement. Les traductions effectuées par les associations, les organisations de la société civile, les organisations non gouvernementales, les organisations confessionnelles, les cabinets privés de traduction, les centres de langues n'ont pas les mêmes enjeux et les fonctions sont multiples. Elles peuvent être sociétales, en ce sens qu'elles comblent un vide de service non rendu à la société. Leur existence marque une considération envers une catégorie de personnes et remplit toujours une fonction pour l'institution qui rend le service, étant donné qu'aucune traduction n'est anodine. Le secteur privé est dans un rôle d'accompagnateur de l'État pour certaines tâches. Les traductions produites constituent des outils utilisables dans plusieurs domaines.

Conséquences de la non-traduction

Une offre adéquate de traduction dans les services publics aurait eu pour objectif premier la facilitation de la communication entre agents publics et administré·e·s. Quelles sont les conséquences de l'absence d'un

2. http://africatime.com/burkina_faso/articles/constitution-burkinabedix-10-langues-nationales-pour-mieux-la-decrypter

tel service? Ce vide laisse entrevoir les priorités de l'État burkinabé en matière d'offre de service. L'expression *promotion des langues nationales* dans la plupart des discours tenus par les autorités, hommes et femmes politiques semble vaine. Les conséquences créées par ce vide sont, entre autres, la violation des droits des justiciables non francophones qui, contrairement à la constitution, ont été discriminés sur la base des langues qu'ils parlent ou ne parlent pas (Sanon-Ouattara, 2012), l'inadéquation des soins par manque de communication adéquate entre soignant·e·s et personnes soignées (Sanon-Ouattara, 2016a), le défaut de participation de certain·e·s élu·e·s au débat démocratique à l'Assemblée nationale (Nikiema, 2005), l'exclusion d'une grande partie de la population du débat sur le développement du pays. Bougairé résume les difficultés rencontrées par les agents sensibilisateurs dans la lutte contre l'excision en ces termes :

Des difficultés linguistiques existent au niveau des agents de terrain. Par exemple à Bogandé, sur 6 agents que nous avons rencontrés, seule une femme est native de la région. Les autres ne parlent pas le gourmantchéma (la langue locale). Ils sont donc obligés de recourir à des interprètes, et dans ces conditions l'exactitude du message n'est pas garantie (Bougairé, 2004, p. 47).

L'exactitude du message est mise en cause parce qu'il s'agit essentiellement d'une traduction informelle. Aucune traduction n'est prévue ni offerte dans un cadre formel, ce qui nous amène à présumer que ce sont les agents eux-mêmes qui doivent chercher leur interprète comme c'est le cas dans la plupart des services de santé (Sanon-Ouattara *et al.*, 2019). La traduction comme moyen de communication est utilisée dans les communautés multilingues. Dans les espaces publics, le transfert se fait généralement des langues locales vers les langues étrangères (Newmark, 2003). Les langues étrangères sont ainsi privilégiées au détriment des langues nationales, ce qui est à l'opposé de la plupart des situations décrites par Delisle et Woodsworth (1995) sur le sentiment nationaliste.

Une absence de traduction ou une mauvaise traduction peut avoir des conséquences dramatiques. L'exemple le plus marquant est celui de la Seconde Guerre mondiale qui, selon Newmark, serait partie d'une erreur de traduction :

Its importance is highlighted by the mistranslation of the Japanese telegram sent to Washington just before the bomb was dropped on Hiroshima, when *mokasutu* was allegedly translated as 'ignored' instead of 'considered', and by the ambiguity in UN Resolution 242, where 'the withdrawal from occupied territories' was translated as le retrait des territoires occupés, and therefore as a reference to all of the occupied territory to be evacuated by the Israelis (Newmark, 2003, p. 7).

Analyse et commentaires

L'attitude de l'État laisse transparaître une incohérence entre les politiques déclarées (constitution) et les moyens utilisés pour les atteindre. On assiste à une absence/manque de traduction qui abandonne les populations à leur sort. En principe, toute politique linguistique dans un État multilingue à majorité analphabète implique une politique de la traduction. La traduction semble totalement avoir été ignorée dans les politiques gouvernementales de mise en œuvre des stratégies de communication de masse, notamment dans le domaine de la santé (Sanon-Ouattara *et al.*, 2019). L'État burkinabé semble créer des structures sans leur donner les moyens de fonctionner. Nous avons cité plus haut les documents traduits avec l'appui des partenaires financiers. L'on peut dès lors se demander pourquoi l'État ne s'implique pas personnellement en allouant par exemple une partie de son budget national aux activités de traduction ou de promotion des langues nationales. S'il ne s'agit pas d'un manque de volonté politique, c'est un aveu d'impuissance de la part des autorités étatiques. Cependant, le problème semble plus complexe.

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

Le ministère de la Santé semble conscient des dangers auxquels sont exposées les populations par l'absence de l'offre de traduction. La directrice de la communication du ministère de la Santé et ses agents l'ont reconnu lors de l'atelier de Ouagadougou en 2018. Les médecins (deux au total) invités au même atelier, malgré les difficultés liées à la prise en charge des patients du fait de la barrière linguistique, n'avaient pas la même vision sur les solutions possibles. Ils avaient des appréhensions sur l'utilisation de traducteurs/traductrices-interprètes. Les mêmes difficultés et appréhensions existent dans le domaine de la justice.

Les interprètes en langues développent eux-mêmes peu de satisfaction vis-à-vis de leur profession par rapport aux traducteurs et traductrices en langues internationales (Sanon-Ouattara, 2017). Conscients du statut inférieur des langues qu'ils utilisent, ils se sont organisés en association pour tenter de faire formaliser leur profession, ce qui a valu l'atelier de Koudougou d'avril 2016 qui n'a pas malheureusement eu de suite.

Quant aux traducteurs et traductrices modernes, ils ou elles sont à l'image de l'élite intellectuelle décrite par Fishman :

There are contradictory attitudes towards the colonizer's language as shown in the following examples; the African new elites seem in search of new and effective ideological and behavioral systems.... Acceptance of the West, rejection of the West, ...all these tend to be present and to displace each other with ambivalent rapidity (Fishman, 1971, p. 38).

Les traducteurs et traductrices de l'anglais au français du Burkina Faso illustrent bien cette situation. Le prestige que les traducteurs ou les traductrices s'accordent à eux-mêmes ou à elles-mêmes et que la société leur accorde est proportionnel au prestige des langues impliquées dans les combinaisons linguistiques dans lesquelles ils ou elles travaillent (Sanon-Ouattara, 2017). Les traducteurs et traductrices modernes vont jusqu'à refuser que le terme *interprète* soit employé dans l'expression « interprète judiciaire » au motif que ceux ou celles qui pratiquent cette

activité n'ont pas fait de formation universitaire. C'est ce qui en ressort de l'atelier organisé par le ministère de la Justice et des droits humains en avril 2016 à Koudougou.

Selon le statut de l'association des interprètes-traducteurs du Faso (AITF), le titre de traducteurs professionnels est accordé à tout traducteur amateur (sans formation universitaire) après cinq années d'exercice de la profession, mais refusé à tout traducteur professionnel ayant une formation universitaire, mais ne justifiant pas des cinq années d'expérience (Yawa, 2019). Les traducteurs et traductrices en langues nationales ne peuvent pas adhérer à l'association, malgré les années d'expérience et de pratique. Les deux types de traduction (formelle et informelle) cohabitent depuis toujours au Burkina Faso. Avant l'avènement de la colonisation, les griots et autres linguistes du roi faisaient une traduction formelle et les autres traductions pouvaient être considérées comme informelles. L'avènement de la colonisation a renforcé cet état de fait avec la politique d'assimilation de la France qui tentait de créer de « petits Français d'outre-mer ». Cette attitude a eu pour conséquence le déni des autres langues africaines, exacerbant la cohabitation pas toujours pacifique entre les deux types de traduction. Les traductions dans les contextes formels sont inférieures en termes de volume à celles dans les contextes informels.

Cette situation permet d'avancer plusieurs hypothèses : soit les Africain-e-s n'étaient pas libres de leur mouvement et subissaient une pression de la part des institutions financières, soit ils ou elles avaient une attitude ambiguë vis-à-vis des langues occidentales. La première hypothèse est confirmée par Mazrui (2003) lorsqu'il explique comment la Banque mondiale soutient l'utilisation de la langue occidentale pour promouvoir la stabilité politique et pour bâtir des nations prospères sur le plan économique. La deuxième hypothèse est aussi valide. Comme le souligne la plupart des auteurs de la négritude, les Africain-e-s sont habitée-e-s par un complexe de supériorité vis-à-vis des autres Africain-e-s non instruits et un complexe d'infériorité vis-à-vis de leurs ancien-ne-s maîtres-ses.

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

La traduction formelle devrait être systématique dans tous les services publics comme la santé et la justice. C'est l'informel qui envahit ces services sensibles au point de mettre en péril la santé de la population et la question des droits fondamentaux. La cohabitation entre traduction formelle et traduction informelle est révélatrice de l'état réel des relations entre l'élite intellectuelle et la majorité de la population. L'élite a une attitude ambiguë et souvent condescendante vis-à-vis de la population analphabète. Les traducteurs et traductrices modernes de l'État sont payé-e-s pour rendre un service à l'État. Cependant, de manière plus pratique, la majorité de la population est obligée de consommer des traductions informelles non rémunérées par l'État, donnant un sentiment d'abandon de la part de l'autorité.

La cohabitation se fait à plusieurs niveaux : traductions formelles en langues internationales versus traductions en langues nationales; traductions formelles en langues internationales versus traductions informelles en langues nationales; traductions formelles quelles que soient les langues versus traductions informelles, quelles que soient les langues. Par analogie, les traductions informelles en langues locales ont le même statut que les langues locales et reçoivent le même traitement. En dépit des moyens accordés à la traduction formelle, celle informelle continue de résister. Malgré le choix du français comme langue officielle du pays, les langues locales, surtout le dioula, le mooré et le fulfulde, sont plus présentes dans les administrations. Cela a été corroboré par une enquête effectuée par trois chercheurs burkinabé dans le cadre d'une étude :

Pour les langues utilisées dans l'administration, il ressort que 67,9 % des enquêtés, ce sont les langues nationales tandis que 32,1 % d'entre eux estiment que le français est la langue la plus usitée dans l'administration. Les langues locales utilisées dans l'administration sont le dioula (29,4 %), le mooré (18,8 %) et le fulfuldé (7,6 %) (Maiga, Napon et Sore, 2015, p. 73).

Il existe plus de traductions informelles que formelles dans les administrations publiques du Burkina Faso. Il serait souhaitable que l'État prenne des dispositions utiles pour inverser cette tendance. Lors des

campagnes politiques, paradoxalement, les autorités qui veulent s'adresser aux populations locales se rappellent qu'il y a un besoin de traduction et comblent le vide. C'est la preuve qu'avec un minimum de volonté politique les lignes peuvent bouger. Une fois cette volonté acquise, on peut passer à une autre étape qui est la formalisation de la profession d'interprète dans les domaines où cela est nécessaire. Le système judiciaire du Ghana a réussi à formaliser la profession d'interprètes judiciaires en les recrutant avec des diplômes universitaires et en leur donnant un plan de carrière³.

Cette formalisation par le recrutement de spécialistes en langues locales a permis de revaloriser les professions en langues locales et à sortir les professionnel·le·s de ces langues de la précarité. Au Burkina Faso, on assiste à un début de formalisation de la profession au niveau des tribunaux. Le simple fait de compter les interprètes judiciaires parmi les personnels de la justice est une victoire d'étape. Il reste à formaliser les autres étapes, à savoir la formation, l'organisation de tests de manière systématique selon les besoins et l'élargissement de ces recrutements aux autres domaines où le besoin se fait sentir. Le grand obstacle demeure celui du complexe lié aux langues de l'Occident développé par la plupart des intellectuel·le·s africain·e·s.

Conclusion

La traduction et l'interprétation sont des vieilles pratiques au Burkina Faso qui, depuis l'avènement de l'indépendance, peinent à se trouver un statut clair au sein de l'administration. Devenues des professions auxquelles on accède par des qualifications diplômantes, elles sont également restées informelles avec une présence accrue dans les administrations qui ne les reconnaissent pas comme un travail nécessitant une rémunération. Ainsi, plusieurs cas de figure ont été

3. www.jtighana.org/new/links/publications/interpretershandbook.pdf

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

répertoriés : des traducteurs et traductrices diplômé·e·s et non diplômé·e·s qui travaillent dans les secteurs public et privé, des traducteurs et traductrices diplômé·e·s et non diplômé·e·s qui travaillent comme free-lance ou dans des cabinets privés sans aucune réglementation. La conséquence de l'absence de traduction dans certains milieux sensibles ainsi que la non-réglementation de la profession constituent des obstacles au développement du pays.

La pratique de la traduction s'est considérablement développée dans le monde avec l'avènement des indépendances et la reconnaissance des droits des minorités linguistiques dans le monde. La traduction a été un instrument de transmission de la culture, a contribué à l'émancipation des langues, mais a également été à la base de nombreux dysfonctionnements (Newmark, 2003).

Au Burkina Faso, la traduction formelle et la traduction informelle cohabitent comme dans la plupart des États multilingues. Le volume de chaque type de traduction semble inversement proportionnel aux besoins de la population. Les enjeux de la traduction formelle se justifient par un besoin de rayonnement de la diplomatie burkinabé, une source d'activités rémunératrices et une poursuite du plan du colonisateur. La traduction informelle, considérée comme la chasse gardée du peuple, ne jouit pas du même prestige que celle formelle. Les fonctions visées par ces traductions semblent être celles de combler un vide laissé par l'État. Les conséquences d'un tel vide sont énormes. La cohabitation entre ces deux types de traduction est pacifique en apparence, mais violente dans certaines situations. L'attitude de l'État est ambiguë. Elle traduit soit un manque de volonté politique soit un aveu d'impuissance ou les deux à la fois. La volonté politique et la fin du complexe de l'intellectuel africain peuvent être un début de solution.

Références

- Batchelor, Kathryn, Sambou, Aly, Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette et Yoda Lalbila, Aristide. 2018. *Traduction et Communication pour la Santé en Afrique de l'Ouest* présentée l'atelier sur la Traduction interlinguale et communication pour la santé au Burkina Faso : identification des problèmes et des bonnes pratiques, Université Ouaga I Pr Joseph KI-ZERBO, 23 octobre.
- Bandia, Paul. 2005. Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique. *Meta*, 50(3), 957-971.
- Bandia, Paul. 1998. *African Tradition*. In M. BAKER (ed.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (295 -305). London and New York: Routledge.
- Botwe-Asamoah, Kwame. 2005. *Kwame Nkrumah's Politico-Cultural Thought and Policies : An African - Centered Paradigm for the Second Phase of the African Revolution*. New-York and London, Routledge.
- Bougairé, Marie Danielle. 2004. *L'Approche communicative des campagnes de sensibilisation en santé publique au Burkina Faso : le cas de la planification familiale, du sida et de l'excision*, Unpublished PhD Thesis, Groningen, Rijksuniversiteit Groningen.
- Cabinet Mory Prestations. 2017. *Recommandation Stratégique 2017*. Ouagadougou, Cabinet Mory Prestations.
- Calvet, Jean-Louis. 1999. *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris, Hachettes Littératures.
- Camara, Sory. 1976. *Gens de la parole : Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société Malinke*. Paris, La Haye : Mouton.
- Delisle, Jean et Woodsworth, Judith (dir.) 1995. *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

- Delisle Jean, Lee-Jahnke Hannelore et Cormier Monique C. 1999. *Terminologie de la traduction / Translation Terminology / Terminología de la traducción / Terminologie der. Übersetzung*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Fishman, Joshua. 1971. *National Languages and Languages of Wider Communication in the Developing Nations*. In WHITELEY, Wilfred H. (ed.), *Language Use and Social Change: Problems of Multilingualism with Special Reference to Eastern Africa (27-56)*. Studies Presented at the Ninth International Seminar at University College, Dar es Salaam, London, published for the International African Institute by Oxford University Press.
- Izard, Michel. 1985. *Gens du pouvoir, gens de la terre : les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga (Bassin de la Volta Blanche)*. Cambridge, Paris, Cambridge : University Press, éditions de la maison des sciences de l'homme.
- Kouraogo, Pierre. 2001. *The Rebirth of the King's Linguist*. In Mason, Ian (ed.), *Triadic Exchanges. Studies in Dialogue Interpreting (109-130)*. Manchester: St Jerome.
- Maiga, Alkassoum, Napon, Abou et Sore, Zakaria. 2015. Pour un ancrage sociologique de l'alphabétisation. *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, 70, 65-75.
- Mazrui, Alamin. 2003. The World Bank, The language Question and the Future of African Education. In R. Harris and B. Rampton (eds.), *The Language, Ethnicity and Race Reader (85-96)*. London and New York: Routledge,.
- Ministère de la Justice. 2016. *Annuaire statistique du ministère de la justice*. Ouagadougou, Ministère de la justice.
- Ministère de la Justice. 2019. *Annuaire statistique du ministère de la justice*. Ouagadougou, Ministère de la justice.
- Ministère de la Santé. 2017. *Annuaire statistique du ministère de la santé*. Ouagadougou, Ministère de la santé.

- Meylaerts, Reine. 2018. The politics of Translation Multilingual States. In Evans, Jonathan and Fernandez, Fruela (eds), *The Routledge Handbook of Translation and Politics* (221-237). New-York: Routledge.
- Newmark, Peter. 1983. Introductory Survey. In PICKEN, Catrinoma (ed.), *The Translator's Handbook* (1-17). London: ASLIB.
- Newmark, Peter. 2003. *A Textbook of Translation*. Harlow: Longman, Pearson Education.
- Nikiema, Norbert. 2005. Les Langues Nationales dans l'Administration pour la Bonne Gouvernance et la Participation Démocratique. *Cahiers du CERLESHS*, 5(numéro spécial), 45-69.
- Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette. 2012. Legal Translation and Court Interpreting in Burkina Faso: A Violation of Human Rights and Hindrance to Development. In Kuupole, Domwini Dabire et Kambou Kwadwo Moses (eds.), *National Development through Language Education* (huitième colloque, Winneba, 13-18 juin 2011), *Colloque inter - universitaire sur la coexistence des langues en Afrique de l'Ouest* (367-384). Cape Coast: Cape Coast University Printing Press.
- Sanon-Ouattara Féridjou Emilie Georgette, Yoda Lalbila Aristide et Batchelor Kathryn. 2019. Aperçu de la pratique de l'interprétation dans les centres de santé du Burkina Faso. *Revue internationale de linguistique, didactique des langues et traductologie*, 7, 59-75.
- Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette. 2016a. Intercultural Communication and Community Interpreting in the Medical Setting in Burkina Faso. *Revue des Sciences du Langage et de la Communication*, 3, 189-219.
- Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette. 2016b. Community Interpreting and Translation in Burkina Faso : Overview and Challenge for Professionalization. *Revue des Langues, Lettres, et Sciences de l'Homme et de la Société* LoŋGBOWU, 002, 309-332.

La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux

- Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette. 2016c. Apport de la Traduction à la promotion des langues nationales au Burkina Faso : leurs ou leurs?. *Cahiers du Centre d'Études et de Recherche en Lettres, Sciences Humaines et Sociales (CERLESHS)*, XXXI(52), 265-287.
- Sanon-Ouattara, Féridjou Emilie Georgette. 2017. *Court Interpreting in Burkina Faso: on the Steps of a New Profession*, 2, 131-144.
- Tomasello, Michael. 2008. *Origins of Human communication*. Cambridge, Massachusset, London: MIT Press.
- Wa Thiong'o, Ngugi. 1994. *Decolonizing the Mind: the Politics of Language in African Literature*. Harare: Zimbabwe Publishing House.
- Yawa, Fahouzia. 2019. *Analyse du marché de la traduction et de l'interprétation au Burkina Faso : quelles perspectives pour les traducteurs interprètes?*. Mémoire de master, Ouagadougou, Université Joseph KI-ZERBO.

Féridjou Emilie Georgette SANON-OUATTARA

L'autrice est enseignante-chercheuse à l'Université Joseph KI-ZERBO et membre du Laboratoire langues, littératures et civilisations anglophones. Elle est titulaire d'un PhD en traductologie obtenu en 2005 à l'Université de Groningen aux Pays-Bas. Maître de Conférences en études anglophones et en traductologie depuis juillet 2018, elle est autrice de plusieurs textes sur la traductologie, la traduction interculturelle, la traduction des textes bibliques, le rôle des langues dans les questions de développement, etc.

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/sanon-ouattara2021/>

F éridjou Emilie Georgette SANON-OUATTARA

Pour citer cet article : Sanon-Ouattara, Féridjou Émilie Georgette. 2021. La traduction et l'interprétation au Burkina Faso : pratiques et enjeux. TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 9-36. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.2



Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

MINO ANDRIANTSIMAHAVANDY

Résumé :

Madagascar est la grande île située au large de la côte sud-est du continent africain. De nombreuses recherches anthropologiques et ethnolinguistiques démontrent les origines diverses de sa population. Bien que ce pays ne possède pas encore à cette date de politique claire de traduction, nous pouvons affirmer le rôle non négligeable que cette dernière a néanmoins joué dans le développement du pays, depuis la fixation de l'écriture malgache en 1823, tout au long des périodes de colonisation et de décolonisation, jusqu'à nos jours. Nous discuterons de la contribution de la traduction et de l'interprétation à l'amélioration des conditions de la vie malgache sous les aspects suivants : littéraire et culturel; religieux; diplomatique, politique, et économique; et enfin scientifique. Cette lacune dans la législation se fait sentir de nos jours par une absence de coordination et, parfois, par un amateurisme à déplorer dans le domaine de la traduction. Le pays gagnerait à formuler et à

implémenter une politique traductionnelle dont l'impact concourrait certainement à un développement encore plus poussé dans les domaines sus-cités.

Mots-clés : développement, interprétation, Madagascar, rôle, traduction

Abstract :

Madagascar is the large island located off the southeast coast of the African continent. Numerous anthropological and ethnolinguistic researches demonstrate the diverse origins of its population. Although this country does not yet have a clear translation policy to date, we can affirm the non-negligible role that translation has nevertheless played in the development of the country, since the fixing of Malagasy writing in 1823, throughout periods of colonization and decolonization, until today. We will discuss the contribution of translation and interpretation to improving the conditions of Malagasy life under the following aspects: literary and cultural; religious; diplomatic, political, and economic; and finally, scientific. This void in the legislation is felt today in a lack of coordination and, sometimes, in an amateurism to be deplored in the field of translation. The country would benefit from formulating and implementing a translation policy, the impact of which would certainly contribute to even further development in the fields mentioned above.

Keywords : development, interpretation, Madagascar, role, translation

Résumé (malgache) :

Madagasikara dia ilay nosy lehibe izay hita any amorontsiraka atsimo-atsinanan'ny kaontinanta afrikanina. Ny fikarohana antropolojika sy etnolingistika marobe dia mampiseho ny fiaviana isan-karazan'ny mponina ao aminy. Na dia mbola tsy misy politika mazava amin'ny fandikan-teny aza ao amin'io firenena io mandraka ankehitriny, azo tsapain-tànana kosa ny anjara notantanany farany tamin'ny fampandrosoana ny firenena, hatramin'ny nanamboarana ny fiteny malagasy tamin'ny 1823, nanerana ny fe-potoana naha-fanjanahana ary ny fahaleovantena, mandraka androany. Hodinihintsika ny fandraisana

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

anjaran'ny fandikan-teny amin'ny fanatsarana ny toe-piainan'ny Malagasy eo ambanin'ireto tranga manaraka ireto: ny literatiora sy ny kolontsaina; ny ara-pivavahana; diplomaatika, politika, sy ekonomika; ary farany ny siansa. Io banga ao amin'ny lalàna io dia tsapa ankehitriny amin'ny tsy fisian'ny fandrindrana ary, indraindray, amin'ny gaboraraka mihitsy aza tsapa amin'ny sehatry ny fandikan-teny. Handray soa ny firenena amin'ny famolavolana sy ny fametrahana ny politika fandikan-teny; ny fiantraikan'izany dia mety hitondra anjara amin'ny fampandrosoana bebe kokoa amin'ny sehatry voalaza teo aloha ireo.

Mots-clés (malgache): andraikitra, fampandrosoana, fandikan-teny ambava, fandikan-teny an-tsoratra, Madagasikara

Historique de l'article

Date de réception : 7 juillet 2020

Date d'acceptation : 23 février 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

Madagascar est la grande île située au large de la côte sud-est du continent africain. De nombreuses recherches anthropologiques et ethnolinguistiques démontrent les origines diverses de sa population. Bien que ce pays ne possède pas encore, à cette date, de politique claire de traduction, nous pouvons affirmer le rôle non négligeable que cette dernière a néanmoins joué dans le développement du pays tout au long de son histoire – que nous survolerons brièvement sous l'angle linguistique. L'écriture malgache a été fixée en 1823. Ainsi, nous verrons que la langue

est enfin « équipée » pour permettre la contribution de la traduction et de l'interprétation à l'amélioration des conditions de la vie malgache sous les aspects suivants : littéraire et culturel, religieux, diplomatique, politique, économique et scientifique. Finalement, la lacune susmentionnée dans la législation se fait sentir de nos jours dans une absence de coordination et, parfois, dans un amateurisme à déplorer dans le domaine de la traduction. Ce constat nous conduira à avancer quelques suggestions pour parer à cette conjoncture.

Bref historique de la traduction et aperçu des langues parlées à Madagascar

D'un point de vue historique, la langue malgache n'a été transcrite qu'au XIXe siècle sous une forme empruntée à la langue française et anglaise. La traduction s'en trouve alors facilitée et démultipliée dans un pays qui s'ouvre de plus en plus à l'extérieur. Les langues en présence à Madagascar se diversifient. Une partie de la population devient bilingue ou multilingue, mais la majorité monolingue reste dépendante de la traduction dans ses échanges interculturels.

Naissance du système d'écriture malgache

La langue et la culture malgaches appartiennent à une tradition orale. La genèse de la transcription de la langue malgache eut lieu au XIXe siècle. Entre le XIe et le XIIIe siècle, des populations islamisées d'Oman, du Yémen, de Sumatra, etc., ont immigré et se sont installées dans le sud-est de Madagascar, apportant avec elles la forme arabe d'une langue appelée « sorabe ». Le roi Andrianampoinimerina a utilisé cette langue pendant son règne. Le mot « sorabe » vient du malgache « soratra » qui dérive lui-

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

même de l'arabe « sourate » (« mot ») et « be » en malgache (« grand » en français). C'était une langue très secrète : seuls le roi, les diseurs de bonne aventure et les chefs religieux des ethnies Antemoro étaient autorisés à l'apprendre, à l'écrire et à la transmettre à un cercle très fermé de personnes. Les documents écrits en « sorabe » couvraient principalement des questions religieuses, médico-magiques, historiques et culturelles. Le plus ancien découvert jusqu'à présent date du XVI^e siècle. La langue n'a jamais été enseignée aux gens ordinaires, c'est donc aujourd'hui une langue morte (Ouvrard, 2012, p. 95).

Des études menées par des chercheuses et chercheurs tels Rajaonarimanana (2000, p. 12) ont montré que les premiers contacts entre Madagascar et les Pays-Bas aux XVI^e et XVII^e siècles ont beaucoup contribué à la connaissance de la langue malgache. En fait, les marins hollandais ont découvert l'île au XVI^e siècle et en ont fait le lieu de ravitaillement des navires et de soin des marins malades. Plus tard, des esclaves malgaches ont également été fournis aux commerçants hollandais. Des interprètes étaient nécessaires lors de ces relations commerciales : ils étaient choisis parmi les marins malgaches libres ou parmi les esclaves malgaches sollicités pour leur compétence.

Le 23 mars 1823, le roi malgache Radama I décide d'apposer les voyelles françaises (à l'exception du « u ») et les consonnes anglaises (à l'exception de « c, q, w, et x ») pour fixer la langue malgache. Le 10 septembre 1823, Jones et Griffiths, deux missionnaires de la London Mission Society envoyés à Madagascar, ont commencé le travail ardu de la traduction de la Bible en malgache. La mort de Radama I en 1828 a été suivie d'une instabilité politique qui a en quelque sorte accéléré la révision et l'impression du Nouveau Testament, achevées en 1830. Les Malgaches ont ainsi obtenu leur premier livre de lecture (Riffard, 2008, p. 210). C'est le jalon de l'histoire de la traduction et de la littérature à Madagascar. Par ailleurs, des vocabulaires et des dictionnaires bilingues ont également été confectionnés à cette époque.

La traduction à l'ère coloniale

En 1896, la France a débuté la colonisation de Madagascar, renforçant le dialogue franco-malgache. Le français était imposé comme langue officielle. Des formations pour les rédacteurs et rédactrices, les traductrices et traducteurs/interprètes ont été proposées pour permettre la traduction des documents (surtout administratifs) dans les deux langues. Dans le même temps, les élèves ont été évalués à travers des traductions malgache-français et français-malgache de certains passages donnés lors de l'examen officiel du Baccalauréat. Notons que lors de la colonisation, des dictionnaires monolingues sont apparus sur le marché en tant que forme poussée de résistance à la colonisation.

Les élites étaient préparées et formées pour devenir interprètes/écrivain-e-s en général et la méthode utilisée par l'école pour l'acquisition de la langue française était la traduction (Rakotomavo, 2007, p. 13). La traduction a été privilégiée pour l'acquisition de la langue française qui était la langue de l'éducation. La traduction a « le rôle de canal de colonisation, parallèle et liée à l'éducation et au contrôle manifeste ou dissimulé des marchés et des institutions » (Robinson, 2007, p. 31, notre traduction).

Situation sociolinguistique actuelle

Après son indépendance le 26 juin 1960, Madagascar a maintenu la langue française parmi ses langues officielles (l'autre étant le malgache) et est resté en zone française ou en francophonie. En 1992, la 3^e République de Madagascar a ajouté une disposition dans sa nouvelle constitution stipulant que le malgache est la langue nationale. En 2002, en raison de sa propension à la culture anglo-saxonne, le président nouvellement élu, Marc Ravalomanana, a proclamé l'anglais troisième langue officielle de la Constitution. Mais cela n'a pas fait long feu suite à son renversement par son rival en 2009.

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

En ce qui concerne l'utilisation des langues étrangères, 0,57 % des Malgaches sont purement francophones et utilisent le français même à la maison. 6 % des Malagasy sont francophones malgaches, c'est-à-dire qu'ils sont capables de communiquer dans les deux langues. Des études ont montré que « le français est la langue principale des activités scientifiques, techniques et intellectuelles, bien au-delà de la langue malgache et malgré une faible émergence de l'anglais » (Rabenoro, citée dans Ravelomanantsoa, 2013, p. 6, notre traduction). 15 % des Malgaches comprennent le français sans l'utiliser quotidiennement et 75 à 80 % des Malgaches vivant encore à la campagne ne maîtrisent pas le français. « Le choix du monolinguisme concerne principalement les ruraux, car les ruraux restent généralement attachés aux valeurs traditionnelles » (Ravelomanantsoa, 2013, p. 28, notre traduction).

Les autres langues parlées à Madagascar sont :

- l'anglais (de plus en plus à la mode);
- une langue mixte (combinaison de français, malgache et anglais);
- le mandarin gagne également en popularité avec la fondation de l'Institut Confucius d'Antananarivo en 2008.

Mais la langue dominante reste toutefois le français mélangé au malgache, appelé variaminanana en malgache, qui consiste en l'utilisation de mots français dans un discours malgache, ainsi que l'utilisation de mots français qui n'existent pas, mais qui sont créés grâce au mélange avec des morphèmes et des radicaux malgaches.

Les contributions de la traduction et de l'interprétation au développement de Madagascar

Dans les domaines littéraire, culturel, religieux, diplomatique, politique, économique et scientifique, la traduction et l'interprétation se sont avérées utiles et ont participé au développement de Madagascar. Nous pensons aujourd'hui essentiel de le reconnaître et d'en donner de plus amples détails afin de pouvoir accélérer le progrès futur de la Grande Île.

Développement littéraire et culturel

Selon la professeure Ralalaoherivony (entretien privé en 2016), la traduction avait pris une grande importance depuis l'arrivée des missionnaires qui érigeaient des écoles dans l'île, car les gens devaient donc s'occuper de la traduction. En d'autres termes, des écoles n'auraient pas été construites sans les interprètes, et les interprètes, traductrices et traducteurs n'auraient pas été formé·e·s sans ces écoles. Au cours du XIXe siècle, la traduction anglaise de poèmes malgaches a permis la circulation de la culture malgache dans la région et au-delà. Trente ans plus tard, sous le règne de Ranavalona II, les contes malgaches se répandent et sont connus jusqu'en Afrique du Sud.

Esther Randriamamonjy, poète, écrivaine, romancière et traductrice malgache a une longue carrière couvrant un demi-siècle d'écriture principalement malgache et comptant plus de soixante œuvres littéraires. Après avoir séjourné pendant une décennie en URSS avec son mari qui y exerçait en tant qu'ambassadeur de l'île à l'époque, elle est revenue à Madagascar avec une importante anthologie de la poésie russe classique dans une version bilingue (russe et malgache). De même, elle a traduit des poètes français comme Alphonse Daudet pour prouver que la langue

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

malgache est capable de restituer toutes les nuances de la prose chantante française. Elle manifeste une véritable passion pour Victor Hugo dont le chef-d'œuvre *Les Misérables* a été traduit par elle en trois volumes malgaches. Sa contribution à la littérature disponible au lectorat malgache de Madagascar est également significative et précieuse.

Développement religieux

La traduction par les missionnaires et les premières missions colonisatrices a fourni aux populations locales non seulement une forme écrite de leur propre langue, mais aussi la connaissance et la compréhension de leur propre pays. Selon Hazaël-Massieux (cité dans Bekri, 2001), d'une part les difficultés rencontrées lors de la traduction de la Bible contribuent au progrès des techniques de traduction et des solutions linguistiques. D'autre part, les découvertes sur les sens que la traduction apporte peuvent offrir de multiples perspectives théologiques et religieuses. Le temps et les circonstances montrent que plus il y a de traducteurs et traductrices, plus il y a de versions différentes des traductions de la Bible. Madagascar n'échappe pas à la règle. On y recense trois types de traduction de la Bible : la traduction protestante, la traduction catholique et la traduction collective (ou œcuménique).

Développement diplomatique, politique et économique

La traduction a toujours joué un grand rôle dans les négociations internationales, les luttes et les jeux de pouvoir politiques. Le discours politique et les textes politiques obtenus par traduction ont aidé les gouvernements successifs à maintenir, à conserver et à exposer leur idéologie (Bánhegyi, 2014). Le rôle de la traduction dans les relations

internationales entre Madagascar et les pays étrangers est important, se développant depuis les siècles où l'île a été découverte par les marins et prospère pendant le commerce avec ces étrangers et étrangères, jusqu'à la période coloniale de l'empire français et dans la reconstruction de l'île après son indépendance.

La traduction joue un rôle très important en politique, car lorsque le discours d'un politicien ou d'une politicienne est mal traduit ou mal interprété, la conversation peut être biaisée et peut prendre des tournures auxquelles les deux parties ne s'attendaient pas. Elle peut même aboutir à des frictions diplomatiques qui sont très dangereuses pour les relations bilatérales des pays concernés. Il faudrait ainsi prendre exemple sur le ministère des affaires étrangères de la République Populaire de Chine dont l'une des fonctions est de se charger de l'interprétation dans les activités diplomatiques importantes de la Chine et de la traduction des documents et des correspondances diplomatiques dans le but d'éviter tout incident diplomatique.

Dans le domaine politique, les entités diplomatiques ont le plus besoin d'opérations de traduction. Des traducteurs, des traductrices et des interprètes peuvent accompagner l'ambassadeur partout dans ses déplacements et leur travail facilite les relations entre pays parlant différentes langues et contribue à la gestion des conflits et de la paix dans le monde. Nous en voulons pour preuve le témoignage d'un contact à l'Ambassade des États-Unis à Madagascar & Comores dont la fonction d'interprète couvre les heures ouvrées à l'intérieur, mais surtout à l'extérieur de l'enceinte basée dans la capitale malgache.

Les traducteurs et traductrices diplomatiques passent par des processus de sélection très difficiles, assez similaires à ceux des organisations internationales. Le travail est varié et multidisciplinaire, ce qui est, en principe, gratifiant et peut générer une richesse de connaissances et d'expérience (Luque, 1999). En tant que pays en voie de développement, Madagascar reçoit une aide internationale des pays développés. Cela ne peut être contrôlé sans l'assistance de traducteurs, traductrices et d'interprètes qui secondent les donateurs et donatrices

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

à toutes les étapes des échanges économiques : formulation des dons et/ou philanthropie, exécution, suivi, réception, utilisation, etc. Cette présence souhaitable du traducteur ou de la traductrice dès les prémises d'un projet est soulignée par Rochard. Selon ses termes,

Les traducteurs d'organisations internationales ont aussi intérêt à travailler directement avec les experts pour mieux gérer les flux d'information sur les textes à traduire en intervenant en amont, au moment où un programme de travail se dessine, pour en connaître et en comprendre les enjeux (Rochard, 2009, p. 12).

Développement scientifique

Les domaines scientifiques qui nécessitent en permanence une politique de traduction se situent dans les domaines biologique et géologique, car ils promettent tous deux un avenir radieux pour la renommée de la flore et de la faune malgaches, en offrant un intérêt primordial et une attraction aux touristes de tous les coins du monde, mais également de Madagascar. L'effort incessant pour protéger ces deux branches des sciences naturelles nécessite également la présence et les connaissances de scientifiques, et pour les promouvoir, nous avons besoin de guides touristiques accrédité-e-s qui, au moins, peuvent parler des langues étrangères et possèdent certaines techniques et compétences de traduction pendant leur travail.

En réalité, les percées scientifiques peuvent atteindre un public plus large ainsi que les élites grâce à la traduction des travaux (livres, articles, etc.) et des documents et revues à vocation scientifique. Il est évident que le bagage linguistique des scientifiques, même insuffisant aux yeux d'un expert ou d'une experte linguiste, peut être corrigé après que son travail ait été lu et traduit par le traducteur ou la traductrice (qui lui-même ou elle-même dispose d'une certaine connaissance du sujet).

Vers de meilleures perspectives de développement à Madagascar : élaborer une politique de traduction?

Dans de nombreuses régions du monde où le multiculturalisme et le multilinguisme prévalent, les pays ont vu leurs relations internationales et nationales se renforcer et s'étendre grâce à la mise en place de politiques de traduction par les gouvernements. Les objectifs de la politique de traduction avalisée par la politique linguistique à Madagascar seraient les suivants :

- i) Promouvoir l'unité nationale.
- ii) Enraciner la démocratie, ce qui inclut la protection des droits linguistiques.
- iii) Promouvoir le multilinguisme.
- iv) Promouvoir le respect et la tolérance envers la diversité linguistique et culturelle.
- v) Poursuivre l'élaboration et la modernisation de la langue [malgache].
- vi) Promouvoir le développement économique national (Département des arts, de la culture, des sciences et de la technologie, 1996, cité dans Tshotsho, 2013, p. 41).

Étant donné que Madagascar est une île, et donc un carrefour de civilisations, elle est devenue un foyer pour différentes cultures et langues. Les quatre langues (malgache, français, anglais et mandarin) sont désormais majoritairement parlées à Madagascar, de sorte que les organismes habilités doivent prendre en compte l'appel à une politique de traduction les impliquant toutes afin de contrôler le bon déroulement des travaux de traduction et de fournir aux étrangers et étrangères des services de traduction pour le bon fonctionnement de leur travail et de leur vie quotidienne sur l'île.

Les services de traduction ne sont pas bien structurés, bien qu'existants. C'est un obstacle à la qualité et à la quantité des œuvres traduites. Le domaine littéraire est le plus stigmatisé par cet

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar

inconvenient, car des traducteurs et traductrices de moins en moins expérimenté·e·s ne peuvent que fournir des rendus de traduction acceptables. Même si les Malgaches ont tendance à être plus polyglottes, ils et elles ne disposent pas de bons outils pour effectuer une traduction de haute qualité équivalant à un art. La plupart des traducteurs, traductrices et interprètes à Madagascar travaillent en privé; un grand nombre d'entre eux et elles n'ont jamais suivi de formation professionnelle, ce qui peut réduire la qualité de leur travail. Il n'existe pas encore d'association nationale de traducteurs, traductrices/interprètes dans le pays. Il va sans dire que la qualité des traductions ne peut être non plus contrôlée à défaut d'organisme chargé d'une telle mission.

En ce qui concerne les offres de formation, le département d'études françaises des universités publiques de la Grande Île propose des cours de traduction à ses étudiants et étudiantes. Il en va de même pour la quatrième année du département interdisciplinaire de formation professionnelle (toujours au sein des universités publiques). Le cursus pour les interprètes touristiques comprend également des cours de traduction et d'interprétation. Le département de malgache souhaite depuis quelques années donner un nouveau souffle à la traduction littéraire, tandis que les départements d'anglais, de russe, d'allemand et d'espagnol continuent d'offrir des cours de traduction pédagogique. Malgré le sérieux et les efforts mis dans ces derniers, nous ne pouvons pas conclure avec certitude sur un rôle suffisamment adéquat qu'ils peuvent jouer dans la promotion de la traduction professionnelle à Madagascar.

Il est également nécessaire de formuler et de mettre en œuvre une politique de traduction à Madagascar, car bien que la demande de traduction augmente, l'offre est stable – sinon décroissante – et en raison de l'absence d'une politique de contrôle des œuvres étrangères à traduire, on peut également déplorer une insuffisante importation de la littérature étrangère dans le pays.

De nos jours, en adhérant à des institutions politico-économiques telles que la SADC, le COMESA ou la COI, Madagascar prévoit de forger son développement économique sur le commerce international et

l'exportation. Le choix du multilinguisme ne peut que faciliter les relations de Madagascar avec ses partenaires commerciaux. Mais pour éviter la domination de l'anglais dans ces relations, il faut veiller à ce qu'une clause linguistique soit préparée dans les contrats d'organisation régionale avec l'île. Il est vrai qu'en négociation, les aspects économiques et commerciaux des dossiers constituent le principal point de transaction. Néanmoins, les aspects linguistiques et culturels ne doivent pas être négligés : ils doivent être cohérents avec la politique linguistique choisie. C'est la raison pour laquelle, dans ce contexte, une politique de traduction doit être privilégiée afin de faciliter l'accès aux documents traduits (Rambelo, 1987).

Conclusion

Depuis les plus anciennes interactions entre les peuples malgaches et étrangers foulant le sol malgache, cet article nous montre que la fixation du système écrit de la langue malgache a permis au peuple de s'ouvrir encore plus au monde, et de se développer également à son rythme. Ainsi, la traduction et l'interprétation ont facilité ces échanges, ont apporté leur pierre à la croissance du pays, tant dans les domaines littéraires, religieux, économiques, diplomatiques qu'économiques, etc. Aujourd'hui pourtant, figurant en haut de liste des pays les plus pauvres au monde, a-t-on raison de croire que Madagascar pourrait renverser la situation en poussant davantage ses connaissances linguistiques et culturelles ainsi que sa manière de gérer les langues parlées sur son territoire? Pourquoi la nécessité d'un document appuyant une politique de traduction ne semblait-elle venir que de l'esprit de rares érudits et érudites à l'instar de la regrettée Juliette Ratsimandrava et du regretté Henri Rahaingoson? Quelles sont en fait les principales raisons du retard pris dans la politique linguistique (c'est-à-dire d'une politique linguistique nationale) – et encore plus dans la politique de traduction – à Madagascar?

Références

- Bánhegyi, Mátyás. 2014. Translation and political discourse. *Acta Universitatis Sapientiae, Philologica*, 6, 139-158.
- Bekri, Tahar (coord.). 2001. Notre librairie revue des littératures du Sud. *Littératures insulaires du Sud*, 143.
- Luque, Adrián F uertes. 1999. An Approach to Diplomatic Translation. *Translation Journal*, 3. URL : <https://translationjournal.net/journal/10dipl.htm>
- Ouvrard, Louise. 2012. L'écriture arabico-malgache, quels enjeux identitaires? Dans Bellassen, Joël, Medhat-Lecocq, Héba et Ouvrard, Louise (dir.), *Écritures, politiques linguistiques et didactique des langues* (93-101). Paris : Editions des archives contemporaines.
- Rajaonarimanana, Narivelo. 2000. La contribution hollandaise à la connaissance de la langue malgache. Dans Allibert, Claude et Rajaonarimanana, Narivelo (dir.), *L'Extraordinaire et le quotidien : variations anthropologiques* (82-89). Paris : Éditions Karthala.
- Rakotomavo, Hanta et Razanadraibe, Colomba. 2007. L'enseignement de la langue anglaise à Madagascar: d'hier à demain. Dans *Symposium international Plurilinguisme à Madagascar, dans l'Océan indien et au-delà. Quand les perspectives se rencontrent*. Antananarivo : École Normale Supérieure. Version revue publiée dans *Études Océan Indien*, 2010, 44, 55-97.
- Rambelo, Michel. 1987. Langue nationale, français et développement. Éléments pour une politique d'aménagement linguistique à Madagascar. Dans Francis Jouannet et al., *Langues, économie et développement* (tome 2) (5-73). Aix-en-Provence : Didier érudition.

- Ravelomanantsoa, Haingo Gabriella. 2013. *Linguistic Representations and Identity Construction: Analysis of the Relation between Students and Foreign Languages*. Mémoire de maîtrise en Sciences du langage, Université d'Antananarivo. URL : http://biblio.univ-antananarivo.mg/pdfs/ravelomanantsoaHaingoG_ENG_M1_13.pdf
- Riffard, Claire. 2008. Le mouvement littéraire Mitady ny very (à la recherche des perdus) : une ressource fondamentale pour la poésie malgache contemporaine. *e-France: an on-line Journal of French Studies*, 2, 209-223.
- Robinson, Douglas. 2007. *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained* (1997, first edition). Manchester: St. Jerome Publishing.
- Rochard, Michel. 2009. Traduction et organisations internationales : sortir de la bulle?. *Traduire. Revue française de la traduction*, 220, 5-13. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/375>
- Tshotsho, Baba. 2013. Mother tongue debate and language policy in South Africa. *International Journal of Humanities and Social Science*, 3, 39-44.

Mino ANDRIANTSIMAHAVANDY

Diplômée de Langue et littérature anglaises de l'Université Normale Huazhong de Wuhan, l'auteurice est titulaire d'un PhD. Elle est actuellement lectrice de français à l'Université des Études Internationales de Xi'an et s'intéresse aux théories et pratiques de la traduction ainsi qu'à la linguistique appliquée.

Contact : mimino1984@yahoo.fr

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/mino2021/>

Le rôle de la traduction et de l'interprétation dans le
développement de Madagascar

Pour citer cet article : Andriantsimahavandy, Mino. 2021. Le rôle de la
traduction et de l'interprétation dans le développement de Madagascar.

TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1),
37-53. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.3



La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de l'expérience des interprètes en Ouganda

EDITH RUTH NATUKUNDA-TOGBOA

Résumé :

L'interprétation de l'église, parfois appelée « traduction de l'église », est une forme d'interprétation consécutive courante dans les églises ougandaises. Même si cela prend du temps et peut entraîner le désengagement de la moitié de l'auditoire, l'interprétation de l'église continue d'être aussi vivante que jamais dans les pays en développement. Alors que son utilisation peut être réduite en Europe occidentale et aux États-Unis où ils se déplacent vers la traduction simultanée, en Afrique et en Asie, la traduction de l'église est préférée à l'option simultanée parce qu'elle est moins chère, elle est moins lourde en termes d'équipement et est plus flexible dans l'espace et le temps. Avec l'émergence de nombreuses églises pentecôtistes au cours des deux dernières décennies en Ouganda, surtout dans la capitale de Kampamla, l'interprétation de l'église est devenue l'un des moyens de communication de base dans les congrégations multiculturelles et multilingues. Les interprètes de l'église ont pratiqué l'interprétation consécutive de façon informelle et sans

formation. Compte tenu de l'augmentation du nombre d'églises et de l'importance de ce domaine de compétence linguistique, il est devenu nécessaire d'examiner comment la traduction de l'église est menée et d'évaluer comment elle peut être professionnalisée dans un proche avenir. Cette étude, basée sur l'analyse critique des sermons et des enseignements des pasteur-e-s, a été conçue pour documenter la pratique, identifier les défis et proposer des stratégies pour professionnaliser l'interprétation de l'église.

Mots-clés : église, interprétation, interprète, performance, professionnalisation

Abstract :

Church Interpretation, sometimes referred to as « Church Translation », is a form of consecutive interpretation common in Ugandan churches. While its use may be reduced in Western Europe and the United States where they are moving to simultaneous translation, in Africa and Asia, church translation is preferred over the simultaneous option because it is cheaper. , it is less heavy in terms of equipment and is more flexible in terms of space and time. With the emergence of many Pentecostal churches over the past two decades in Uganda, especially in the capital city of Kampamla, church interpretation has become one of the basic means of communication with the multicultural and multilingual congregation. Church interpreters performed consecutive interpretation informally and without training. Given the importance of this area of linguistic competence, it has become necessary to examine church translation and assess how it can be professionalized in the near future. This study, based on critical analysis of pastors' sermons and teachings, was designed to document practice, identify challenges, and propose strategies for professionalizing church interpretation.

Keywords : church, interpretation, interpreter, performance, professionalization

Résumé (swahili) :

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de

Tafsiri ya Kanisa, wakati mwingine hujulikana kama « Tafsiri ya Kanisa », ni aina ya tafsiri mfululizo inayofahamika katika makanisa ya Uganda. Wakati matumizi yake yanaweza kupunguzwa katika Ulaya Magharibi na Merika ambako wanahamia kwa tafsiri ya wakati mmoja, Afrika na Asia, tafsiri ya kanisa inapendekezwa kuliko chaguo la wakati huo huo kwa sababu ni ya bei rahisi. , ni nzito kwa suala la vifaa na ni rahisi kubadilika kwa nafasi na wakati. Pamoja na kuibuka kwa makanisa mengi ya Kipentekoste katika miongo miwili iliyopita nchini Uganda, haswa katika mji mkuu wa Kampamla, tafsiri ya kanisa imekuwa moja ya njia ya msingi ya mawasiliano na mkutano wa tamaduni na lugha nyingi. Wakalimani wa kanisa walifanya tafsiri mfululizo bila utaratibu na bila mafunzo. Kwa kuzingatia umuhimu wa eneo hili la umahiri wa lugha, imekuwa muhimu kuchunguza tafsiri ya kanisa na kukagua jinsi inaweza kuwa taaluma katika siku za usoni. Utafiti huu, uliotegemea uchambuzi wa kina wa mahubiri na mafundisho ya wachungaji, uliundwa kuandika mazoezi, kutambua changamoto, na kupendekeza mikakati ya kufanya taaluma ya tafsiri ya kanisa.

Mots-clés (swahili) : changamoto za utendaji, mikakati ya taaluma, tafsiri ya kanisa, wakalimani wa kanisa

Historique de l'article

Date de réception : 28 septembre 2020

Date d'acceptation : 14 mars 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

L'interprétation d'église dans la capitale d'Ouganda, Kampala, est une forme d'interprétation consécutive, parfois surnommée « la traduction de l'église ». Bien qu'elle consume trop de temps, et qu'elle est susceptible de repousser la moitié du public, l'*interpretation consecutive* continue à être populaire dans les pays en voie de développement. Alors que sa pratique tend à disparaître dans les pays riches de l'Europe et aux États-Unis où l'on procède par l'option simultanée, en Afrique et en Asie, l'interprétation consécutive est préférée, car elle coûte moins cher au niveau d'équipement et son utilisation est plus souple quant au temps et à l'espace nécessaires (Qawasmeh, 2018). À l'instar de l'image captée par Downie (2014), l'interprétation d'église se présente comme une activité non professionnelle étant donné que les interprètes sont souvent sectionné·e·s parmi des adhérents et adhérentes de la congrégation. La plupart du temps, ils ou elles ne sont pas payé·e·s pour leur travail (Downie, 2014).

Ainsi, les interprètes ne sont pas formé·e·s professionnellement alors qu'ils ou elles détiennent une position privilégiée dans l'église : ils ou elles sont placé·e·s tout près du pasteur ou de la femme pasteur pour assurer une bonne communication (Downie, 2014). Présentée donc comme le canal de reproduction du ministère du pasteur ou de la pasteure, l'interprétation d'église devient une plateforme d'habilitation pour ceux et celles qui sont des assistants et assistantes à l'origine et veulent éventuellement devenir des futur·e·s pasteur·e·s.

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de

Questions de définition

Le contexte de l'interprétation d'église se comprend mieux lorsqu'on étoffe sa définition. L'interprétation consécutive a été définie comme « le rendement d'un discours entier à partir de sa source dans la langue cible segment par segment » (Ying, 2010, p. 93, notre traduction). De plus, Kalina (2002) souligne que l'interprétation consécutive se fait aujourd'hui dans plusieurs marchés, phrase par phrase plutôt que par de longs textes. Quant à Abl-Mikasa, il met l'accent sur la perspective cognitive de la fonction de la langue; l'interprète traite le message pour en faire plutôt un contenu conceptuel et non pas une série de mots (Abl-Mikasa, 2008). Al-Kharabsheh (2017) renforce l'idée du contenu conceptuel en notant qu'une bonne interprétation consécutive est sensée faciliter non pas simplement l'expression des mêmes idées, mais plutôt l'expression de ce que la personne avait exprimé. Autrement dit, l'acte d'interpréter devrait rassembler le message original jusqu'au point de fournir des effets cognitifs adéquats du sens de sorte que l'on arrive à le retrouver chez l'auditoire sans problèmes. Une bonne interprétation consécutive devrait conserver toute l'arôme de la mise d'accent et la force métaphorique du texte original. La qualité de la bonne interprétation devrait être toujours jugée à partir de la perspective de ceux et celles qui l'écoutent. Comme cela a été suggéré par Kurz (2001), ce que l'auditoire a reçu devrait produire le même effet sur lui que le discours original.

Problème de recherche

Avec l'émergence de nombreuses églises pentecôtistes au cours des deux dernières décennies à Kampala, l'interprétation d'église est devenue l'un des moyens de communication de base pour les congrégations multiculturelles et multilingues. Les interprètes d'église pratiquent

l'interprétation consécutive de manière informelle et sans formation. Étant donné l'augmentation du nombre d'églises et l'importance de ce domaine de compétence linguistique pour les diplômé-e-s en langues, il est devenu nécessaire d'examiner la manière dont l'interprétation d'église est effectuée et d'évaluer comment elle peut être professionnalisée dans un avenir proche. Cette étude a été conçue pour documenter la pratique, identifier les défis et proposer des stratégies dans l'optique de professionnaliser l'interprétation d'église.

Méthodologie

Cette étude de l'interprétation d'église est basée sur une conception descriptive, s'appuyant sur des instruments de recherche et la collecte de données qualitatives. Les données ont été recueillies en utilisant des méthodes de recherche documentaire dans un premier temps afin de comprendre ce qui a été écrit sur l'interprétation d'église. Ensuite, ces informations ont été utilisées pour élaborer un guide d'entretien approfondi. Quatre églises ont été sélectionnées à dessein pour analyser les corpus de leurs pasteur-e-s, prédicateurs ou prédicatrices. Les trois églises assuraient l'interprétation de l'anglais vers le luganda et vice versa, et elles étaient réparties dans trois zones différentes de la capitale où se trouve la majorité des congrégations multilingues et multiculturelles. Cela implique que la plupart des fidèles pouvaient comprendre le luganda, une langue bantoue du centre de l'Ouganda. La quatrième église, qui a également été incluse à dessein dans la population de l'échantillon, utilisait le runyankore/rukiga et l'anglais pour l'interprétation. Le runyankore/rukiga est une langue bantoue de l'ouest de l'Ouganda. Les quatre églises ont été sélectionnées afin de comparer les différents aspects de l'interprétation d'église : la situation géographique dans la ville ou le pays, le mélange ou l'homogénéité de la congrégation, la différence

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de de sexe de l'interprète d'église, l'utilisation du pasteur ou de la femme pasteur pour l'auto-interprétation, le changement de la langue locale utilisée, l'âge de l'interprète et la différence de tempos de la prédication.

En plus des enseignements et sermons enregistrés et utilisés comme corpus, des entretiens approfondis ont été menés auprès de trois pasteur·e·s (dont une est une femme), de cinq interprètes (dont deux sont des femmes) et de sept professeur·e·s d'interprétation (dont trois sont des femmes) afin d'obtenir leur avis sur la nature, les processus et le statut des interactions entre les églises en Ouganda. L'auteurice de ce texte est une locutrice native de runyankore/rukiga et a une très bonne maîtrise du luganda. Elle est conférencière en interprétation français/anglais.

Cadre théorique de l'étude

Cette étude a été conçue dans la perspective du traitement cognitif des textes. Elle a été réalisée du point de vue de la théorie cognitive où la compréhension du texte est décrite comme un « renforcement de la cohérence » basé sur la « construction de représentants mentaux » tant au niveau local que global (Albl-Mikasa, 2008, p. 197-198, notre traduction). Le point de vue général d'Albl-Mikasa est que « l'interprétation sera plus réussie si le texte source est bien compris et rendu spontanément et de manière idiomatique dans la langue cible » (*ibid.*, p. 198, notre traduction). C'est apparemment ce que Pilley a décrit précédemment comme « une interprétation consécutive habile [qui] saisit l'essence du sens » (Pilley, cité par Seleskovitch, 1975, p. 131).

Dans la ligne des fondements théoriques, Seleskovitch rappelle que « L'interprète ne répète jamais les mots de l'orateur, il reproduit les idées, c'est le leitmotiv de ceux qui exercent le métier d'interprète » (1975, p. 169). Ainsi, du point de vue du traitement cognitif, un texte n'a de sens que si l'auditeur ou l'auditrice peut en tirer une signification. C'est dans ce sens que l'on parle d'une « interprétation cohérente ». Il est expliqué

que la « cohérence » est construite au moyen d'un processus inférentiel dynamique contrôlé stratégiquement, guidé par un apport linguistique et s'appuyant sur un grand nombre de facteurs non linguistiques tels que les connaissances de base et le contexte situationnel (Albl- Mikasa, 2008, p. 202).

Dès lors, vu sous l'angle du traitement cognitif des textes, on peut supposer que le texte à interpréter est l'enregistrement d'un processus dynamique par lequel le discours religieux est utilisé comme un instrument de communication dans un contexte. L'orateur ou l'oratrice utilise le discours religieux pour exprimer des significations et l'interprète religieux ou l'interprète religieuse doit transmettre à l'auditoire ces significations aussi précisément qu'il soit possible afin que l'orateur ou l'oratrice puisse réaliser ses intentions. Cette théorie du traitement cognitif des textes intègre les structures du langage, les processus de construction mentale et les principes de communication pragmatique (Albl-Mikasa, 2008, p. 203). De ce point d'analyse, on suppose donc qu'un interprète ecclésiastique habile éviterait « la simple liaison de mots et de phrases » et transmettrait plutôt « les significations et les messages contenus dans le discours original » (Ying, 2010, p. 9, notre traduction). Afin de remplir ces objectifs, l'interprète d'église doit « d'abord écouter, se concentrer et analyser [afin] d'identifier/intégrer le discours en blocs en suivant un argument logique et ensuite le reconstituer en retenant l'essentiel de l'argument dans des interprétations consécutives » (Heynold, cité par Ying, 2010, p. 9, notre traduction).

Dans ce cas, l'interprétation consécutive de l'église est structurée par une combinaison de deux séries de tâches : les tâches comportementales (impliquant l'action d'écouter, lire, comprendre, prendre des notes et parler pour la production) et les tâches cognitives (impliquant les capacités d'analyser la parole, de stockage des informations, de récupération des informations, d'analyse des notes, de récupération des informations, d'analyse des notes et la production (Gile, cité par Ying, 2008, p. 7). Une étude empirique de Peter Mead semble confirmer les préoccupations des théoriciens et théoriciennes du traitement cognitif

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de des textes. L'étude de Mead a démontré que le manque de fluidité de l'enseignement s'est avéré être principalement causé par des difficultés cognitives (Mead, 2002). Ying poursuit en expliquant que les surcharges cognitives liées à l'interprétation se produisent principalement « lorsque l'interprète a des problèmes avec le flux d'énoncés précédent » ou « lorsqu'il y a trop de tâches à différentes étapes du processus d'interprétation multitâche, ou lorsqu'il y a trop de distractions » (Ying, 2008, p. 3-4, notre traduction). Comme nous le verrons lors de la discussion des défis de l'interprétation religieuse, chaque fois que l'un de ces trois incidents (surcharge, confusion des tâches et distraction) se produit, il provoque chez l'interprète des perturbations, de l'anxiété, de l'agitation et parfois de la dépression, ce qui affecte la qualité de sa prestation d'interprétation.

Les défis de la pratique de l'interprétation des églises

Outre les surcharges cognitives comme nous l'avons vu dans la section précédente, les interprètes d'église en Ouganda doivent faire face à de nombreux autres défis selon notre recherche documentaire et les entretiens approfondis. Le premier que j'aborderai est la dramatisation de l'interprétation consécutive et du mimétisme de l'église. Les enseignements et les sermons de l'église se transforment de plus en plus en une présentation dramatique. Cette dernière a été décrite comme une performance où l'interprète est présent-e dans une église, proche du pasteur ou de la femme pasteur qui sert la parole de Dieu. Pour faciliter la communication et éviter toute confusion, l'orateur ou l'oratrice s'arrête souvent un moment et passe la parole à l'interprète pour la reproduction (Downie, 2010).

D'après les commentaires de nos répondants et répondantes issus des entretiens approfondis, on observe qu'un interprète ou une interprète de l'église en Ouganda ne s'arrête même pas à reproduire ce que le pasteur ou la femme pasteur vient de « faire ». Par exemple, dans le vidéo de la dame d'âge moyen qui interprète dans l'église numéro 3, il a été noté qu'« elle suit ses mouvements, quand il traverse la scène, elle traverse aussi, quand il s'assoit, elle s'assoit aussi, quand il lève la Bible, elle la lève aussi » (informateur 3, interview approfondie du 18/5/2019). Il s'agit davantage d'un processus de mimétisme que d'interprétation.

Dans une autre interview, la personne interrogée a ajouté ceci : « lorsque je regarde ces interprétations de l'église à la télévision, c'est en partie à des fins éducatives, mais aussi pour le divertissement. Récemment, j'ai vu un interprète de l'église qui imitait le pasteur, lorsque ce dernier a fait un saut périlleux, il l'a également suivi » (informatrice 2, interview approfondie du 17/5/2019). C'est comme si l'ensemble du processus avait été conçu comme une **présentation théâtrale à des fins de divertissement**. On note, en effet, que l'orateur ou l'oratrice et l'interprète dramatisent trop. Ils ou elles s'écartent non seulement de l'objectif religieux de transmettre la parole de Dieu, mais ils ou elles détournent également l'attention de l'auditeur ou de l'auditrice du message. Par conséquent, ils ou elles peuvent l'amener à prendre l'interprétation de l'Église comme un divertissement.

La **limitation des connaissances thématiques et terminologiques** de l'interprète est un autre défi qui a été observé dans l'étude. Certains textes bibliques sont denses, techniques et complexes. Or, les interprètes de l'église qui sont des bénévoles, sélectionnés dans la congrégation, peuvent ne pas avoir les connaissances spécialisées nécessaires. Il faut se rappeler qu'ils ou elles ne sont pas formé·e·s en linguistique appliquée ni en théologie. Tison Balci, qui a fait une thèse de doctorat sur le sujet, souligne que le sermon est un genre qui demande « une compréhension approfondie en tant qu'événement communicatif modéré par l'interprète » (Tison Balci, 2016, p. 4). La traduction en runyankore/rukiga du verset 18, chapitre 9 du livre des Nombres, utilisé par la sœur G.,

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de présidente du conseil de l'église, illustre cette difficulté. En effet, le passage « Sur l'ordre du Seigneur, les enfants d'Israël ont voyagé, et sur l'ordre du Seigneur, ils ont campé. Tant que la nuée restait sur le tabernacle, ils se reposaient dans leurs tentes » (Bazira, 2017, transcription du contenu vidéo), l'interprète de l'église le rend comme suit :

Ahabiragi ebi... Ruhanga, abaana be Isirayiri bagyenda; kandi ebyo ebiragi byoona ebya Ruhanga, ba... baguma nibatekaho okuhugana okwe... Okweshorooza baka... bakatulira hamwe, okwe... okwekicu kyabairekiguma kyemereire, nabo bakaba baguma bashitamire, bemereire hamwe nayekaaro, hamwe nihema ryabo (Bazira, 2017, transcription du contenu vidéo).

Cela donnerait la version suivante une fois traduite :

Sur les commandements de... l'Éternel, les enfants d'Israël s'en allèrent. Sur tous les commandements de... l'Éternel, ils ont continué à imaginer des moyens de se rassembler... et de rester ensemble. Comme le... nuage se tenait en un seul lieu, ils restaient assis avec leur temple et leur tente (traduction de Natukunda).

Dans la version de l'interprète, il est évident qu'il a eu des difficultés à traduire « sur l'ordre du Seigneur ». Il est également évident qu'il avait du mal à rendre « ils ont campé ». Il a également eu des difficultés avec « tabernacle » qu'il rend comme « le temple ». Il transfère clairement « resté sur le tabernacle » à « resté avec leur tente ». Le verset biblique fait référence à des termes techniques, des espaces symboliques et des postures choisies sur le chemin des enfants d'Israël pendant leur errance dans le désert. Il fallait, pour mieux l'interpréter, avoir la connaissance théologique du passage de la Bible et des connotations métaphoriques de la « nuée » comme la présence de Dieu et la sollicitation d'orientation divine que le conférencier visait dans son sermon. L'interprète de l'église, qui était un jeune homme d'environ 22 ans apparemment choisi dans le chœur, ne savait pas comment intégrer toutes ces connotations.

En outre, les interprètes de l'église ont très peu de pouvoir ou **aucun contrôle sur le processus d'interprétation**. Le pasteur ou la femme pasteur peut décider à tout moment de mettre lui-même son texte dans la langue cible. Il prive ainsi brusquement l'interprète de son rôle. Voici un exemple tiré du sermon du pasteur Bugembe : « Kino kanki bagambe mu Luzungu. [Je vais leur dire ceci, en anglais :] Je préfère m'envoler pour l'Asie afin de trouver une personne qui me prend pour un roi, plutôt que de rendre visite à mon voisin qui me prend pour un esclave » (Bugembe, 2017, transcription du contenu vidéo). Dans ce cas particulier d'inversion des rôles, la dame interprète de l'église a été obligée de se taire et d'attendre la fin du texte en anglais. Elle a même été trop stupéfaite par le changement de rôles; le pasteur a délaissé le luganda pour l'anglais. Il ressort de cet événement que l'interprète a probablement compris que le pasteur voulait s'adresser aux fidèles qui parlent anglais, un public cible qui serait le plus concerné par cette partie du message. La classe anglophone serait également celle qui a davantage les moyens d'effectuer des voyages en avion pour l'étranger contrairement à une bonne partie des lugandais. Malheureusement, l'inversion des rôles et le transcodage ont eu pour effet de réduire le flux du processus d'interprétation puisque le public était habitué à l'alternance des parties du dialogue en luganda/anglais/luganda. Le **transcodage fréquent des orateurs et oratrices** dans l'interprétation de l'église est lié à l'absence de contrôle sur le processus d'interprétation. Comme l'a dit un répondant, interprète d'église en exercice, « Le pasteur peut passer de l'anglais au luganda et revenir à l'anglais en une phrase, sans aucun avertissement au chef de l'église » (Informateur n°1, 2/5/2019). L'extrait suivant est un exemple de la confusion créée par le changement de code :

Mwalabye mumawulire ga leero, dix personnes... dix membres de la même famille... tous yuees dans le ememe taxi mwabalabye nga babatema mu taxi némbazi? Dix membres de la même famille. Bagenda kuzika emilambo kumi. Et c'est la deuxième fois que cela arrive en Ouganda. Et vous me dit Mungu bwageze? Mungu yagela nti mwena mufu kulunaku lumu? (Bugembe, 2017, transcription du contenu vidéo).

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de

Par la suite, c'est ainsi que l'interprète de l'église a rendu le texte :

Avez-vous vu dans les nouvelles comment dix personnes d'une même famille ont bagwelede mu taxi [ils ont tous péri dans un taxi]. Avez-vous vu comment ils les coupaient avec une hache? Abantu kumi nga bava mu famille yemu. Ils vont enterrer dix corps, kati oyagala kungamba nti; c'est ainsi que Dieu l'avait prévu? Dieu avait prévu que vous tous, dans une famille, vous mourriez le même jour? (Bugembe, 2017, transcription du contenu vidéo).

L'interprète avait besoin de se déplacer mentalement d'une langue à l'autre. Quand le pasteur change du luganda à l'anglais et retourne au luganda dans la même phrase, il court le risque de bouleverser les tâches cognitives de l'interprète. La confusion créée est que de tels cas sont généralement inévitables. L'interprète d'église a besoin de temps pour s'adapter d'un mode linguistique à l'autre. Cela est conforme aux propos d'Albi-Mikasa sur le changement de langue : « La traduction ne se fait pas par transcodage, mais le passage d'une langue à l'autre nécessite nécessairement une étape intermédiaire » (Albi-Mikasa, 2008, p. 205). Ainsi, dans le cadre de l'église, lorsqu'on n'observe aucune pause dans le changement de langue, l'argument logique disparaît. Les constructions mentales de l'interprète d'église sont prises au dépourvu; elles peuvent s'embrouiller et passer dans la « mauvaise » langue ou donner une mauvaise équivalence idiomatique. Dans la partie du sermon citée, au lieu de transférer « le taxi comme étant coupé à la hache » pour laisser sortir les victimes de l'accident, l'interprète de l'église transmet que « les gens étaient coupés » à la hache. Ce qui n'est pas du tout le texte cognitif que l'interprète avait l'intention de rendre.

L'interprète de l'Église peut également être confronté à un **trop grand nombre de données** et pourtant le temps de reproduction est limité. Lorsque la capacité de traitement est poussée à l'extrême, il peut utiliser des phrases incomplètes ou filtrer certaines parties du texte afin de « réduire la charge cognitive » (Odhiambo *et al.*, 2018). Par exemple, dans un sermon, le pasteur numéro 3 parle des brebis qui reconnaissent la voix du berger : « ...mu nyumba wayinza okubela mu uncle, brother wo

omukulu ne Taata wo. Naye omu bwakuyita nti “Sarah”, ogyakuddamu nti “wangi uncle!” ». L'interprète de l'église, suivant le **rythme très rapide du pasteur**, rend le texte comme suit : « ...avec tant d'hommes dans la maison, on vous appellera et vous direz “oui!” ». Dans ce cas particulier, la phrase entière a été modifiée et raccourcie de 50 %. Le résultat de l'interprétation montre que la liste des hommes de la famille dans la maison « oncle, grand frère et ton père » a été traduite par « beaucoup d'hommes », tout comme la réponse personnalisée de « Oui, mon oncle » est passée à la simple réponse « oui ». Dans ce cas, l'objectif de reconnaître la voix du berger sera perdu pour les auditeurs et auditrices anglophones.

Les interprètes d'église ont également une **portée naturelle d'écoute active** au-delà de laquelle « ils ne peuvent plus absorber et traiter l'information » (Weber, 1990, p. 45). Au cours des entretiens avec les informateurs et informatrices, il a été noté que certain·e·s responsables d'église ne semblent pas être conscients de la durée d'écoute naturelle d'un interprète. Il a par exemple été noté que

certaines églises commencent le service à partir de 9 heures du matin et le poursuivent jusqu'à 14 heures sans interruption. L'interprète ne peut pas continuer à travailler aussi longtemps. Lorsque vous écouterez le sermon, vous remarquerez que l'interprétation commence bien, mais qu'avec le temps elle se détériore (informateur n° 5, 7/5/2019).

Un autre informateur a souligné, sur la même **question de la fatigue de la mémoire**, que « Certains prédicateurs dépassent une heure et demie sans arrêt. Comme il n'y a pas de remplacement d'interprètes, la personne au microphone doit continuer du début jusqu'à la fin du sermon, parfois sans eau » (répondant n° 6, 8/5/2019). Lorsque cela se produit, l'interprète d'église peut commencer à omettre des morceaux d'information ou à comprimer les données. Il ou elle peut même interrompre le déroulement du sermon et commencer à demander au prédicateur ou à la prédicatrice de répéter des phrases. En général,

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de lorsque des erreurs basées sur la saturation commencent à se produire, la qualité de l'interprétation commence à décliner et ce n'est plus le bon message de l'évangile qui est transféré.

Parmi les principaux défis qui ont été cités, il y a également le **manque de préparation préalable**. Un répondant, un pasteur pratiquant, a fait remarquer qu'avec l'église, « Il n'y a pas un moyen organisé de connaître le contenu, pas de discussion préalable du texte du prédicateur » (répondant n° 1, 2/5/2019). L'interprète de l'église est informé qu'il ou elle doit interpréter au moment où il ou elle commence le service : il ou elle se rend au pied à la tribune pour commencer à travailler. Aucun avertissement n'a été donné, aucune communication n'a été faite quant au contenu. Il ou elle n'avait probablement aucune idée préalable du thème de la journée. Cependant, tout en s'interrogeant sur le processus d'interprétation, une personne interviewée a déclaré que « Le processus d'interprétation de l'église devrait commencer bien avant le début du service proprement dit. Une connaissance avancée du message pour la prédication peut aider l'interprète de l'église à travailler sur les terminologies difficiles et à se familiariser avec les versets bibliques à citer » (répondant n° 6, 8/05/2019). Cela confirme la nécessité pour le prêcheur ou la prêcheuse et l'interprète de travailler ensemble sur les préliminaires de l'interprétation dans le cadre du service religieux. Cela nécessite une certaine planification systématique, le partage d'informations et l'examen du matériel de prédication avant de prononcer le sermon qui devrait être bilingue. Le défi n'est pas seulement organisationnel, mais aussi institutionnel puisque certain·e·s prédicateurs et prédicatrices en visite se contentent d'annoncer qu'ils ou elles seront dans le pays la semaine précédant leur arrivée. Il est souvent bénéfique pour l'église d'accueil de recevoir un·e évangéliste renommé·e, même à court avis.

Les **défis de la technologie utilisée** dans l'interprétation ont également été cités par nos enquêté·e·s. En fait, les haut-parleurs de certaines églises pentecôtistes seraient très bruyants (répondant 2, 5/5/2019). Ils causent donc une distraction et une irritation aux interprètes

de l'église pendant qu'ils ou elles essaient de se concentrer. L'écho du prédicateur ou de la prédicatrice et le bruit de la musique de fond peuvent interférer avec l'écoute et la production du message. Les microphones de mauvaise qualité, quand ils sont mal ajustés, ont tendance à se déclencher sur les plosives et à siffler sur les sifflants. Parfois, ils captent le sifflement et d'autres bruits de l'école des enfants le dimanche et la transmission à la radio. Lorsqu'ils sont mal connectés, ils commencent à crépiter lors de leur manipulation. La plupart d'églises n'ont pas de casques d'écoute pour leurs interprètes. Ce qui oblige ces dernier·e·s à travailler à l'ouïe naturelle, avec le risque de perdre jusqu'à 50 % du texte cognitif.

Tout en résumant les défis à relever pour les dirigeant·e·s de l'église, un répondant a déclaré qu'« ils sont de 2 ou 3 catégories : ceux qui sont basés sur la langue, liés aux accents, à la vitesse et au style ». Ensuite, il y a ceux qui sont liés à la performance de l'orateur et à la dynamique du discours « tandis que d'autres de troisième catégorie sont liés à la connaissance des lectures bibliques ». À ces trois catégories, on ajoutera une quatrième, celle des défis liés à la facilitation technique fournie à l'église. Cet informateur a fait remarquer que « les pasteurs investissent beaucoup de temps dans la lecture de la Bible, les interprètes de l'église ne s'y investissent généralement pas » (informateur 5, 7/5/2019). Étant donné que les interprètes ne sont pas formé·e·s en théologie, ils ou elles rencontrent inévitablement des difficultés à rendre les expressions idiomatiques de la Bible.

Stratégies de professionnalisation

La première stratégie préconisée par tous les répondants et toutes les répondantes, c'est-à-dire les pasteurs et femmes pasteurs, les conférenciers et conférencières et les interprètes, est la nécessité d'une formation professionnelle pour les dirigeant·e·s de l'Église. Une personne interrogée a indiqué qu'elle avait été contactée pour une formation au

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de cours de laquelle elle exposé « des aspects fondamentaux de l'interprétation ». Elle ajoute par contre qu'ils ou elles « ont besoin d'une formation spéciale à part entière avec du matériel d'interprétation pour les aider à former et à simuler les processus de l'Église » (répondant 3, 6/5/2019). Un autre répondant a souligné que « ce n'est pas la formation linguistique approfondie qui est adaptée à leurs besoins. On peut les consulter, soit dans le cadre d'un atelier d'évaluation des besoins, soit en réalisant une enquête sur leurs besoins, une enquête qui les implique » (répondant 4, 7/5/2019). Un autre répondant est allé plus loin en suggérant que des institutions comme l'Université Makerere sont bien placées pour mener à bien une telle formation. « C'est ce que Makerere devrait offrir aux églises qui ont besoin d'un tel service professionnel » (répondant 5, 7/5/2019).

La formation des responsables d'église doit comporter un module permettant d'approfondir leur utilisation de la terminologie biblique. Ceci est différent de leur étude d'herméneutiques bibliques. Ce que nous suggérons nécessite qu'un-e théologien-ne-linguiste puisse venir en aide aux responsables afin de travailler à l'harmonisation de leur utilisation du registre théologique. Les leaders d'église doivent être sensibilisés aux besoins de formation de leurs membres : « Ils doivent prendre l'interprétation de l'église comme l'une des fonctions majeures de l'église » (répondant 4, 7/5/2019). Une telle formation pourrait systématiquement expliquer comment pratiquer officiellement l'interprétation de l'église, ses processus et techniques, comment préparer et traiter l'information, comment prendre des notes, analyser les textes, rendre les expressions idiomatiques, etc.

Au cours des entretiens avec les informateurs et informatrices, une autre stratégie a été suggérée par la plupart des personnes interrogées, à savoir que les dirigeant-e-s de l'église ont besoin des séances de sensibilisation et de formation adéquates. Cela permettrait de les sensibiliser aux besoins des dirigeant-e-s de l'église et de les aider à identifier comment ils peuvent aider les interprètes à travailler ensemble. Entre autres choses, ils pourraient aborder, pendant la formation, les aspects suivants :

- discuter et créer un bon rapport avec les chefs de l'église afin de développer un bon rythme de tour de parole pendant l'interprétation de l'église;
- discuter le rôle de l'interprète, pour ce qui est du contrôle du processus d'interprétation, surtout dans le cas où l'interprète est une femme dans une société patriarcale;
- apprendre à faire une pause et prévoir du temps pour l'interprétation des portions gérables du discours de l'orateur ou de l'oratrice;
- inclure de l'eau pour les interprètes dans le budget de l'église;
- discuter de la possibilité de paiement pour le travail d'interprétation qui se fait à l'église;
- discuter de la possibilité d'utiliser 2 interprètes pour les sermons et services qui dépassent 45 minutes;
- discuter de la qualité de l'équipement utilisé lors de l'interprétation d'église.

Un autre domaine de formation identifié pour les dirigeant·e·s de l'église serait le travail sur les compétences cognitives, notamment les compétences d'écoute, le stockage et la recherche d'informations, les indices communicatifs, la prédiction, la détection des mots clés, etc. Au cours de cette formation, ils ou elles pourraient également couvrir l'amélioration de l'attention, l'identification/reconnaissance des liens conceptuels et des messages à haut risque (Pym, 2003). Les leaders de l'église ont également besoin d'être formés à l'utilisation des dispositifs linguistiques efficaces.

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de

Conclusion

Cette étude, qui s'est appuyée sur la théorie du traitement cognitif des textes, nous a permis de mettre en lumière les procédures d'interprétation de l'église telles qu'elles sont pratiquées aujourd'hui dans les églises ougandaises. Elle nous a permis d'identifier les différents défis auxquels elles sont confrontées dans leur travail. Ceux-ci peuvent être classés en deux catégories : cognitifs/linguistiques et comportementaux/performants. Concrètement, il s'agit de la surcharge cognitive, du manque de formation formelle spéciale, des mauvais rapports avec leurs orateurs et oratrices, de la faible motivation sur le lieu de travail et des capacités inadéquates de compréhension et d'analyse.

L'étude propose par ailleurs la création d'une plateforme de discussion des stratégies d'amélioration. Celles-ci comprennent une formation pour les dirigeant·e·s de l'église, une formation pour l'acquisition des compétences pour une interprétation efficace et le développement d'autres compétences (écoute, prédiction, extension de l'attention, portée, etc.). Selon les informateurs et informatrices, l'étude est utile en tant que précurseur d'une évaluation des besoins qui pourrait servir de base à l'élaboration d'un programme de formation pour les interprètes d'église, dont le besoin se fait cruellement sentir.

Références

- Albi-Mikasa, Michaela. 2008. *(Non-)Sense in note-taking for consecutive interpreting*. PhD Thesis, University of de Tübingen.
- Al-Kharabsheh, Aladdin. 2017. Quality in consecutive interpreting, A relevance-theoretic perspective. *Babel*, 63(1), 21-42.

- Bazira, Joel. 2017. D. Joel Baziira in *Worship Session avec Lift Up Jesus Ministries*, à Mbarara, à l'Ouest de l'Ouganda, Sermon, Youtube du 23 Mars 2017. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Nyvg3-G_j8E2
- Bugembe, Wilson. 2017. *10 not 9 (full HD sermon)* le Pasteur Wilson Bugembe, Sur YouTube déposé le 19 septembre 2017. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=xzTD-1oFEKg>
- Downie, Jonathan. 2014. *Church Interpreting and The Philosopher's Stone*. En ligne : <https://unprofessionaltranslation.blogspot.com/2014/06/church-interpreting-and-philosophers.html>, déposé le 15 juin 2014.
- Kalina, Sylvis. 2002. *Quality in interpreting and its prerequisites, A framework for a comprehensive view*. Cologne: John Benjamins Publishing Company.
- Kurz, Ingrid. 2001. Conference Interpreting: Quality in the Ears of the User Ingrid Kurz. *Meta Journal des Traducteurs*, 46(2), 394-409.
- Mead, Peter. 2002. Exploring hesitation in consecutive interpreting. An empirical study. In Giuliana Garzone and Marurizio Viezzi (eds), *Interpreting in the 21st Century: Challenges and opportunities*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Odhiambo, Kenneth, Nthenya Eunice, Peter M. Matu. 2018. The Impact of Consecutive Interpreting on Church Sermons: A Study of English to Kamba Interpretation in Machakos town, *International Journal of Academic Research in Business and Social Sciences* August 2013, 3(8) doi 10.6007/IJARBSS/v3-i8/136 url: <http://dx.doi.org/10.6007/IJARBSS/v3-i8/136>
- Pym, Anthony. 2003. Redefining translation competence in an Electronic Age. In de-fence of a minimalist. *Meta, Journal des Traducteurs*, 48/4, 481-497. DOI 10.7202/008533ar.
- Qawasmeh, Mohammed A. 2018. Translation and (Consecutive and Simultaneous) Interpretations Can Be the Basis of Communicative and Cross-cultural Conflation *Meta, Translation Journal*, April 2018. UR :

La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de
<https://translationjournal.net/April-2018/translation-and-consecutive-and-simultaneous-interpretations-can-be-the-basis-of-communicative-and-cross-cultural->

Seleskovitch, Danica. 1975. *Langage, langues et mémoire : étude de la prise de notes en interprétation consécutive*. Paris : Minard.

Tison Balci, Alev. 2016. *The interpreter's involvement in a translated institution: a case study of sermon interpreting*. Thèse de doctorat, Rovira I Virgili University, Tarragona.

Weber, Wilhelm K. 1990. The Importance of Sight Translation in an Interpreter Training Program. In David Brown; Margareta Bowen (eds), *Interpreting: Yesterday, Today, and Tomorrow (73-82)*. Amsterdam: Benjamins.

Ying, Jin. 2010. The Conceptual Mapping model in Consecutive Interpretation Teaching. *T21N Translation in Transition*, 1-16. URL: <http://www.t21n.com/homepage/articles/T21N-2010-07-Jin.pdf>

Edith Ruth NATUKUNDA-TOGBOA

L'autrice est professeure agrégée de français et chef de département des langues européennes et orientales à l'Université de Makerere. Elle a publié de nombreux articles dans les domaines suivants : langues étrangères, genre, image de marque, traduction, interprétation, discours parlementaire, paix et conflits. Depuis 1987, elle est interprète de conférence et a exercé dans de nombreux pays d'Afrique. Lauréate de plusieurs prix de recherche, elle est actuellement chercheuse principale du projet Cadre de Vie en Français (CAVIF) et directrice de l'entreprise éducative CAVIF Uganda Limited qui en est issue.

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/natukunda-togboa2021/>

Pour citer cet article : Natukunda-Togboa, Edith Ruth. 2021. La dynamique de l'interprétation à l'église : les défis de la pratique et les stratégies de professionnalisation sur la base de l'expérience des interprètes en Ouganda. TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 55-76. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.4



Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques

MAXIME YVES JULIEN MANIFI ABOUH

Résumé :

Cet article, après avoir exposé les enjeux de la traduction dans les langues nationales au Cameroun, pose les jalons d'une didactique de cette discipline en invitant à la systématisation d'un certain nombre de paramètres liés aux contenus et approches pédagogiques. Il s'ensuit que, bien que la demande de formation en traduction reste portée majoritairement vers les langues internationales (l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, le chinois, etc.) au Cameroun, le contexte sociopolitique et économique national et international laisse entrevoir un horizon prometteur pour des traducteurs et traductrices formé·e·s dans les langues nationales. Il y a alors intérêt à consolider les pratiques actuelles d'enseignement de la traduction dans les langues nationales, capitalisées par les programmes nationaux de formation en traduction, afin de répondre efficacement aux sollicitations en la matière. Les défis

de la didactique de cette discipline, inhérents à la multiplicité des langues nationales peu dotées pour la plupart, peuvent être relevés grâce à la pédagogie hybride.

Mots-clés : didactique, langue nationale, pédagogie hybride, programme de formation, traduction

Abstract :

This paper, after a presentation of the issues of translation from and into national languages in Cameroon, paves the way for a didactic of this discipline by inviting the systematization of a certain number of parameters linked to teaching content and approaches. It appears that, although the demand for translation training remains mainly focused on international languages (English, French, German, Spanish, Chinese, etc.) in Cameroon, the national and international socio-economic, political and economic context suggests a promising horizon for translators trained from and into national languages. Hence the interest in consolidating the current practices of teaching translation from and into national languages capitalized by national translation training programs, in order to respond effectively to requests in this area. The challenges of teaching this discipline, inherent in the multiplicity of national languages that are mostly poorly endowed, can be met through hybrid pedagogy.

Keywords : didactic, hybrid pedagogy, national language, training program, translation

Résumé (yambeta) :

Eyaa é kálata yéne, keneŋ ké yákoman kulodi nkó ké nesánane né togé tó nigúu négelé népéé, yásá kulodi tén túó kutúm kolodane nesánane né togé néen a posugúlu pó pasánane togé. Alé, ambó wonó pot páányónén kaakan ké fólé nesánane né tó pɛmbɔŋ (ingiliis, pelesí, njáman, panyá, togé tó pɛmbɔŋ pé mbá á muen, etc.) a Kamelúun, olaa a nigúu ngim na a ékúu yé a táán ólalodi lé pasánane togé tó padek pálégeen kɔŋe a mædúk mó mólágiim. Tegódi anén lé tésóbini kɔŋe nenam né kolodane togé tó padek a posugúlu pó pasánane togé négɔŋ, lé pasánane togé pɛén na koleŋ

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques
κόναςάη a κενεη ké pálegodóηon pólé a pigólí. Tegelé kusóbini pebán pé nelodane né togé tó padek tuíη, tó tódioγó sép tuim tudilón, na nenam né kolodane né nélé nelodane nibulónón.

Mots-clés (yambeta) : nelodane nibulónón, nenam né kolodane, nesánane né togé, pelodane, togé tó nigúu

Historique de l'article

Date de réception : 28 septembre 2020

Date d'acceptation : 20 mars 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

Le Cameroun, qui compte 238 langues nationales (Binam Bikoi *et al.*, 2012), n'abrite aucune école consacrée essentiellement à la formation de traducteurs et de traductrices dans lesdites langues. C'est un état de choses qui semble aller de soi : dans ce pays, la traduction à partir des/vers les langues nationales n'est ni organisée ni professionnellement reconnue au même titre que la traduction entre les langues officielles que sont le français et l'anglais. Le seul domaine dans lequel la traduction dans les langues nationales semble prospérer est celui des textes bibliques; la CABTAL (*Cameroon Association for Bible Translation and Literacy*), en collaboration avec la SIL (Société internationale de linguistique) et les églises, s'y investit à travers divers programmes privés. Même si quelques textes sont traduits en langues nationales, ils intéressent difficilement les éditeurs et les éditrices à cause de la faiblesse du pouvoir d'achat du

public. Traducteurs et traductrices et différents acteurs et actrices du livre convergent naturellement vers les langues officielles et étrangères, ce marché étant plus fructueux.

Cependant, l'on assiste au fil du temps à une introduction progressive des cours d'initiation à la traduction en langues nationales dans les programmes de formation formelle en traduction consacrés à la base aux langues officielles et étrangères. Quels en seraient les raisons et les enjeux? Comment s'effectuent ces cours face aux contraintes liées à la diversité linguistique présente dans les classes, caractérisée par des langues nationales peu dotées pour la plupart et/ou pas toujours maîtrisées à l'oral et à l'écrit par les étudiants et les étudiantes? Quels aménagements didactiques permettraient de consolider l'état actuel des choses? Cet article apporte des éléments de réponse à ces questions à la lumière des expériences en cours dans certaines écoles et filières de traduction au Cameroun, tout en s'inscrivant dans la perspective théorique de la sociotraductologie (Gambier, 2007) ou *sociology of translation* (Wolf et Fukari, 2007) comprise comme l'étude de la traduction en tant que phénomène social allant au-delà d'une simple opération entre langues, ou en tant qu'activité initiée et contrainte par des agents sociaux, avec des fonctions et des retombées socialement déterminées; mieux, la sociotraductologie s'intéresse aux traducteurs et traductrices (à leur statut, à leur carrière), à la traduction en tant que discipline, et aux traductions en tant que modalités interculturelles.

Le traducteur ou la traductrice en langues nationales, acteur ou actrice de la mise en œuvre de la politique linguistique nationale et de la promotion de la cohésion sociale

Le potentiel de la traduction en langues locales demeure très peu exploité au Cameroun. Pourtant, former des traducteurs et traductrices dans ces langues contribuerait à la mise en œuvre de la politique linguistique nationale et à la promotion de la cohésion sociale.

De la mise en œuvre de la politique linguistique nationale

La politique linguistique du Cameroun, bien que n'étant pas encore explicite ou promulguée, apparaît en filigrane dans les pratiques gouvernementales depuis quelques décennies. Dans la loi constitutionnelle n° 96-06 du 18 janvier 1996 portant révision de la Constitution du 02 juin 1972, le Cameroun a pris l'engagement de protéger et promouvoir ses langues nationales. Cet engagement a été décliné dans la loi n° 98/004 du 14 avril 1998 qui confie au secteur de l'éducation la mission de former des citoyens et citoyennes enraciné-e-s dans leur culture et ouvert-e-s au monde. À travers les lois sur la décentralisation n° 2004/018 et 2004/019 du 22 juillet 2004, et n° 2019/024 du 24 décembre 2019, l'État transfère aux collectivités territoriales décentralisées (régions et communes) les ressources financières nécessaires à la protection et à la promotion des langues et cultures nationales de leurs ressorts territoriaux respectifs. Le rôle des traducteurs et traductrices en langues nationales est déterminant dans la mise en œuvre de cette politique linguistique dans la mesure où celle-

ci révèle la nécessité d'une augmentation des fonctions des langues nationales; l'idéal étant que ces langues franchissent le cap véritable de langues de travail d'une part, et le cap de langues d'enseignement d'autre part, dans leur partenariat avec les langues officielles, de la maternelle au supérieur (Bitjaa, 2012; Biloa, 2013, etc.). Pourtant, il est difficile d'envisager de telles fonctions pour ces langues sans un travail d'aménagement de corpus de fond faisant appel à la traduction.

En effet, bien que plusieurs langues nationales soient dotées aujourd'hui d'alphabets, de systèmes d'écriture, de grammaires, etc., leur utilisation fait face à des problèmes d'expression scientifique et technique, ainsi que de communication spécialisée; d'où le besoin crucial de traducteurs et traductrices pour l'intellectualisation de ces langues en vue de leur cohabitation harmonieuse avec les langues officielles aussi bien dans le système éducatif que dans d'autres secteurs de la vie active. L'intellectualisation des langues, qui est l'ensemble des mesures qui visent l'habilitation et la capacitation des langues à mieux assumer une fonction comme langue de réflexion académique, langue de recherche, du discours scientifique et d'expression des nouvelles connaissances dans les domaines des sciences et technologies et du savoir universel (Chumbow 2008, p. 95), va de pair avec une intense activité de traduction. C'est grâce à la traduction, entre autres, que des termes nouveaux sont créés, dotant ainsi les langues d'une terminologie suffisante pour exprimer la modernité. Les mécanismes de création terminologique par des processus divers (innovation sémantique, innovation lexicale, emprunt, etc.) participent à l'augmentation de l'inventaire lexical des langues peu dotées et à la capacitation de celles-ci à répondre aux exigences d'expression des connaissances nouvelles.

De la promotion de la cohésion sociale

L'un des rôles sociaux de la traduction est de permettre l'accès de tous et de toutes aux services de base (éducation, santé) et à la justice, assurant aussi l'égalité de traitement entre individus et favorisant la meilleure qualité de vie de tous et à toutes (Commission européenne - Direction générale de la traduction, 2010). Dans le contexte camerounais, l'ensemble de la population ne maîtrise pas suffisamment les langues officielles pour pouvoir, sans assistance, les utiliser dans les activités quotidiennes. Plusieurs citoyens et citoyennes, en zones rurales, voire urbaines, n'utilisent ni le français ni l'anglais, à l'écrit et/ou à l'oral, pour n'avoir pas été à l'école. Pourtant, les savoirs qui leur sont destinés ne sont communiqués que dans ces langues, ou ne sont disponibles que dans des documents rédigés dans ces langues, ce qui constitue un handicap à leur épanouissement sociopolitique et économique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle de nombreux plans de développement, pourtant pensés par des experts et des expertes, connaissent des échecs successifs. À titre d'exemple, dans le domaine de l'agriculture, l'Institut de recherche agricole pour le développement (IRAD) au Cameroun produit des semences améliorées, met au point de nouvelles techniques concernant les cultures généralement pratiquées en zone rurale, mais ces découvertes ne sont pas à la portée des populations rurales. Elles demeurent élitistes et non populaires parce que les opuscules d'information ne sont ni produits ni traduits en langues nationales.

Dans le domaine de la santé, l'étude de Kayum (2012), par exemple, établit que les langues officielles utilisées dans les campagnes de sensibilisation pour les OMD (Objectifs du millénaire pour le développement) de santé au Cameroun ne sont pas accessibles à environ 70 % de la population cible; pour atteindre un plus grand nombre de personnes, notamment jusque dans les zones rurales, il y a une impérieuse nécessité de recourir aux langues des terroirs comme moyens de communication des réalités modernes. Dans la même optique, Ndeffo Tene (2009, p. 66) affirme que « la population n'étant pas scolarisée à

cent pour cent en français et en anglais, il est indispensable de traduire dans nos langues nationales les documents dont on aimerait qu'elle soit informée du contenu ». Les traducteurs et traductrices formé-e-s en langues nationales auraient donc pour mission, entre autres, de participer à la cohésion ou à l'inclusion sociale en facilitant l'accès de toutes les Camerounaises et de tous les Camerounais aux informations socialement importantes.

Les opportunités de la traduction à partir des/vers les langues locales

D'après Heilbron (cité par Engola, 2017, p. 193), « aucune langue d'Afrique sub-saharienne ne figure parmi les cinquante premières langues sources de traduction, ni parmi les cinquante premières langues cibles vers lesquelles sont effectuées les traductions ». La demande de traduction à partir des langues camerounaises et vers celles-ci, et par extension à partir des/vers les langues africaines, ne serait donc pas des plus dynamiques du marché de la traduction. Toutefois, au cours de ces dernières décennies, elle laisse entrevoir de réelles et belles perspectives. Eu égard (1) au souci du gouvernement camerounais de mettre en œuvre sa philosophie sociopolitique du multiculturalisme (qui met en avant la diversité linguistique et culturelle comme source d'enrichissement de la société, avec le respect du principe d'égalité entre les individus et le maintien de la cohésion de l'ensemble national), (2) au combat des Africains et Africaines pour une renaissance de leur continent, (3) aux avancées des TIC (Technologies de l'information et de la communication, (4) à l'expansion effrénée du phénomène de la mondialisation, etc., la demande de traduction dans les langues locales devient florissante tant au plan national qu'au plan international.

La mise en œuvre de la philosophie sociopolitique du multiculturalisme

Dans l'optique de la mise en œuvre du multiculturalisme, l'outillage des langues camerounaises en vue de leur utilisation dans le système éducatif et dans divers secteurs de la vie active passera, entre autres, par la production d'outils de références tels des lexiques spécialisés, des banques et bases de données terminologiques, etc., et par la traduction d'opuscules de vulgarisation et d'œuvres majeures à caractère universel vers ces langues, dans des domaines variés (littéraire, scientifique, philosophique, etc.). De tels projets constituent des opportunités pour des traducteurs et traductrices formé-e-s dans les langues nationales, bien que – il convient de le souligner – le succès de leur mise en œuvre soit conditionné par des actions et actes institutionnels de reconnaissance, d'impulsion et de budgétisation de la traduction en langues nationales, en tant qu'activité fondamentale pour le développement de la nation. Ainsi, dans le cadre de la phase 2 du projet IFADEM – RETHE (Initiative francophone pour la formation à distance des maîtres – recherche thématique) en 2016 au Cameroun, des lexiques bilingues (français/langues nationales) destinés à l'enseignement de quatre disciplines non linguistiques (DNL) dans quatre langues nationales, à savoir le bassaa, l'ewondo, le fulfulde et le ghomala, ont été élaborés avec le concours d'un comité de terminologie *ad hoc* constitué de linguistes et d'informateurs et informatrices, des locuteurs natifs et locutrices natives des langues citées, à défaut des ressources humaines formées spécialement en traduction en langues nationales. De même, dans le cadre de la première phase de l'initiative ELAN-AFRIQUE (École et langues nationales en Afrique) qui s'est achevée en avril 2017 au Cameroun, un lexique spécialisé de mathématiques a été élaboré en ewondo, grâce au concours d'une équipe constituée, entre autres, de linguistes, d'instituteurs et institutrices, d'enseignants et enseignantes de langues et cultures camerounaises et de mathématiques, presque tous et toutes locuteurs natifs et locutrices natives de cette langue.

La formation des traducteurs et traductrices en langues nationales pourrait également déboucher sur l'interprétation communautaire. Les interprètes communautaires formé-e-s seraient des médiateurs et médiatrices linguistiques fiables et capables d'aider sur le terrain les experts et expertes des organisations non gouvernementales (ONG) nationales et internationales confronté-e-s aux difficultés des échanges avec les populations locales. Ces interprètes communautaires seraient utiles aux hôpitaux, aux municipalités, aux tribunaux, aux services sociaux, aux coopératives, aux camps de réfugié-e-s, aux campagnes électorales, etc. afin de lutter contre l'aliénation des citoyens et citoyennes qui ne parlent pas les langues officielles.

Le combat pour la renaissance de l'Afrique

Le combat pour une renaissance profonde du continent africain constitue une autre opportunité pour les traducteurs et traductrices formé-e-s dans les langues locales dans la mesure où les intellectuel-le-s africain-e-s portent de plus en plus leurs réflexions sur les sources africaines du savoir. Les Africains et Africaines sont invité-e-s à articuler leur pensée et à concevoir leurs savoirs dans leurs propres langues avant de les faire traduire dans les langues internationales. Le prince Kum'a Dumbe III, enseignant-chercheur et président de la fondation *AfricAvenir* basée à Douala au Cameroun, a mis sur pied un groupe de travail, en 1981 à l'Université de Yaoundé, pour recueillir les témoignages en langues camerounaises de 176 personnes âgées de 70 à 110 ans dans l'optique de reconstituer l'histoire du Cameroun. Ces témoignages qui ont été publiés en 2019 sous la forme d'une vingtaine d'ouvrages (Kum'a Dumbe III, 2019) ont nécessité les services de traducteurs et traductrices des langues locales vers les langues officielles. La publication des vingt autres volumes prévus en nécessitera davantage.

Les avancées des TIC

Traduire vers les langues locales est aussi un terrain d'avenir pour l'industrie du numérique ou des technologies de l'information et de la communication. Les traducteurs et traductrices formé·e·s en langues nationales sont de plus en plus sollicité·e·s pour participer à des projets et programmes de traduction de logiciels spécialisés, de contenus web, de contenus de technologies mobiles pour différentes couches sociales, etc. À l'ère du numérique, le Cameroun, comme les autres pays d'Afrique subsaharienne, a plus que jamais besoin de *localisateurs* et de *localisatrices* ou de traducteurs et traductrices qui aideraient à la *localisation* en langues locales.

Dans la pratique, la localisation est à la fois un ensemble technique de démarches et de méthodes d'adaptation de logiciels et de contenus à des langues et des cultures données et, plus généralement, une activité d'entreprise intégrant les dimensions techniques, l'aménagement de données linguistiques et l'organisation nécessaires à l'atteinte de cet objectif. Dans l'ensemble, la localisation a pour but de faciliter l'utilisation de langues cibles dans les TIC et peut être considérée comme s'inscrivant dans une perspective plus large d'adaptation de la science et des technologies à divers milieux socioculturels (Osborn, 2011, p. 19).

Dans le sillage de la localisation, *Resulam*, par exemple, une association camerounaise à but non lucratif a choisi d'exploiter les nouvelles technologies pour diffuser aussi bien les langues camerounaises que certaines langues africaines en vue de leur revitalisation. Elle a déjà bénéficié de l'appui de certains bailleurs de fonds et développé quelques dizaines d'applications pour apprendre les langues locales. La plupart des applications que développe cette association (*Cameroon phrase book*, *Ewondo phrase book*, *Duala phrase book*, *Audio phrase book Nufi language*, *Ahmaric visual vocabulary*, *Swahili visual vocabulary*, *Apprendre le ghomala'*, les dictionnaires français-basaa, français-duala, etc.) nécessite le concours des traducteurs et traductrices en langues locales. À partir de l'application *Cameroon phrase book* par exemple, l'utilisateur ou

l'utilisatrice obtient dans une langue camerounaise de son choix la traduction d'une expression usuelle saisie en français ou en anglais. *Resulam* est en quête de traducteurs et traductrices en langues locales pour étendre le nombre de langues à travers les applications qu'elle élabore.

Par ailleurs, l'association camerounaise *Nouvelle Génération* a mis sur pied le *DicoTrad*, un logiciel qui permet d'apprendre les langues nationales. À partir d'un *Compact Disc* (CD) inséré dans un ordinateur, tout utilisateur ou toute utilisatrice peut s'initier aux chants et expressions courantes des cinq langues proposées pour l'instant : le fulfulde, l'ewondo, le basaa, le duala et le medumba. Le logiciel permet aux utilisateurs et utilisatrices d'obtenir, entre autres, la traduction automatique en français ou en anglais de mots provenant des langues nationales. L'association *Nouvelle génération* compte passer de cinq à onze langues grâce à l'appui financier qu'elle attend de certains organismes partenaires. Il existe également un site dénommé *Camerlangues* qui, s'inscrivant dans le cadre du développement de traducteurs automatiques, a été mis sur pied pour permettre d'effectuer des traductions instantanées dans les différentes langues locales du Cameroun. Des initiatives comme celles-là gagneraient davantage en crédibilité et en notoriété si les traducteurs et traductrices qui y interviennent étaient rigoureusement formé-e-s en langues nationales. Dans la même veine de la localisation de logiciels, s'inscrivent, à une échelle plus grande, des initiatives telles que le projet africain ANLoc (*African Network for Localization*), parrainé par le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) du Canada qui soutient, entre autres, la traduction des logiciels en langues africaines, la formation professionnelle de traducteurs et traductrices de logiciels en langues africaines (en collaboration avec le *Localisation Research Center* à Limerick, en Irlande) et le développement des terminologies et des outils de gestion de la traduction de logiciels en langues africaines, afin d'aider à étendre le numérique sur le continent africain.

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques

Cependant, la localisation ne concerne pas seulement les logiciels, mais aussi les interfaces web, la téléphonie mobile, le sous-titrage, etc. Le programme *Google in your Language*, par exemple, propose plusieurs versions d'interfaces web en langues africaines et en prépare actuellement de nouvelles. Quant à la téléphonie mobile, les téléphones portables sont de plus en plus répandus; on en trouve jusque dans les zones rurales les plus reculées; les messages informatifs stéréotypés, vocaux ou écrits, qui n'existent qu'en langues officielles pourraient faire l'objet de traductions en langues nationales dans le cadre de projets dment élaborés. Toujours en termes d'opportunités offertes par la traduction dans les langues locales, le sous-titrage n'est pas en reste. Son importance dans l'acquisition et la préservation des langues locales, dans la diffusion des cultures et la promotion du multilinguisme n'est plus à démontrer. Dans ce domaine, l'association *Resulam* propose également, entre autres, des vidéos de bandes dessinées sous-titrées dans plusieurs langues camerounaises. D'autres projets synergiques impliquant des promoteurs et promotrices de chaînes de télévision, les pouvoirs publics et des organisations œuvrant pour la promotion des langues et cultures locales, etc. peuvent s'avérer très fructueux.

L'expansion effrénée de la mondialisation

Au-delà des opportunités offertes par le développement des technologies de l'information et de la communication, les traducteurs et traductrices en langues nationales sont plus que jamais des maillons essentiels de la communication eu égard à l'expansion effrénée de la mondialisation. Avec la pandémie du coronavirus qui s'est répandue dans le monde, par exemple, l'on s'est très vite rendu compte de la nécessité de traduire en langues nationales pour la sensibilisation de masse. C'est dans ce sillage qu'Henry Tourneux a présenté sur sa page *linkedin*, en aot 2020, une affiche sur le covid-19 que son équipe et lui ont réalisé dans le cadre de la traduction-adaptation en fulfulde. Le texte de l'affiche à traduire a été

fourni par l'*East Interpreters and Translators Association*. La traduction vers les langues nationales dans le cadre de la sensibilisation sur le covid-19 a également été matérialisée, entre autres, à travers plusieurs messages télévisés au Cameroun.

Par ailleurs, dans le domaine du commerce international, le besoin des entreprises de se rapprocher des clients et clientes situé-e-s de part et d'autre dans le monde est de plus en plus manifeste; des plateformes sont ainsi créées afin de permettre à toutes les couches sociales d'avoir un accès facile au marché mondial. Les promoteurs et promotrices de la plateforme numérique de traduction assistée par ordinateur et d'apprentissage automatique dénommée *OBTranslate*, par exemple, se sont donné pour objectif à long terme de traduire plus de 2000 langues africaines afin de promouvoir cette vision qui pourrait significativement contribuer à l'amélioration de l'économie africaine, à la création d'emplois et à l'homogénéisation des relations commerciales en Afrique.

De la nécessité de consolider les pratiques didactiques de la traduction dans les langues nationales à l'aune des expériences actuelles

Comme mentionné *supra*, les langues nationales constituent les grandes absentes des offres de formation en traduction au Cameroun. Ces offres sont beaucoup plus réservées aux langues officielles (le français et l'anglais) et aux langues étrangères telles que l'espagnol, l'allemand, le portugais, le chinois, etc. En revanche, au cours de ces deux dernières décennies, l'on observe une volonté manifeste de prise en compte des langues nationales dans certaines écoles et filières de traduction, à l'instar de l'ASTI (*Advanced School of Translators and Interpreters*) de Buéa, de l'ISTIC (Institut supérieur de traduction, d'interprétation et de communication) de Yaoundé, du programme de master professionnel en

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques

traduction de la F ALSH (Faculté des arts, lettres et sciences humaines) de l'Université de Yaoundé 1 et du programme de master professionnel en traduction de la F ALSH de l'Université de Maroua depuis l'année académique 2020-2021 (la traduction dans les langues nationales est prévue comme matière optionnelle). Les autres programmes de formation des traducteurs et traductrices traînent encore les pas, notamment la filière de traduction logée au département de langues étrangères appliquées de la F ALSH de l'Université de Dschang et la filière de traduction de l'Institut universitaire protestant de Yaoundé.

La gestion des classes multilingues constitue le principal défi de l'enseignement de la traduction dans les langues nationales. Les enseignants et enseignantes sont appelé-e-s à enseigner la traduction dans diverses langues nationales peu dotées pour la plupart et pas toujours maîtrisées à l'oral et/ou à l'écrit par les étudiants et étudiantes. Mais que peut-on spécifiquement apprendre des expériences en cours?

L'expérience de l'ASTI de Buéa

L'ASTI de Buéa apparaît comme l'institution pionnière du Cameroun en matière d'enseignement de la traduction dans les langues nationales, et ce, depuis 2008. Des entretiens semi-directifs menés auprès d'une dizaine d'étudiants et étudiantes et d'un enseignant de ce programme nous ont permis d'obtenir quelques informations relatives aux contenus et pratiques de classe. Il en ressort globalement qu'il n'existe pas de contenus prédéfinis pour ce cours qui apparaît comme optionnel sur la grille des programmes. Chaque enseignant ou enseignante désigné-e pour le dispenser le fait sur la base d'un plan de cours conçu selon sa sensibilité. Néanmoins, le directeur adjoint chargé des études, le chef des enseignements et de la recherche, et le chef de département veillent à la cohérence et à la pertinence de ces contenus dont l'accent est mis globalement sur les problèmes théorico-pratiques (théories de la traduction, techniques de traduction, procédés de développement

terminologique, interculturalité, traduction de textes pragmatiques et littéraires, etc.) et sur l'exercice professionnel de la traduction dans les langues africaines.

Cependant, si des éléments de linguistique africaine (les notions de dialecte, patois, inter-intelligibilité entre dialectes, classification et morphosyntaxe des langues africaines et camerounaises, etc.) sont peu ou prou évoqués dans le cadre de ce cours, l'on relève que les étudiants et étudiantes ne sont pas formé·e·s aux systèmes d'écriture des langues nationales. Or, il se trouve que plusieurs étudiants et étudiantes inscrit·e·s dans ce cours n'ont pas été au préalable en contact avec leur langue maternelle à l'écrit. Les étudiants et étudiantes, qui ont eu la chance de côtoyer antérieurement l'Alphabet général des langues nationales (AGLC), un alphabet développé en 1979 et publié en 1984 par les linguistes camerounais Tadadjeu et Sadembouo, ou le système d'écriture de leur langue maternelle, s'en inspirent gracieusement. Les autres étudiants et étudiantes présentent simplement des textes écrits sur la base des modèles des alphabets français et anglais. Pourtant, l'écriture des langues nationales ne devrait pas être laissée à l'improvisation, étant donné que la traduction ne saurait s'abstraire de l'écriture des langues et qu'il est naturel que toute langue dispose d'une norme écrite. La maîtrise orale des langues nationales étant implicitement un prérequis pour le cours de traduction dans les langues nationales à l'ASTI de Buéa, l'un des défis majeurs à relever dans le cadre de ce cours serait plutôt de mettre sur pied des mécanismes didactiques favorisant une acquisition de la pratique écrite systématique des langues nationales dans lesquelles les étudiants et étudiantes effectuent des traductions.

Les expériences de l'ISTIC de Yaoundé et de la FALSH de l'Université de Yaoundé I

L'ISTIC de Yaoundé connaît une avancée remarquable en matière d'offre de formation en traduction des langues nationales, notamment avec le master d'études africaines et traduction (MEAT) ouvert en 2015. Ce programme vise à former des traducteurs et traductrices aussi bien en langues officielles et étrangères qu'en langues africaines. Sa grille d'enseignements présente des matières qui permettraient aux élèves traducteurs et traductrices d'avoir une maîtrise suffisante de la traduction en langues nationales à l'issue de leur formation. Le programme prévoit des cours de linguistique africaine, d'écriture des langues africaines, d'écriture des langues camerounaises, de traduction française/langues africaines, traduction langues africaines/français, traduction anglais/langues africaines, traduction langues africaines/anglais, traduction des textes religieux en langues africaines, etc. Cependant, la constance de cette offre de formation n'est malheureusement pas encore acquise à cause d'un manque de postulants et de postulantes. Cette filière n'a connu qu'une seule promotion constituée de quatre candidates qui ont pourtant achevé brillamment leur parcours. Deux de ces lauréates viennent d'ailleurs d'intégrer les effectifs des traducteurs et traductrices de la Fonction publique camerounaise au début de l'année 2020. En amont des défis didactiques proprement dits, l'un des défis majeurs à relever en matière de formation en traduction en langues nationales serait donc d'abord d'amener des étudiants et étudiantes à s'y intéresser. La plupart des personnes qui souhaitent se former en traduction ne sont fort probablement pas suffisamment sensibilisées aux opportunités de la traduction en langues nationales.

Au plan didactique, bien que la grille des programmes d'enseignement du MEAT de l'ISTIC soit relativement bien élaborée pour offrir des compétences en traduction en langues africaines, il se trouve, à l'observation de l'unique promotion de ce programme de master, que les étudiantes qui y étaient impliquées n'ont pas été sélectionnées sur la base

de la maîtrise orale d'au moins une langue nationale. Pour avoir été à pied d'œuvre dans la formation de cette promotion, l'un des défis majeurs aura été de former des traductrices compétentes dans des langues nationales dont la maîtrise orale n'était pas préacquise. Quand bien même un étudiant ou une étudiante serait convenablement formé-e à la maîtrise du système d'écriture d'une langue nationale, il serait manifestement inadéquat, par exemple, de lui demander, au cours d'une évaluation sur table, de traduire des mots ou des textes dans une langue nationale dont il ou elle n'a pas la maîtrise orale. Une attestation de maîtrise orale serait un critère important de sélection des candidats et candidates pour ce programme. À défaut de cette exigence, des aménagements didactiques doivent être rigoureusement établis pour pallier ce manque, si l'on aspire à une formation de qualité.

Outre le programme de MEAT de l'ISTIC qui propose *a priori* suffisamment de compétences à acquérir en traduction dans les langues nationales, il existe au sein de la même école un autre programme de master en traduction (langues officielles et langues étrangères) dans lequel un cours intitulé « Initiation à la traduction en langues africaines » est dispensé pendant les trois premiers semestres. Il existe parallèlement à cela un cours de renforcement des compétences en langues nationales pendant les mêmes périodes de la formation. Cependant, en plus de la question de la maîtrise orale préalable des langues nationales par tous les étudiants et toutes les étudiantes, se pose le problème de l'enseignement des systèmes d'écriture. Deux alphabets distincts sont enseignés dans le cadre du cours d'« Initiation à la traduction en langues africaines », à savoir l'AGLC et le système A-Z; le système A-Z étant un alphabet bâti selon le modèle des alphabets français et anglais par Ndé (2015). Le problème posé par cette pratique est que certain-e-s étudiants et étudiantes qui rédigent des mémoires de traduction en langues nationales font parfois usage du système A-Z dans l'écriture de leur texte traduit, quand bien même leur langue dispose d'un système d'écriture rigoureusement élaboré selon le modèle de l'AGLC; ce qui, de manière disgracieuse, donne lieu à l'émergence de nouveaux systèmes d'écriture improvisés, le plus souvent incohérents et instables; des systèmes

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques d'écriture « de circonstance ». Pourtant, sans vouloir insinuer que l'AGLC serait une panacée pour l'écriture de toutes les langues camerounaises, ce qui ferait l'objet d'un autre débat, la vocation des étudiants et étudiantes en traduction n'est pas de créer des systèmes d'écriture. En revanche, il arrive que certaines langues dans lesquelles des étudiants et étudiantes sont appelés à traduire des textes ne disposent pas d'une norme écrite. Ne faut-il donc pas traduire dans de telles langues, en demeurant dans l'attente d'une éventuelle norme orthographique mise sur pied par des linguistes? D'où l'importance d'une didactisation systématique des pratiques écrites en langues nationales dans le cadre de ce programme.

La configuration didactique du cours d'« Initiation à la traduction en langues africaines » récemment introduit dans le programme de master en traduction de la FALSH de l'Université de Yaoundé 1 est relativement identique à celle du master en traduction de l'ISTIC, à la seule différence qu'un seul système d'écriture, l'AGLC, y est enseigné. En revanche, l'enseignement d'un alphabet ne saurait s'avérer suffisant pour rendre les étudiants et étudiantes aptes à écrire les langues nationales selon leurs normes orthographiques respectives. Notre expérience de formateur dans le cadre de ce cours nous aura tout au moins permis de poser les jalons d'une didactique en la matière.

Les défis qui viennent d'être présentés relativement à l'enseignement de la traduction en langues nationales au Cameroun ne sauraient s'avérer exhaustifs. Néanmoins, ils soulignent la nécessité de fixer les bases d'une didactique de cette discipline, eu égard aux contraintes liées au multilinguisme.

Vers une didactique de la traduction en langues nationales

La traduction peut être enseignée pour atteindre plusieurs objectifs, comme l'enseignement d'une langue étrangère, la formation de traducteurs et traductrices professionnel-le-s, la formation de formateurs et formatrices de traducteurs et traductrices, etc. C'est l'une des raisons pour laquelle

La conception d'un programme d'enseignement de la traduction pour un établissement donné dans un pays donné passe par une étude du marché de l'emploi, un audit de la situation politico-économique et académique dans laquelle doit s'inscrire le cursus, une analyse de la finalité visée par ce cursus et un recensement des moyens disponibles pour y parvenir (Durieux, 2005, p. 46).

Au regard des expériences et enjeux présentés supra, il se trouve qu'une consolidation des pratiques académiques actuelles est nécessaire pour répondre efficacement à la demande sociopolitique et économique en matière de traduction en langues nationales. La traduction n'étant pas une activité homogène, un seul modèle didactique ne saurait s'avérer suffisant pour ce faire. Néanmoins, afin de tisser la toile de fond de la formation des professionnel-le-s de cette discipline, la systématisation d'un certain nombre de paramètres liés aux contenus et approches pédagogiques nous interpelle.

À propos des contenus d'enseignement

Traduire à partir des langues nationales et vers celles-ci requiert un certain nombre de compétences des apprenants et apprenantes. En traduction, on part en général de la connaissance des langues qui interviennent dans le processus de transfert avant de se lancer dans les activités de transfert proprement dites. D'après Encarnación (2008),

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques

la compréhension d'une langue, la production dans une autre langue et la correction sont les compétences mises en jeu dans le processus de traduction. Dans le contexte camerounais, les langues officielles sont des prérequis qui apparaissent naturellement comme des précacuis. L'accent doit donc être mis sur l'enseignement/apprentissage des langues nationales et sur les particularités de celles-ci dans les activités de transfert.

En effet, les structures linguistiques des langues nationales se distinguent nettement de celles des langues européennes et nécessitent une formation particulière. Sur le plan de l'écriture, par exemple, plusieurs aspects présents dans les langues locales (à l'instar des tons, de certains sons, de certaines structures syllabiques, etc.) sont absents des langues européennes. Sur le plan de la grammaire, certaines catégories lexicales (comme les noms qualificatifs) ou grammaticales (comme les classes nominales), certains phénomènes morphosyntaxiques (comme l'expression du datif ou complément d'attribution par des extensions verbales de l'applicatif), etc. ont une configuration épistémologique complètement étrangère à celle des langues européennes. Sur le plan de la sémantique, les anisomorphismes socioculturels existant entre langues africaines et langues européennes méritent une attention particulière pour un meilleur transfert du sens des expressions. Par ailleurs, les théories, approches, méthodes et techniques de traduction nécessitent une contextualisation dès lors qu'il s'agit de traduire à partir des langues nationales ou vers celles-ci. Ainsi, pour former des praticiens et praticiennes de la traduction dans les langues nationales, les quelques éléments de contenus génériques (non exhaustifs) ci-après, avec les spécificités qui leur sont inhérentes, nous semblent indispensables :

- **les systèmes d'écriture** : les graphèmes (simples et complexes), les tons (nature, fixation, fonction), la variation des sons et des tons dans les phrases, l'écriture de la forme standard ou les conventions orthographiques de la langue (séparation des mots, traitement des séquences consonantiques et vocaliques, économie des tons, etc.), etc.;

- **la grammaire** : les catégories lexicales, les nominaux, les verbaux, les classes nominales, les règles d'accord, la conjugaison, la syntaxe, etc.;
- **la sémantique** : les différents sens du mot, les différents contextes d'usage du mot, les significations associatives (connotatives, stylistiques, etc.), les comparaisons (métaphores mortes, proverbes, symboles, etc.);
- **la terminologie** : les procédés d'enrichissement lexical (innovation sémantique, innovation lexicale, emprunt, etc.), les théories, approches et méthodes de la terminologie en langues nationales (terminologie culturelle, simplification terminologique, etc.), les banques et bases de données, etc.;
- **les stratégies de traduction** : les stratégies globales et locales;
- **les particularités de la traduction des textes littéraires** : les textes religieux (notions de traduisibilité, de traductibilité et d'exégèse, le Coran, la Bible, etc.), la littérature orale (contes, fables, récits, chants, épopées, etc.), les textes hybrides, etc.
- **la traduction des textes techniques ou pragmatiques** : les textes juridiques, les textes économiques, les textes agricoles, les textes médicaux, les panneaux publicitaires, les rapports, etc.

Au-delà de ces quelques éléments de contenus qui précèdent, il y a lieu de souligner que l'ensemble des cours traitant des outils d'aide à la traduction et à la localisation (sous-titrage, interfaces web, etc.) en langues officielles et étrangères est tout aussi bénéfique à la formation en traduction dans les langues nationales, pour autant qu'ils soient bien contextualisés. À cela peut s'adjoindre des cours de sociotraductologie portant notamment sur le métier et les enjeux de la traduction dans les langues africaines, etc.

De la pédagogie de la traduction en classe multilingue

Face à la multiplicité des langues nationales présentes dans les classes de traduction, l'enseignement/apprentissage hybride ou mixte, notamment la pédagogie inversée associée au format traditionnel d'apprentissage, apparaît comme une issue réaliste. Dans le format traditionnel, la source principale des connaissances est l'enseignant ou l'enseignante; tandis que dans la pédagogie inversée, les apprenant·e·s sont les acteurs et actrices de leurs apprentissages : les savoirs enseignés sont conçus sur la base de leurs besoins; ils sont invités à échanger et à coopérer avec d'autres personnes-ressources; le travail de groupe est encouragé, etc.

Le choix des ressources humaines appelées à dispenser des cours de traduction dans les langues nationales, sous le format de la pédagogie hybride, doit être rigoureux. Ces enseignants et enseignantes devraient être doté·e·s d'une expérience avérée, d'une part, sur l'étude des langues nationales (leurs systèmes d'écriture et leurs classifications génétique et typologique) et, d'autre part, sur les caractéristiques particulières de la traduction dans ces langues, afin de pouvoir guider efficacement les étudiants et étudiantes dans l'autodécouverte des langues nationales spécifiques dans et vers lesquelles ils ou elles sont appelé·e·s à traduire, et les doter des savoirs se rapportant aux particularités de la traduction dans ces langues. Il serait également idéal que seul·e·s les étudiants et étudiantes ayant au préalable une relative maîtrise orale des langues nationales soient admis·es aux cours de traduction dans les langues nationales, surtout dans des programmes qui y sont peu ou prou consacrés, à l'instar du MEAT de l'ISTIC présenté *supra*. C'est une condition quasi irréversible pour une formation qui se veut de qualité relativement optimale. Au cas où cette exigence n'est pas prise en compte dans le processus d'admission des étudiants et étudiantes, les évaluations sommatives devraient intégrer abondamment des travaux personnels des étudiants et étudiantes; ces derniers et ces dernières devraient être amené·e·s à effectuer des traductions en dehors du cadre de la classe, afin d'avoir la possibilité de travailler avec des personnes-ressources qui

les aideraient dans leur autoformation en langues nationales. Par conséquent, et par souci d'équité, les évaluations sur table, dans le cadre des contrôles continus et des examens semestriels, devraient être orientées majoritairement vers des aspects théoriques et moins vers des textes à traduire en classe, afin de ne pas pénaliser les étudiants et étudiantes qui n'ont pas la maîtrise orale d'une langue nationale.

Dans le processus de formation aux systèmes d'écriture, les étudiants et étudiantes doivent être initié-e-s aux généralités des alphabets et principes orthographiques des langues camerounaises, puis amené-e-s progressivement à l'autodécouverte des alphabets et systèmes orthographiques des langues nationales spécifiques qui les intéressent. L'AGLC, par exemple, présente un inventaire quasi exhaustif des sons spécifiques aux langues camerounaises, ainsi que des symboles qui harmonisent leur représentation graphique. Étant donné que la plupart des langues camerounaises, avec le concours de l'ANACLAC (Association nationale des comités de langues camerounaises), sont aujourd'hui écrites sur la base de l'AGLC, l'enseignant ou l'enseignante, après avoir présenté les graphèmes de cet alphabet, devrait amener les étudiants et étudiantes à reconnaître les sons présents dans leurs langues locales respectives et à les représenter selon les modèles graphiques de l'AGLC. L'enseignant ou l'enseignante devrait ensuite inviter les étudiants et les étudiantes à se rapprocher de leurs comités de langues respectifs et/ou des personnes-ressources qui pourraient les aider à avoir une connaissance précise des principes orthographiques retenus pour l'écriture exhaustive de leur langue. Il ou elle devrait également les orienter vers la documentation adéquate (manuels de transition, abécédaires, syllabaires, lexiques, dictionnaires, etc.). Les travaux de groupes, comme recommandé dans la pédagogie inversée, devraient également intégrer le processus d'apprentissage.

En ce qui concerne l'enseignement des grammaires spécifiques, de la sémantique et de l'activité de traduction dans les langues nationales, la démarche hybride consistera également en des cours génériques de cadrage accompagnés des travaux personnels de l'étudiant ou de

Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques l'étudiante. Par ailleurs, la formation en langues nationales devrait permettre aux élèves traducteurs et traductrices dont les langues nationales ne sont pas encore écrites de proposer des principes d'écriture et des règles de grammaire provisoires, sous la supervision des enseignants et enseignantes qui auront la charge d'assurer tout au moins leur cohérence.

Conclusion

Le but de ce travail de recherche était de mettre en exergue les enjeux de la formation en traduction dans les langues nationales au Cameroun et d'émettre des propositions didactiques pour consolider les pratiques actuelles. Au terme de cette recherche, il apparaît que la demande de traduction en les langues camerounaises s'annonce prometteuse, bien que n'étant pas des plus dynamiques du marché de la traduction à l'heure actuelle. L'intérêt de traduire est certes encore porté majoritairement vers les langues internationales (l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, le chinois, etc.), mais eu égard au souci du gouvernement camerounais de mettre en œuvre sa philosophie sociopolitique du multiculturalisme, au projet de renaissance africaine, aux avancées des TIC, à l'expansion effrénée du processus de mondialisation, etc., la demande de traduction dans les langues locales devient de plus en plus florissante tant au plan national qu'au plan international, d'où l'intérêt de consolider les pratiques actuelles d'enseignement de cette discipline pour répondre efficacement aux sollicitations sociopolitiques et économiques en la matière. Dans cette veine, l'expérience camerounaise gagnerait à être plus rigoureuse dans ses diverses démarches didactiques, en mettant un accent particulier sur la pratique écrite des langues nationales et sur les particularités de celles-ci dans les activités de transfert. Les défis

inhérents au multilingue peuvent être relevés grâce à la pédagogie hybride, notamment la pédagogie inversée associée au format traditionnel d'apprentissage.

Références

- Biloua, Edmond. 2013. Le partenariat langues officielles et langues identitaires camerounaises : quelques propositions d'aménagement linguistique et didactique. Dans Musanji Ngalasso-Mwatha (dir.), *Le Français et les langues partenaires: convivialité et compétitivité* (347-364). Bordeaux: Presses universitaires de Bordeaux.
- Binam Bikoi, Charles. 2012. *Cartographie administrative des langues du Cameroun*. Yaoundé: CERDOTOLA.
- Bitjaa Kody, Zachée Denis. 2012. Pour une réforme linguistique du secteur de l'éducation au Cameroun. Dans Mendo Zé, Gervais et Louis-Martin Onguéné Essono (dir.), *Langues nationales en situation. Réflexions pour la revalorisation des langues premières* (37-47). Yaoundé : CLÉ.
- Chumbow Beban, Sammy. 2008. La politique linguistique de l'Union africaine et la diversité linguistique. Dans Bitjaa Kody, Zachée Denis (dir.), *Universités francophones et diversité linguistique* (85-100). Yaoundé : Harmattan.
- Commission européenne – Direction générale de la Traduction. 2010. *Études sur la traduction et le multilinguisme. Contribution de la traduction à la société multilingue dans l'Union européenne*. Luxembourg : Office des publications de l'Union européenne. URL : <https://op.europa.eu/fr/publication-detail/-/publication/7d0a5d03-5c81-44df-9861-430a3d1c535f>
- Durieux, Christine. 2005. L'enseignement de la traduction : enjeux et démarches. *Meta*, 50(1), 36 – 47. <https://doi.org/10.7202/010655ar>

- Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques
- Encarnación, Arroyo. 2008. L'enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement, *Cahiers de l'APLIUT*, XXVII (1), 80-89.
- Engola, Stéphanie. 2017. L'incomplétude des politiques de revalorisation des langues nationales en Afrique sub-saharienne. Dans Ebongue, Augustin Emmanuel et Ellen Hurst (dir.), *Sociolinguistics in African Contexts. Perspectives and Challenges* (191-206). New York: Springer.
- Gambier, Yves. 2007. Y a-t-il place pour une sociotraductologie?. Dans Wolf, Michaela and Fukari, Alexandra (dir.), *Constructing a Sociology of Translation* (205-218). Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- Kayum, Carole. 2012. *Language use and Communication in the Appropriation of the Health Millennium Development Goals in Cameroon*. Master Thesis in Applied Linguistics, University of Yaounde I.
- Kum'a Ndumbe III. 2019. 2ème Rencontre Internationale de Douala, 25-26 novembre 2019 – Fondation AfricAvenir International, *Restitution de la mémoire collective africaine, source de l'innovation d'une Afrique en marche : le Cameroun profond témoigne et alerte*. Document de base de ces 38 ans de recherche-action.
- Ndé. 2015. *Introduction au système A-Z. Nouvelle méthode d'écriture des langues camerounaises et africaines*. Yaoundé: ACCOM.
- Ndeffo Tene, Alexandre. 2009. La pratique de la traduction et de l'interprétation dans une société multilingue : Défis et perspectives. Dans Chia, Emmanuel, Suh Che, Joseph et Alexandre Ndeffo Tene (dir.), *Perspectives on Translation and Interpretation in Cameroon* (59-70). Bamenda : Langaa.
- Osborn, Don. 2011. *Les Langues africaines à l'ère du numérique*. Ottawa: Les Presses de l'Université Laval- CRDI.
- Tadadjou, Maurice et Sadembouo, Étienne. 1984. *Alphabet général des langues camerounaises*. Yaoundé: Institut des Sciences humaines (ISH).
- Wolf, Michaela and Fukari, Alexandra (dir.). 2007. *Constructing a Sociology of Translation*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.

Maxime Yves Julien MANIFI ABOUH

L'auteur est titulaire d'un doctorat PhD en Langues africaines et linguistique obtenu en 2014 à l'Université de Yaoundé I, institution dans laquelle il exerce en qualité d'enseignant-chercheur. Il est auteur de plusieurs publications scientifiques dans les domaines suivants : description linguistique, didactique plurilingue, aménagement linguistique, traductologie et terminologie en langues africaines.

Contact : maxmanifi@yahoo.fr

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/manifi2021/>

Pour citer cet article : Manifi Abouh, Maxime Yves Julien. 2021. Les langues nationales dans la formation des traducteurs et traductrices au Cameroun : enjeux et propositions didactiques. TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 77-104. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.5



Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton. Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses versions originale et traduite

JEAN PIERRE ATOUGA

Résumé :

La constitution de la littérature orale africaine en domaine d'étude à part entière a bénéficié de l'apport de la linguistique et de la traductologie. Si les sciences du langage ont rendu possible la transcription et l'analyse totale des textes oraux, la science de la traduction, elle, a contribué au transfert du sens d'une langue à l'autre. Dans cette opération, le traducteur ou la traductrice reste confronté-e aux défis de la restitution des culturèmes et des non-dits. Aussi l'exercice soulève-t-il la question de l'apport de la traduction dans le champ d'études de la littérature orale. Comment le traducteur ou la traductrice déblaye-t-il/elle les arcanes et dénoue-t-il/elle l'enchevêtrement des poétiques orales africaines? L'analyse des stratégies déployées par ce médiateur linguistique amène à observer que la réussite de cette entreprise passe par une créativité langagière. Ici, la pertinence de la skoposthéorie et de la théorie interprétative est mise en évidence.

Mots-clés : créativité, culturème, épopée, médiateur, skoposthéorie, traductologie

Abstract :

The African oral literature owes its expansion to Linguistics and Traductology. If the science of language made possible the transcription and the analysis of oral texts, the science of translation, on its own, contributed to meaning transfer from one language to another. In this endeavour, the translator faces challenges related to cultural realities and what is left unsaid. Thus, the exercise raises the question of the contribution of translation to oral literature studies. How does the translator undo the intricacies and the tangle of African oral poetics? The analysis of the strategies used by this linguistic mediator reveals that the success of this enterprise depends on language creativity. In this way, the Skopos theory and the theory of sense are used.

Keywords : Creativity, Cultural Reference, Epic, Mediator, Skopos Theory, traductology

Résumé (eton) :

Zekui à minańg mí anúńg mí te ke bì tilga angá gbi ngul èe zekui à m̀èlńi nkóló èe nkahlan mi nkóló. Ngueú medzeńg'ńi me odzem nkóló meu ngah voili ntilńi èe ntong'lan'à bí tilga, ndimhana mi nkóló ingá kwoam i bugbú èe minańg mí anúńg èe odjeng'ńi odzem à minkahna mí nkóló peúg. À isá iteu, nkahlana mì nkóló à gbele ná à djem'ngi bi bug bi tum ì nnam èe ndím ì nkóló. Ntsog'ńi oteú o ngah bolo móló mpi nkahlaná mì nkóló ó gbele à zekui à minańg mì anúńg. Ya nkahlana minkolo à teú kwoam ya nàa à timhana minańg mì anúńg à nnam bì vini à nkóló mpebeu? Ntog'lanà à mezeń ya nkahlànà ndimhana à te nõng à te lère ná, à mú ná isá iteu í kwambań meung, nkahlànà minkolo à gbele ná àteug'e bíbúg. Ya isá í Skopos èe isá í ndimhana mí nkóló íneú èe mpi íteú.

Mots-clés (eton) : bíbúg bi tum i nnam, isá í Skopos, náńg, nkahlana, nteuní bíbúg, zekui à nkahlan mí nkóló

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses

Historique de l'article

Date de réception : 1 août 2020

Date d'acceptation : 15 mars 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

Genre majeur de la littérature orale, l'épopée de *mvet*¹ a constitué pour les peuples *Pahouins*, *Bulu*, *Beti*, *Fang*, un élément culturel central de leur existence. Que ce soit *Ndjana Ngah Zogo* ou encore *Nnomo Ngah'Wono*, toile de fond de la présente étude, les récits épiques qui ont jalonné l'univers existentiel du peuple *eton* représentent pour lui tant un moyen d'expression privilégié de son tragique que la représentation artistique d'une âme où se trouvent cristallisées, outre ses cris de joie, ses peines et ses souffrances. Parler de l'épopée de *mvet* chez les *Beti* en général et chez les *Eton* en particulier, c'est ressusciter l'âme de ce peuple de la forêt, c'est montrer au plus haut point la singularité d'un groupe ethnolinguistique dont la forme la plus expressive trouve sa plénitude dans les traditions orales. Cette épopée, qui reste un genre littéraire bien défini, un drame complet, associant la littérature épique, la musique et la danse, trouve sa pleine forme dans le creuset des autres genres. Aussi semble-t-il bien difficile, voire impossible, d'imaginer ce récit jouer pleinement le rôle que lui assigne le *mbômô-mvet*² ou « toucheur-de-cithare » sans le moindre recours aux proverbes, aux maximes et dictons, aux formules divinatoires, aux chantefables ainsi qu'aux devinettes ou

1. Le présent travail étudie le *mvet ékang*, le genre dit « majeur »

2. Terme consacré par Eno Belinga (1978) en langue *ewondo* pour désigner le joueur de *mvet*

énigmes; éléments sur lesquels repose son expressivité. C'est en s'intéressant à la singularité de ce genre littéraire vivant que nous avons jugé utile d'apprécier sa traduction sous le prisme de la créativité langagière. Il incorpore tout élément de nature à renforcer l'imagination épique de différentes manières, soit par le lyrisme, la satire, soit par des improvisations, des transpositions, des adjonctions anachroniques et des néologismes.

Si la présente étude se propose d'évaluer la traduction de l'épopée³ que nous propose Jean-Pierre Ombolo, c'est bien dans le souci d'examiner l'arrimage de cet écrivain-traducteur aux dernières connaissances scientifiques en matière de créativité en traduction littéraire. L'épopée offre de ce fait un terreau fertile à l'exercice d'une telle entreprise. Dubois *et al.* (1994, p. 126) définissent deux types de créativité : celle qui change les règles et celle qui en est gouvernée. Une distinction qui n'est guère différente de l'approche de Noam Chomsky (1971, p. 16) pour qui la « créativité » repose sur les concepts de « compétence » ou langue et de « performance » ou parole. Lee-Jahnke (2001, p. 259) pense, quant à elle, que l'appréciation de la créativité doit prendre notamment en compte les spécificités culturelles, les sociolectes, l'isotopie, le réseau sémantique, le registre de langue, les collocations, les métaphores, les jeux de mots, le style et les connotations. Pour Jackson et Messick (1967, p. 4) ou encore Fox (1963, p. 124), le produit de l'acte créatif doit être nouveau (*novel*) et approprié (*appropriateness*).

La problématique du présent travail nous invite d'entrée de jeu à nous intéresser à la traduction du genre épique dont la caractéristique principale reste, non seulement la prédilection pour les figures de répétition, sous forme d'anaphores, d'épiphores, de prolepses et d'analepses, mais aussi la récurrence des séquences remarquables. La

3. *Nnomo Ngah'Wono*, pièce importante de la littérature orale des Eton, appartient au genre épopée et raconte, selon le mode propre à ce genre littéraire, les adieux suprêmes d'Ateba Ebe, chef supérieur des Eton-Beti, à son fils et successeur, Nnomo Ngah'Wono. Le vieux chef, affaibli par une maladie qui l'a depuis longtemps immobilisé dans sa maison, sent venir l'heure de sa mort et envoie chercher son unique enfant qui séjourne à Yaoundé. Les trois quarts de la pièce tournent autour de la rencontre, à cette occasion, des trois membres de la famille : le chef, son épouse Ngah' Wono, et leur enfant.

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses traductions de l'épopée de *mvet* peut-elle donc s'opérer en l'absence de toute créativité langagière de la part du traducteur? Comment ce médiateur interculturel parvient-il à déblayer les arcanes et à dénouer l'enchevêtrement du texte oral eton? Que fait-il de la forme physique du texte, c'est-à-dire syntaxique et rythmique, responsable du style et du ton? La sacrifie-t-il sur l'autel de la restitution ou lui donne-t-il une place de choix, fort de sa transmission de l'effet esthétique?

La présente étude se fonde sur la Théorie interprétative, ou Théorie du sens de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer (1984). Ces auteurs voient dans l'emploi du langage, donc dans les textes et les discours d'une part, la langue en tant que système dont on peut transcoder certains éléments et de l'autre, une créativité d'expression, des équivalences qui ne correspondent jamais qu'une seule fois aux expressions originales. L'article s'intéresse à la traduction et à la créativité langagière dans la version française de l'épopée Nnomo Ngah'Wono *régnera sur les Eton* (que nous abrègerons NE). Il pose en hypothèse que l'épopée africaine exige, pour sa traduction, un esprit créatif, lequel suppose la maîtrise des différents genres littéraires qui la constituent. Fort de la démarche de Dancette *et al.* (2007, p. 108-122)⁴, notre tâche consistera à examiner l'apport créatif du traducteur dans la restitution des éléments tels que les interjections idéophoniques et les apostrophes qui agissent de façon métonymique et inscrivent l'épopée dans la poésie de l'oralité africaine.

4. Ces auteurs proposent une évaluation du texte traduit à partir d'un modèle de la créativité qui s'opère tant au niveau de la compréhension qu'au niveau de la réécriture. Ils présentent une double hélice traversée par cinq axes : formel, sémantique, référentiel, narratif et traductologique, rendant compte des différents niveaux sur lesquels s'exerce la créativité en traduction littéraire. Cependant, à défaut de suivre cette double hélice, nous optons pour celle qui examine la créativité au niveau de la réécriture. Au risque d'embrasser tous les chants de l'épopée, l'étude n'accorde la part belle qu'à ceux qui édifient sur trois des cinq différents axes créatifs énoncés.

La créativité sur l'axe formel

L'une des caractéristiques du récit épique réside dans sa capacité à recourir à des structures comparatives. Cette réalité tient au souci du conteur de rendre son récit vivant et susciter un élan d'admiration, de colère et de pitié. Ces comparaisons constituent, en réalité, l'une des techniques de création et de récréation des épopées et définissent en même temps la créativité, en traduction, sur l'axe formel. Nous l'illustrons à partir de l'extrait du chant XI⁵ suivant :

Texte de Départ (TD)	Traduction littérale (lit.)	Texte d'Arrivée (TA)
«/Aya ngogo.../	<i>C'est pas possible...</i>	/Ah, pauvre de moi, je suis à présent déséparé et étourdi, /
/Memogo ane mod aku oso/	<i>Je suis comme une personne tombée dans la rivière</i>	/ Comme une personne emportée par le courant d'une rivière impétueuse /
/Memogo ane mod aku a elèn/	<i>Je suis comme une personne tombée d'un palmier</i>	/Comme un émondeur de palmier, tombé du haut de son arbre, /
/Memogo ane mod awu metua/» (NE, p. 54)	<i>Je suis comme une personne tuée par une voiture</i>	/Comme la victime d'un accident de la voie publique/ (NE, p. 55)

En effet, l'auteur restitue le sens des comparaisons du texte de départ dans une suite logique avec la locution interjective, « *Aya ngogo...* » (« Ah, pauvre de moi »), suivie du comparé « *memogo* » (je suis devenu [lit.]), rendu par « je suis à présent déséparé et étourdi ».

Ce comparé, qui renvoie au chef alité, apparaît successivement trois fois dans les propos du barde certes, mais Ombolo décide de le mettre en facteur, c'est-à-dire le traduire une seule fois (cf. tableau ci-dessus). Ce

5. Face au trouble qui l'anime, la réalité de savoir que son fils Nnomo, ne sera pas à la hauteur des défis à relever après sa mort, « Atébè EBE », chef supérieur des Eton, se lamente au sujet de son héritage. Il compare son état tantôt à celui d'une personne emportée par le courant d'une rivière, tantôt à celui d'une personne tombée du haut d'un palmier ou encore à celui d'une personne morte des suites d'accident de circulation.

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.

Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Nghah'Wono dans ses

faisant, le traducteur obéit au principe d'économie, lequel reste un atout majeur dans la restitution du sens. Aussi reste-t-il dans la logique du « comprendre et dire » que postule la théorie de l'École de Paris⁶ pour la réussite de cet exercice. À la suite de cette restitution, l'auteur fait valoir sa créativité dans la traduction du comparé « *memogo* ». Les modalités discursives, « désemparé » et « étourdi » suivies du terme comparatif « comme » traduisent véritablement l'élément commun aux comparants – une personne emportée par le courant d'une rivière impétueuse, un émondeur de palmier tombé du haut de son arbre, et une victime de la voie publique. Tous partagent, en effet, l'état d'une personne désemparée et étourdie.

Par ailleurs, cette créativité s'illustre à travers la restitution du sens même des comparants. Ainsi, au lieu de les traduire de la façon la plus littérale qui soit, l'écrivain-traducteur opte plutôt pour des structures enchâssées, en l'occurrence, les étoffements employés dans un style élevé. L'expression « *memogo ane* « **mot** *aku elen*« » (je suis comme « une **personne** tombée d'un palmier »[lit.]), l'hyperonyme « *mot* » (personne), en pareilles circonstances, ne peut renvoyer qu'à un émondeur de palmier, sens que le traducteur rend fidèlement. Dans cette entreprise, Ombolo, dans son rôle de médiateur interculturel, met en évidence l'une des réalités socioculturelles du peuple *eton*, notamment la cueillette des noix et de vin de palme qui reste le seul apanage des émondeurs. Ces comparaisons illustrent à foison le désarroi dans lequel se trouve le moribond et traduisent, en même temps, la créativité sur l'axe formel à travers notamment les modalités discursives et appréciatives. La prise en compte des spécificités culturelles rend l'acte créatif d'Ombolo approprié.

Le chant XI présente également l'état d'âme du père agonisant qui exprime, cette fois, son inquiétude quant à l'aptitude de son fils, futur successeur, à poursuivre son œuvre :

6. Cette théorie renvoie à la Théorie interprétative ou Théorie du sens.

(TD)	(lit.)	(TA)
« /Zama bebela na wa mas ma tó?/ »	<i>Dieu c'est vrai que tu vas m'abandonner vraiment?</i>	« /Dieu, mon Dieu, vas-tu m'abandonner?/ »
/Ntol món wakokóm ekut i?/ »	<i>Un fils aîné devient souvent fou?</i>	/Un fils aîné peut-il devenir un dévoyé?/ »
/Mañ món menga dzolo mon manga/ »	<i>Un petit enfant que j'avais donné le nom de l'enfant de ma mère,</i>	/Et un fils aîné à qui j'ai imposé le nom de mon frère, / »
/Nyom ngón Bikele!/ »	<i>L'époux de Ngono Bikele!</i>	/L'époux de la fille de Ngon Bikele?/ »
/Aya ngogo.../ » (NE, p. 54)	<i>C'est pas possible...</i>	/Ah, pauvre de moi, je suis à présent désespéré et étourdi.../ » (Ombolo, NE, p. 55)

D'entrée de jeu, le chef implore la divinité. Dans le vers : « / *Zama bebela na wa mas ma tó/* » (Dieu, c'est vrai que tu vas vraiment me laisser? [lit.]) qui signifie : « /Dieu, mon Dieu, vas-tu m'abandonner?/ », le traducteur se veut créatif par l'emphase qu'il met en évidence à la suite de la traduction du terme « *Zama* » (Dieu). Il s'agit de « Dieu, mon Dieu ». Ce désir de traduire le trouble dans lequel se trouve l'agonisant lui fait malheureusement omettre un élément essentiel dont la charge émotive occupe une place de choix dans la restitution intégrale du sens. Il

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.

Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses s'agit du modalisateur « *tó?* » devant se traduire par « vraiment? ». Ajoutée à la créativité du traducteur, la traduction la mieux appropriée serait donc : /Dieu, mon Dieu, vas-tu vraiment m'abandonner?/

L'autre élément qui aurait demandé le génie créatif du traducteur reste, sans conteste, la modalité discursive « *Aya ngogo...* » traduite par « Ah, pauvre de moi ». Cependant, cette restitution crée quelque confusion dans l'esprit du lecteur de la langue source puisqu'en eton, « pauvre de moi » se traduit par *ngól yama* tandis que « *Aya ngogo* » exprime un refus d'admettre une réalité poignante dont l'évidence est indéniable. L'auteur l'aurait peut-être simplement traduite par : *c'est inadmissible* ou encore, *c'est injuste*. Cibliste⁷, le traducteur veut laisser autant que possible le lecteur en paix et conduire l'auteur jusqu'à lui (Schleiermacher, 1999). Il voudrait imputer au texte la marque du style élevé propre au texte épique.

L'axe formel est mis également en évidence au travers des modalités discursives du chant II.

(TD)	(lit.)	(TA)
«/Mas' gan, metón mina/	<i>Laissez, je vous dis</i>	«/ Je m'en vais à présent vous raconter/
/Ane Atèbè EBE/	Comme Ateba Ebe	/Comment Ateba Ebe, / /Le chef supérieur des Eton /
/Ayag' nengan e món a Obala/» (NE, p. 36)	<i>Disait au revoir à son enfant à Obala</i>	/Faisait, dans sa ville de commandement, / La radieuse cité d'Obala/ Ses adieux suprêmes à son fils. /» (NE, p. 37)

7. Pour Jean-René Ladmiral (1986), il y a d'un côté les traducteurs « sourciers », qui prennent le parti de la langue-source, ou langue de départ, tâchant de préserver, au sein de leur propre langue, les particularités de la langue étrangère; et d'autres « ciblistes », qui prennent le parti inverse, celui de la langue cible, ou langue d'arrivée, et dont le but sera de produire un texte « en bon français ».

Dans cet extrait, la présence des modalisateurs, « radieuse » et « suprêmes », à caractère hyperbolique et mélioratif, traduit la subjectivité du traducteur, qui veut faire ressortir ses traces (son génie créateur). Le médiateur cherche également à imprimer à sa traduction la tonalité épique et la marque du style élevé qui constituent la colonne vertébrale de toute création épique. Cette marque contribue à exprimer le dépassement des limites humaines telles que le gigantesque, le monstrueux et l'anormal. En effet, le recours presque systématique et abusif à l'étoffement et à l'incrémentalisation tient moins d'un souci d'élévation du style que d'une volonté d'explicitation et de démêlement du texte de départ dont la compréhension primaire maintient le lecteur à la surface du chant.

En effet, « /Atëbë EBE ayag' nengan e món a Obala / » voudrait tout simplement dire qu'Ateba Ebe faisait des adieux à son fils à Obala. L'axe formel est ainsi mis en évidence par les modalités discursives.

Par ailleurs, nous la retrouvons dans la suite du texte.

(TD)	(lit.)	(TA)
« /Mó 'Eton Ayag' nengan e món woe/	L'Eton disait au revoir à son enfant	/Cette scène poignante /S'était déroulée sous mes yeux, /
/ Mebogo. / » (NE, p. 36)	En ma présence	/Et j'en ai gardé un souvenir lancinant. / (NE, p. 37)

S'il faut admettre que l'écrivain traducteur, pour être créatif à ce niveau, procède par l'expansion du groupe nominal « Cette scène » par l'ajout de l'adjectif « poignante » pour faire ressortir l'atmosphère ayant prévalu au cours de la cérémonie d'adieu entre le chef alité et son fils Nnomo, force est de reconnaître également que cette créativité langagière souffre de quelque surtraduction.

En effet, la traduction la plus simple de « /Mó 'Eton Ayag' nengan e món woe/ Mebogo! » aurait été, conformément à la logique du texte, *Cet échange d'adieux s'était déroulé sous mes yeux*. Le médiateur décide

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
 Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses
 cependant d'ajouter le vers « / Et j'en ai gardé un souvenir lancinant / »,
 formule par laquelle le traducteur-créateur marque le texte de sa
 présence. Au même titre que le barde, Ombolo s'intègre dans l'histoire
 qu'il traduit.

La créativité opérée sur l'axe formel ne se limite pas seulement aux
 exemples tirés des chants II et XI; nous la retrouvons également au niveau
 de l'exorde à travers le passage ci-dessous.

(TA)	(lit.)	(TA)
« /Odzen mbed'men otë nyéb na/	<i>La séance de mvet est bien quand</i>	« /Il est une chose/ Dans laquelle je me délecte immensément/ Dans ma carrière/
/Menungi medzog, mëkudgë mesik/ » (NE, p. 34)	<i>Je bois du vin, je frappe la musique</i>	/De conteur sur mvet, / C'est de donner des séances/ Tout en disposant à portée de main/ De quoi boire. / » (NE, p. 35)

Nous constatons, à ce niveau, une distorsion entre les vers brefs et le
 caractère construit des vers longs et très articulés que nous donne
 l'écrivain-traducteur. Ce déséquilibre marqué n'est que l'expression du
 vide lexical qui existe quant à la traduction du substrat culturel eton
 en français. Le traducteur, faute de trouver un équivalent fonctionnel
 pour chaque réalité exprimée, se lance dans une traduction descriptivo-
 explicative en tant que stratégie orientée vers la langue cible pour espérer
 restituer les réalités socioculturelles de la langue de départ. Cette
 méthode reste employée dans le cas de la traduction des langues locales
 en langues étrangères.

La créativité ici observée, s'opère au niveau du mouvement et de la
 forme des vers courts dans le texte de départ et plus élaborés dans le
 texte d'arrivée. Dans cette approche cibliste, Ombolo cherche à ramener
 le lecteur à la culture source. Cependant, loin de condamner sa créativité,
 il serait tout de même intéressant de se demander si une traduction
 réalisée sur l'axe sémantique, c'est-à-dire plus économique, n'aurait pas
 été de nature à parer ce déséquilibre. Par exemple *J'aime donner des*

séances de mvét en buvant du vin au lieu de « Il est une chose/ Dans laquelle je me délecte immensément/ Dans ma carrière/De conteur sur mvét, /C'est de donner des séances/Tout en disposant à portée de main/ De quoi boire/ ». Il paraît cependant évident que le principe d'économie avancé en traduction se heurte à la liberté du créateur.

La créativité sur l'axe sémantique

La créativité d'Ombolo s'illustre tant sur l'axe formel que sémantique. Animé par le souci de disséquer les hyperonymes tout en procédant par des étoffements, le traducteur cherche en outre à rendre explicite ce qui ne l'est pas, à traduire le substrat culturel *eton* que le barde suppose connu de l'auditoire. Le texte étant destiné à un public plus large, le médiateur trouve judicieux d'inclure dans sa traduction des explications qui concourent à sa lisibilité et à sa compréhension. Il s'agit des non-dits, ces éléments culturels que le conteur ne prend véritablement pas la peine d'explicitier, sous prétexte qu'ils sont connus. Dans l'extrait ci-dessous :

(TD)	(lit.)	(TA)
«/Mas' gan, metón mina/	<i>Laissez, je vous raconte</i>	« /Je m'en vais à présent vous raconter/ /Comment Ateba Ebe,/
/Ane Atèbè EBE/	<i>Comment Ateba EBE</i>	Le chef supérieur des Eton/ /Faisait, dans sa ville de
/Ayag' nengan e món a Obala./» (NE, p. 36)	<i>Disait au revoir à son enfant à Obala</i>	commandement. / La radieuse cité d'Obala, / Ses adieux suprêmes à son fils. » / (NE, p. 37)

« Ateba Ebe » et « Obala » sont respectivement accompagnés des mises en apposition telles que « le chef supérieur des Eton » et « sa ville de commandement » qui, initialement, sont absentes dans le texte de départ.

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
 Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses

Dans le chant X, la créativité opérée sur l'axe sémantique est vue à travers la connotation des lexies (onomastiques).

En effet, le lecteur fait face à un texte doté d'une valeur onomastique exceptionnelle. Il s'agit des ethnonymes, noms légendaires autour desquels s'est greffée la vie socioculturelle du peuple eton, notamment ceux de certains chefs de tribus. Est mis en évidence le groupement de famille *Mbog kani* avec la mention du chef *Etaba*. Ces noms perdent leur sens premier pour prendre des connotations tantôt péjoratives tantôt ironiques. Le traducteur essaie d'être créatif en faisant ressortir leur valeur évocatrice et suggestive.

(TD)	(lit.)	(TA)
« / Mewu ana me debege kidi/	<i>Je meurs aujourd'hui, je suis enterré demain,</i>	« /La mort m'emporte d'ici demain, / Et vous me mettez sous terre:/
/Be lig wa mas ma elig/	<i>Ne reste pas laisser ma concession</i>	/N'abandonne pas mon domaine, ton héritage:/
/Ne són Etaba ite lugu ve a bilóg./ » (NE, p. 52)	<i>Comme la tombe d'Etaba se respecte seulement dans les herbes.</i>	/Qu'il ne soit pas l'image de celui du chef Etaba à EfoK/ Que les herbes ont noyé jusqu'à la tombe. / » (NE, p. 53)

Etaba n'est pas perçu dans ce texte à travers ce qu'il était – grand chef de la tribu *Mbok Kani* – mais à travers le devenir de son domaine après sa mort. C'est une propriété dont le prestige se mesure à la quantité d'herbes l'ayant noyée. Le nom *Etaba* prend donc tout un autre sens que le lecteur ne peut saisir qu'au travers de l'esprit créatif du traducteur. Le vers « /Són Etaba ite lugu ve a bilóg/ » (La tombe d'Etaba se respecte seulement dans les herbes [lit.]) exprime l'idée d'un sépulcre laissé sans soins, traduisant ainsi le manque de charisme qui aurait marqué l'existence de ce chef. Le traducteur rend la valeur évocatrice et suggestive de ce rapprochement – le domaine d'« Atëbë EBE » après sa mort et celui laissé par son confrère *Etaba* – à travers une périphrase : « l'image de », dans : « / Qu'il ne soit pas l'image de celui du chef *Etaba* à EfoK/ ». Le médiateur culturel, dans sa

logique, préfère utiliser cette périphrase que de la substituer au simple terme comparatif « comme » qui aurait limité sa créativité sur l'axe formel à travers la modalité appréciative. Sa créativité dans ce texte se situe aussi bien sur l'axe formel que sur l'axe sémantique.

Dans le même vers-ligne, le lecteur s'intéresse également à la façon dont l'auteur parvient à rendre, sur l'axe sémantique, l'ironie contenue dans l'expression « *lugu* » (respecte) – la tombe d'Etaba se respecte seulement dans les herbes [lit.]. L'ironie contenue dans les propos du moribond échappe quelque peu au médiateur. Son style reste empreint de tristesse. La reformulation – *la tombe d'Etaba s'illustre en matière d'abandon* – aurait à coup sûr rendu cette ironie. Le choix du traducteur n'est pour autant pas loin de la réalité. Il reste le fruit de la polysémie propre à certains termes *eton*. En décidant de rendre « *lugu* » par « noyé », ce médiateur cherche aussi bien à rendre l'image d'un sépulcre envahi par les herbes.

Par ailleurs, la métonymie contenue dans la restitution de « *Són* » (*la tombe*) par « domaine », illustre la créativité de l'auteur sur l'axe sémantique. Pour Ombolo, le terme « *Són* » ne se limiterait pas qu'au seul caveau. Ce déictique spatial représente un cadre plus vaste. Toutefois, la créativité de l'écrivain-traducteur souffre, dans ce chant, de quelques problèmes d'expressivité.

L'expression « /Mewu ana me debege kidi/ » traduite par « /La mort m'emporte d'ici demain/ Et vous me mettez sous terre / » fait ressortir une certaine surtraduction. Elle a pour sens – *si mort venait à m'emporter d'un moment à l'autre [...]*. L'ajout de « Et vous me mettez sous terre » n'apporterait aucune créativité au texte.

L'intention du moribond dans « /*me debege kiri* / » (« vous me mettez sous terre demain ») n'est en fait pas celle d'enterrement. Elle traduit tout simplement le peu d'importance accordé à un homme, une fois qu'il s'en est allé. L'axe sémantique occupe également une place de choix dans le chant XI.

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
 Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Nghah'Wono dans ses

(TD)	(lit.)	(TA)
« /Ntol món wakokóm ekut i?/	<i>Un fils aîné devient souvent fou?</i>	« /Un fils aîné peut-il devenir un dévoyé?/
/Mañ món menga dzolo mon manga/	<i>Un petit enfant que j'avais donné le nom de l'enfant de ma mère,</i>	/Et un fils aîné à qui j'ai imposé le nom de mon frère,/
Nyom ngón Bikele!	<i>L'époux de Ngon Bikele!</i>	/L'époux de la fille de Ngon Bikele!/ /Ah, pauvre de moi, je suis à
Aya ngogo... » (NE, p. 54)	<i>C'est pas possible...</i>	présent désespéré et étourdi. / » (Ombolo, (NE, p. 55)

En effet, autour du nom imposé au fils du chef Ateba Ebe, se greffent des personnages tout aussi illustres que Nnomo Nghah'Wono, le frère du moribond et Ngón Bikele. Ces noms que le barde suppose connus de l'auditoire, mais qui, en réalité, ne sont connus que dans la sphère culturelle du clan *essele*. Pour rendre la grandeur à ces personnages, l'auteur devait procéder à la traduction des non-dits greffés autour de leurs noms. Cette mesure rendrait son travail plus créatif. L'emploi des adjectifs mélioratifs tels que « célèbre » et « courageux » aurait apporté une plus-value à la créativité au regard du rôle de médiateur interculturel assigné aux traducteurs des langues africaines. Les pareilles expansions auraient été de nature à améliorer la qualité de la traduction sur le plan sémantique et à édifier davantage les lecteurs *etonophones* et non *etonophones* sur le substrat socioculturel *eton*.

De plus, les connotations de niveau de langue retrouvées à la suite du texte semblent avoir posé quelques problèmes de traduction à Ombolo. La restitution de « /Ntol món wakokóm ekut i?/ » (*Un fils aîné a souvent l'habitude de devenir fou?* [lit.]) par « /Un fils aîné peut-il devenir un dévoyé? / » ne reflète pas le registre de langue préconisé par Lee-Jahnke (2001) pour assurer une bonne créativité. Ce faisant, la traduction – *A-t-on jamais vu un fils aîné devenir un dévoyé?* – se veut plus explicite, car la valeur de cette interrogation est rhétorique et non grammaticale. Or,

Ombolo nous présente une interrogation à valeur grammaticale. Nous le savons bien, malgré le fait que le moribond s'adresse à Dieu, son intention n'est pas de s'attendre à une réponse au sens étroit du terme. La traduction du culturème « *ngam* », contenu dans le premier vers-ligne du Chant XIV illustre cette subtilité du traducteur en matière de créativité.

(TD)	(lit.)	(TA)
« /Món wómó mekad wo ngam í? [...]/ »	<i>Mon fils, que je te dise ce ngam[...]?</i>	« /Nnomo Nghah Wono mon fils, /Comprends-tu que je te laisse un
/Na melig wa e nnam í?/ » (L.1)	<i>Que je t'ai laissé avec un peuple?</i>	peuple à commander?/ Faut-il pour te le dire que j'emprunte/ sinistre et terrifiante/ Voix des sorciers de la nuit?/ » (NE, p. 61)
(Ombolo, 1998, p. 60)		

En *eton*, le terme *ngam* renvoie en réalité, à un insecte, un Ctenizidae de la famille d'araignées mygalomorphes utilisé jadis à des fins de divination. Cette utilisation a œuvré en faveur du nom donné à l'art de la divination. Le traducteur recrée ainsi cette réalité et rend « /Món wómó mekad wa ngam í?/ » par « /Veux-tu que j'emprunte pour te parler/ La voix d'un oracle, l'oracle de la mygale fousseuse?/ ». Ce médiateur aurait pu choisir une équivalence dynamique telle que la « boule de cristal », ce qui dénaturerait le texte. Il décide, cependant, de recréer l'image de la mygale avec toute son évocation dans l'esprit du lecteur.

La créativité sur l'axe narratif

S'appuyant sur le chant XII, cette créativité concerne la suite des dernières recommandations d'Ateba Ebe à son fils. Il lui signifie ses devoirs envers sa mère, future veuve, l'administration coloniale et la société dans son ensemble. Le médiateur accorde la part belle aux explications données entre parenthèses tenant lieu de didascalies. Celles-

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
 Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses
 ci mettent en évidence sa créativité sur l'axe narratif. Il impute à ces lignes
 le caractère d'un texte théâtral, d'un discours inséré dans un récit et d'un
 discours indirect libre :

(TD)	(lit.)	(TA)
«/ Món wómó, mo ngón Mendum/	<i>Mon enfant, enfant d'une fille Mendum</i>	« Le père se retourne à nouveau vers son fils et l'interpelle encore » « /Nnomo Nga' Wono, mon fils, issu d'une fille Mendum/
/Na Martin Nnomo/ Makad wa dam: / » (NE, p. 56)	<i>Que, Martin Nnomo, Je te dis quelque chose :</i>	/Que je te parle une nouvelle fois! » (NE, p. 57)

Dans la didascalie « Le père se retourne à nouveau vers son fils et l'interpelle encore », le traducteur veut non seulement rendre le sens de ce qui est dit mais de ce qui est donné à voir. Il traduit aussi bien les termes utilisés par les personnages que leurs actions. Il décrit l'atmosphère avant de commencer la traduction proprement dite.

En effet, l'oralité ne peut être totalement dissociée du non-dit, de même que les gestes et autres comportements qui l'accompagnent. En réalité, la créativité du traducteur s'opère également au niveau du non-dit, mieux, au niveau des éléments paralinguistiques ou paratextuels dont il faut tenir compte pour une restitution fidèle et complète du message en langue cible. Ce sont ces éléments que l'auteur s'emploie à faire ressortir dans sa didascalie. La traduction proprement dite commence à « Nnomo Ngah' Wono, mon fils, issu d'une fille Mendum ».

Sa réécriture du texte, toujours sur le plan narratif, s'illustre à travers l'expression « /Makad wa dam : / », traduite littéralement par « Je te dis quelque chose ». L'auteur refuse cette option et préfère « /Que je te parle une nouvelle fois/ ». Le médiateur, conscient du fait qu'il ne s'agit pas de la première fois que le locuteur interpelle son fils, adopte l'expression « une nouvelle fois » bien que ce locuteur n'en fasse point mention.

Au nombre des conseils que le chef mourant prodigue à son fils pour l'interpeller sur les diverses tâches qui l'attendent, figure l'expression « /*Dam e dob e se na menkóm vala* / » dont la simple équivalence dynamique serait *Qui renvoie à demain trouve malheur en chemin*. Pour restituer cette réalité, le traducteur décide de sortir des sentiers battus en optant plutôt pour l'expression « /Ne remets jamais à plus tard une réalisation d'importance/ ». Tout le sens contenu dans cette équivalence dynamique se trouve entièrement transposé dans cette reformulation créative.

Conclusion

La présente étude a traité de l'évaluation de la créativité langagière dans la version française de l'épopée *Nnomo Ngah'Wono régnera sur les Eton* à partir de la version originale. Elle s'est voulue, avant tout, un travail de traductologie dont l'intérêt consistait à ouvrir des pistes de réflexion, d'offrir des commentaires et d'intégrer les dernières connaissances scientifiques en matière de traduction et d'interprétation des textes épiques. Cette entreprise a permis de faire une appréciation de la traduction de l'auteur à travers les méthodes de recherche ethnologique, de critique littéraire et de techniques d'analyse traductionnelle, en prenant comme référence les traits aspectuels sur lesquels les chercheurs en créativité comme Fox, Jackson et Messick s'accordent. Notre objectif a donc été de savoir si le produit de l'acte créatif d'Ombolo répondait effectivement aux exigences de ces critiques. Il était donc question de rechercher les différents axes sur lesquels s'opère la créativité en traduction littéraire. Pour retrouver les marques de ces axes dans les T.A., notre étude s'est fondée sur une lecture en filigrane du texte des chants. Celle-ci a permis une évaluation minutieuse des sèmes utilisés par l'écrivain-traducteur pour faire face à l'épineux problème lié à la polysémie des termes *eton*.

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.
Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses

Au terme de cet exercice, il ressort que, pour mieux restituer le sens des éléments culturels ainsi que l'effet esthétique du texte épique circonscrit, l'écrivain-traducteur a eu recours à la créativité langagière, laquelle s'est opérée sur différents axes sémantique, narratif, et formel; une démarche inspirée par Dancette *et al.* (2007). Différentes techniques d'écriture et de réécriture ont rendu possible son acte créatif. Le recours aux étoffements, aux modalités discursives et appréciatives ainsi qu'aux explications lui a permis, outre de marquer le texte de sa présence, de restituer l'arrière-fond socioculturel eton en français. Ainsi, le médiateur interculturel est davantage resté dans une logique de « cibliste » que de « sourcier ». Il prend le parti de la langue cible, ou langue d'arrivée, et s'emploie à produire dans un style châtié un texte dépourvu des particularités de la langue eton; une posture qui explique ses choix langagiers et stylistiques pour la réussite de l'acte créatif.

Références

- Chomsky, Noam. 1971. *Aspects de la théorie syntaxique* (1965 pour la première édition). Paris : Seuil.
- Dancette, Jeanne, Audet, Louise et Jay-Rayon, Laurence. 2007. Axes et critères de la créativité en traduction. *Meta*, 52(1), 108-122.
- Dubois, Jean *et al.* 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.
- Eno Belinga. 1978. *L'Épopée camerounaise : le mvet*. Yaoundé : Université de Yaoundé.
- F α, Herbert. 1963. A Critique on Creativity in Science (123-152). In M. A. Coler (ed.), *Essays on Creativity in the Sciences*. New York: New York University Press.

- Jackson, Philip Wesley and Messick, Samuel. 1967. The Person, the Product, and the Response: Conceptual Problems in the Assessment of Creativity (1-19). In J. Kagan (ed.), *Creativity and Learning*. Boston: Houghton Mifflin.
- Lee-Jahnke, Hannelore. 2001. Aspects pédagogiques de l'évaluation des traductions. *Meta*, 46(2), 258-27.
- Ombolo, Jean-Pierre. 1998. *Nnomo Ngah'Wono régnera sur les Eton – Une épopée beti*. Yaoundé : Presses universitaires de Yaoundé.
- Schleiermacher, Friedrich. 1999. Des différentes méthodes du traduire (Conférence lue le 24 juin 1813 à l'Académie Royale Des Sciences de Berlin.), traduit par Antoine Berman. En ligne : [http://www.philo5.com/Les philosophes Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm](http://www.philo5.com/Les_philosophes_Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm)
- Seleskovitch, Danica et Lederer, Marianne. 1984. *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier Érudition.

Jean Pierre ATOUGA

L'auteur est traducteur principal et professeur des lycées d'enseignement général. Il est titulaire d'un doctorat PhD en Études littéraires (option Littérature comparée) et enseigne la traduction à l'École Supérieure de Traducteurs et Interprètes (ASTI) de l'Université de Buea au Cameroun. Ses champs de recherche sont les suivants : littérature et traductologie, traduction intersémiotique et culturelle.

Contact : jpatou2003@yahoo.fr

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/atouga2021/>

Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton.

Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses

Pour citer cet article : Atouga, Jean Pierre. 2021. Traduction et créativité langagière dans la littérature orale eton. Une lecture plurielle de l'épopée Nnomo Ngah'Wono dans ses versions originale et traduite. TAFSIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 105-125. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.6



Texte et contexte à la recherche de la compréhension en traduction littéraire

SAMUEL ONYEMAECHI ORJI AWA ET NGELE CHIMUANYA

Résumé :

En traduction littéraire, le traducteur ou la traductrice établit un lien entre le texte et son contexte dans sa quête du sens. Pour ce faire, il ou elle doit travailler non seulement le texte en tant qu'entité linguistique, mais aussi le contexte situationnel dans l'optique de dégager le vouloir dire de l'auteur. Dans cet article, notre approche théorique privilégie la recherche du sens par le biais de la compréhension du texte dans son rapport au contexte. Étant donné que le message littéraire dont on parle n'est pas issu de la signification linguistique des mots isolés, mais du signifié des mots en usage dynamique, l'approche contextuel du sens s'impose davantage comme une nécessité pour les professionnelles de la traduction. Notre méthodologie s'appuie sur l'explication de la compréhension dans le cadre de la théorie du sens appliquée au domaine littéraire.

Mots-clés : compréhension, contexte, sens, texte, traduction littéraire

Abstract :

In literary translation, the knowledge of the nexus between a text and its context is an invaluable asset for the translator who truly desires to access the meaning of the message. This is because to arrive at meaning, the translator has to contend, not only with the text as a linguistic entity, but also the situational context of words surrounded by other words, leading to meaning as intended by the author. In this article our theoretical approach throws light on what constitutes meaning as seen through a text in its context, which, according to theorists of this approach, is what the translator needs to record a good translation. It is also pertinent to note that the literary message, which is the focus of this study, does not usually arise from linguistic elements of isolated words, but rather, from the meaning of words in their dynamic usage. Our methodology will explain the theoretical framework as well as present the two phenomena of text and context in the field of literary translation.

Keywords : comprehension, context, literary translation, meaning, text

Résumé (igbo) :

Gbasara ntughari okwu n'agumagu, nghota ihe e derede na ihe ndi sokwa ya di oke mkpa nye onye na tughari okwu m'obru na ochoro ighota nke oma ihe e dere. Oburu na onye na atughari okwu choro ka enwe nghota zuru oke, obughi nani ihe e derede ka o ga aghota, kama o ga aghotakwa onodu ihe odee akwukwo choro ka aghota. Na ihe edide a, usoro iwu anyi gbakwasiri ukwu na nghota site na imata onodu okwu. Ndi oka mmuta na ntughari okwu kwenyere na nke a ga enyere onye ntughari okwu aka na oru ya. Odikwa oke mkpa ka anyi cheta na a naghi aghota agumagu site nani na mkpuruokwu e jiri dee ya, kama a na e site na onodu okwu ihe ederede we mata ihe ha putara. Site na ukpuru, anyi ga kowa nke oma usoro iwu ya na ederede na onodu okwu n'ihe gbasara ntughari okwu.

Mots-clés (igbo) : ederede, mghota, mputara, Ntughhari okwu n'agumagu, onodu okwu

Historique de l'article

Date de réception : 29 septembre 2020

Date d'acceptation : 12 avril 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Article

Introduction

La traduction est essentiellement une activité humaine. Bien qu'il y ait de nos jours des tentatives de l'automatiser ou de l'informatiser, l'essentiel est qu'on aura toujours besoin d'une compétence humaine pour l'aborder. En général, elle est la reproduction de l'équivalence du message compris d'une langue dite de départ dans une autre dite d'arrivée. C'est pourquoi il est important, dans le processus traductionnel, de s'assurer que les deux textes (de départ et d'arrivée) aient le même sens et reproduisent les mêmes effets. Ce faisant, le traducteur-médiateur ou la traductrice-médiatrice est censé-e tout faire pour que le lectorat n'ait pas de difficultés de compréhension en lisant le texte final. Cela veut dire que le lectorat cible doit saisir le message d'une manière naturelle comme si le message était rédigé dans sa langue. Cependant, il ne suffit pas que le traducteur ou la traductrice manie seulement l'une des deux langues avec une capacité élevée sans avoir le même niveau de compétence dans l'autre. Il est exigé de lui ou d'elle de bien maîtriser les deux langues et de comprendre les nuances qui s'y trouvent. En plus de sa compétence linguistique, le traducteur-médiateur ou la traductrice-médiatrice doit toujours se souvenir des contraintes liées à cette activité qui sont, dans certains cas, linguistiques et, d'autres, extralinguistiques. La plupart des contraintes proviennent de la grammaire, du contexte du message et de la typologie textuelle.

Dans cet article, il sera question d'établir le lien entre le texte et son contexte. Étant donné la nature sensible de la compréhension du message littéraire, l'orientation du traducteur ou de la traductrice doit prendre en compte cette réalité. Il ou elle doit préciser ce qui relève du *vouloir dire* de l'auteur ou l'autrice du message qu'il ou elle vise à réexprimer dans la langue d'arrivée. N'oublions pas que le message littéraire et la manière dont il est rédigé prévoient des nuances et tournures évoquant des sentiments et notions que l'auteur ou l'autrice veut délibérément passer. Le traducteur ou la traductrice doit rechercher le contexte des mots en usage et pas simplement la correspondance des mots isolés. L'objectif de ce texte sera de présenter la traduction littéraire comme une activité exigeant deux compétences : littéraire et traductionnelle.

Pour atteindre l'objectif qui vient d'être posé, nous nous interrogerons sur le rôle du contexte dans la compréhension du texte littéraire, sur la saisie du sens en dehors de la correspondance des mots et phrases isolées et la possibilité d'échapper à l'essentiel du message littéraire si le traducteur ou la traductrice ne prend pas en considération son contexte situationnel. Cela renvoie alors à l'écart qui résulte quand on ne lie pas le message littéraire à son contexte. Nous tenterons ainsi de soutenir que la compréhension du fond du texte littéraire est fonction de ce dernier. La théorie du sens, dite interprétative, nous servira de cadre pour l'analyse du *vouloir dire* de l'auteur ou de l'autrice, activité qui précède la traduction. La traduction littéraire est considérée ici comme étant une activité qui recouvre deux disciplines distinctes – la littérature et la traduction. Dans ce travail, nous ferons le lien entre l'analyse du discours, le texte littéraire et son contexte. Nous achèverons ce texte par l'étude d'un cas pratique.

La traduction littéraire et la littérature en traduction

Quand on parle de la traduction littéraire, on pense à un processus par lequel le message d'une œuvre littéraire est reproduit d'une langue dite de départ dans une autre dite d'arrivée. Ceci dit, le traducteur ou la traductrice comme médiateur ou médiatrice du processus aura toujours la tâche de dupliquer fidèlement le message, retenant les effets et le style de l'auteur ou de l'autrice. Pour y parvenir, il ou elle devient une sorte de co-auteur ou co-autrice dans le processus de la recréation du message. En même temps, il est exigé de lui ou d'elle d'avoir une compétence dans la stylistique des langues en contact sans oublier d'activer son bagage encyclopédique emmagasiné au cours des années dans les deux cultures. Il faut rappeler qu'il y a deux éléments importants que le traducteur ou la traductrice retiendra au cours de son travail : la fonction de communiquer des idées et informations à travers des langues et l'aspect esthétique qui est à la base de toute création littéraire. C'est pour cette raison que l'on commence à sentir le sens en relation avec le contexte lors de la lecture d'une œuvre littéraire traduite. Il en est de même des notions et émotions que cette dernière communique.

La compréhension en traduction littéraire et la théorie du sens

Dès le départ, les théoriciens et théoriciennes du sens – on citera par exemple Danica Seleskovitch et Marianne Lederer – sont d'accord que le processus de traduction va au-delà des éléments purement linguistiques. Ils et elles n'ignorent pas complètement le rôle de la connaissance de l'élément linguistique. D'ailleurs, c'est cette connaissance qui aide à

soulever les problèmes qui s'imposent quand on a des obstacles liés aux langues en traduction. Ces théoriciens et théoriciennes préfèrent interpréter pour traduire, encore plus en traduction littéraire. Il faut en réalité éviter des situations d'intraduisibilité comme c'est souvent le cas dans l'approche de la signification linguistique.

Il convient alors, dans ce travail, d'utiliser la théorie dite interprétative pour montrer comment faciliter la compréhension dans le lien étroit que le texte entretient avec son contexte. Ce faisant, on comprend que le sens du message littéraire n'est pas strictement disponible dans les éléments graphiques et linguistiques. Soutenant ce raisonnement, Seleskovitch est d'avis que « Le sens est un vouloir dire extérieur à la langue, antérieur à l'expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant » (Seleskovitch, cité par Lederer, 1994, p. 9). Selon cette explication, le sens que l'on retient en traduction littéraire ne se trouve pas forcément dans les mots et phrases isolés qui ne sont que des véhicules utilisés par l'auteur ou l'autrice pour passer son message. Regardant de près, on constate qu'autour de ces mots et phrases se trouvent un contexte qu'on doit prendre en compte pour arriver au sens. Le fait que le sens est ce que l'auteur ou l'autrice veut délibérément passer à son public invite le traducteur ou la traductrice à mobiliser sa connaissance encyclopédique des domaines littéraire et traductionnel pour comprendre les signifiés des mots entourés par les autres.

Seleskovitch soutient, dès lors, l'idée que la compréhension en traduction littéraire s'opère dans le rapprochement du texte à son contexte. Si on sépare les deux, on court le risque de générer des contresens. En plus, il est évident que l'essentiel, dans n'importe quel type de traduction, est la maîtrise du message et sa réexpression fidèle par le traducteur-médiateur ou la traductrice-médiatrice. Il ou elle est toujours censé-e comprendre la typologie textuelle dans son contexte, surtout culturel, afin de rendre au public cible une traduction apte. Sachons que la compréhension des textes littéraires n'est pas facilement accessible par la simple correspondance des mots et phrases isolés. Au contraire, les textes littéraires en traduction suivent un processus qui exige l'oubli

temporaire des éléments purement linguistiques pour trouver des équivalents appropriés dans les deux langues. Rappelons aussi que la littérature n'a jamais été une écriture statique, mais dynamique. Ce dynamisme se renforce en traduction littéraire au moment où le traducteur ou la traductrice commence à analyser le discours d'un auteur pour savoir qui dit quoi, à qui et à quelle fin. Suite à cette compréhension, on saisit pourquoi la relation entre le texte et son contexte favorise « l'interprétation du sens des énoncés, alors qu'une approche linguistique repose sur une perspective comparatiste des codes linguistiques » (Rangel de Sousa et Srpova, 2010, p. 318). Il faut dire que la traduction littéraire n'est pas un simple échange des codes linguistiques, mais un processus cognitif dans lequel le traducteur ou la traductrice déchiffre la signification du système linguistique pour avoir le sens exact du message.

En réalité, le traducteur ou la traductrice doit travailler sur le discours exprimé (texte) pour avoir accès à la pensée de l'auteur. Mais, il ou elle n'y parvient qu'en prenant en compte le contexte situationnel de la totalité du message. C'est pourquoi la compréhension en traduction littéraire ne se limite pas seulement à la connaissance des codes linguistiques. Elle va au-delà pour impliquer les codes extralinguistiques qui, dans la plupart, font partie du message littéraire. Il faut noter qu'on a plusieurs signifiants autour de chaque mot dans le système linguistique. Pour le texte littéraire, on doit toujours rechercher le signifié exact des mots entourés d'autres mots pour éviter les problèmes de polysémie. Selon la théorie interprétative que nous suivons dans ce travail, le traducteur ou la traductrice doit aller au-delà des mots isolés au niveau de la correspondance pour aborder l'usage dynamique (l'équivalence) de ces derniers dans des contextes situationnels et spécifiques.

Le lien entre l'analyse du discours, le texte et son contexte en traduction littéraire

En communication humaine, le discours est ce qui lie deux entités en interaction. Cela veut dire qu'on doit avoir un émetteur et un récepteur. L'analyse du discours fait partie des aspects fondamentaux de la théorie du sens. Elle a été proposée par Jean Delisle¹ (1980). Dans cette approche, le discours est abordé comme un acte de communication qui a deux axes. Le premier axe est oral et nécessite la présence d'au moins deux personnes (la personne qui s'exprime et la personne qui écoute). Le second, quant à lui, est le discours écrit qui implique une activité de production et une activité de réception. En fait, l'analyse du discours ne se limite pas seulement à la compréhension des éléments graphiques du texte. Par contre, elle focalise l'attention sur la situation de communication en interrogeant qui dit quoi, à qui et à quelle fin.

L'analyse du discours démontre la capacité de dépasser la notion ordinaire du texte comme on la connaît. Le texte s'explique tout simplement comme un ensemble linguistique qui est cohérent et a du sens. En même temps, le discours convoque la pragmatique situationnelle, ce qui inclut les notions de texte et de contexte. Si le texte est pris comme le produit de la communication, le discours représente le dynamisme de la production communicationnelle qui prend en compte le contexte textuel et rend facile la compréhension non seulement littéraire, selon notre étude, mais aussi des différents types de texte. Par exemple, si on dit en anglais *It was raining cats and dogs outside*, la compréhension n'est pas dans la correspondance qui est au niveau de la signification linguistique. Si on traduit cet énoncé par *Il pleuvait des chats et des chiens dehors*, ce sera un non-sens ou un contresens parce que les « cats » et « dogs » dans la phrase signifient l'intensité de la pluie et pas nécessairement leur signification au niveau des mots. En recherchant le sens à partir du contexte, la bonne traduction de cette phrase *Il pleuvait*

1. Delisle est l'un précurseurs de la théorie interprétative vulgarisée par les théoriciens et théoriciennes de l'ESIT de Paris.

Texte et contexte à la recherche de la compréhension en traduction littéraire

des cordes. Dans cette traduction, on est allé au fond du signifié de chaque mot, appuyé du contexte, pour avoir la signification exacte de la phrase. C'est ce qu'exige, dans la plupart de cas, les textes littéraires.

Par ailleurs, l'analyse du discours se révèle pertinente dans l'explication de la théorie du sens. Elle présente explicitement le « contexte du texte » selon Delisle. Sa connaissance est importante dans les œuvres littéraires parce que celles-ci sont expressives et porteuses de sentiments. En traduction littéraire, cette analyse est la manifestation de la théorie dite du sens, elle aide la compréhension du texte en même temps qu'elle lie des équivalences contextuelles au vouloir dire de l'auteur. C'est le processus par lequel le traducteur ou la traductrice littéraire est initié-e au chemin traductionnel qui ne se limite pas à la simple connaissance des langues. Pour éviter les contresens, on exige du traducteur-médiateur ou de la traductrice-médiatrice d'équilibrer sa compétence du système linguistique et son exploitation du message littéraire dans le cadre de la communication. N'oublions pas que le système linguistique doit être compris à deux niveaux : la langue et la parole. Les deux s'expliquent du fait que la langue s'associe à la signification des mots qui n'ont pas de valeur en usage dynamique et la parole est ce qu'on comprend des mots en usage contextuel.

La notion du texte en traduction littéraire

Commençons à mettre l'accent sur la traduction comme une activité humaine complexe. À titre de rappel, la traduction consiste simplement à *dire ce qui a été dit dans une langue de départ dans une autre langue dite d'arrivée*. Dans le domaine littéraire, elle n'est pas si facile à aborder. C'est parce que la réalité des textes littéraires ne laisse jamais un simple mouvement des mots et phrases isolés d'une langue A vers une langue B. Au contraire, elle est une tâche qui exige un niveau élevé de cognition et de créativité de la part du traducteur ou de la traductrice. Il doit comprendre au fond les deux disciplines – la littérature et la traduction.

C'est pourquoi comprendre le texte littéraire et son contexte dans le processus traductionnel est indispensable pour le traducteur ou la traductrice. En même temps, c'est cette compréhension qui l'oriente vers le but et la fonction du texte en rapport au vouloir dire de l'auteur ou de l'autrice. En général, l'auteur ou l'autrice du texte utilise son écriture pour passer son message au lectorat, ce que le traducteur-médiateur ou la traductrice doit saisir et retenir dans la phase de compréhension avant la réexpression dans la langue cible.

Le texte, en tant qu'expression créatrice de la pensée de l'auteur ou de l'autrice, est un ensemble linguistique qui doit avoir du sens. Cherchant à expliquer ce qui distingue un texte, on l'associe aux critères suivants : « cohésion, cohérence, intentionality, acceptability, informativity, situationality and intertextuality » (Beaugrande, 1990, p. 58). Soutenant ce raisonnement, Tomaszkievicz l'explique comme « a linguistic object of various length, that creates a semantic value » (Tomaszkievicz, cité par Puchala, 2011, p. 358). Cela veut dire que le texte se distingue toujours par la valeur sémantique dont il dispose. C'est cette valeur qui le rend compréhensible.

Regardant de près la citation, on constate que ces critères donnent au texte sa capacité de communication. Dans le domaine littéraire, on le considère comme une séquence de phrases constituant un ensemble cohésif dès le départ jusqu'à la fin. La cohésion textuelle est ce qui connecte la compréhension aux éléments graphiques dans l'acte de communication. Dans la littérature, le texte (discours) joue un rôle important et cela nécessite une compréhension totale du message. Le texte s'explique par le fait que les mots et les phrases sont étroitement liés, provoquant des connotations spécifiques selon le contexte et la situation. C'est pourquoi il est souvent difficile de comprendre le message littéraire si on n'est pas initié-e à l'appréciation de ses critères et techniques. Relevant la pertinence de cette connaissance textuelle, Günay dit :

On a pu remarquer que, la compréhension du texte littéraire est difficile, il en reste que sa traduction portera encore ses difficultés probables. Avant tout, il nous faut expliquer ce que c'est la

Texte et contexte à la recherche de la compréhension en traduction littéraire

traduction pour cette activité culturelle et linguistique, il est possible de trouver des différents types de définition (sic !). [...] L'auteur donne au lecteur-traducteur un énoncé accompli de différents points de vue, mais c'est le lecteur-traducteur, qui doit trouver un énoncé, en langue d'arrivée, équivalents dans différents points de vue. Du texte de la langue de départ, on peut emprunter les sentiments, les impressions, les perceptions, les sensibilités, les pensées, les images prêts... Mais il n'y a pas une règle, une restriction, que les équivalents de ces éléments se placent, se trouvent dans chaque langue (à la fois dans la langue de départ et dans la langue d'arrivée) (Günay, 2001, p. 8).

De cette citation, on comprend que le texte littéraire est chargé des nuances et des tournures qui portent des notions et des émotions que l'auteur ou l'autrice sentait au moment de la rédaction du message. Rappelons aussi que le texte littéraire est écrit selon deux systèmes (l'un est linguistique et l'autre littéraire) que le traducteur doit prendre en compte. Cela est plus évident quand on prend les trois genres à savoir la prose, la poésie et le drame. Chacun d'eux, selon sa fonction, a ses caractéristiques spécifiques. C'est pourquoi on ne considère pas seulement le texte littéraire du point de vue de sa capacité rédactionnelle et communicative, mais de son orientation vers le vouloir dire et la créativité de l'auteur ou de l'autrice. En lisant un texte littéraire, on constate qu'une connaissance au-delà de l'usage simple des mots et des phrases isolés est nécessaire pour arriver au sens du message. Parlant même de la lecture littéraire, on trouve qu'on a besoin d'un décodage des éléments purement linguistiques pour en tirer du sens. Par rapport à ce sujet, un des partisans de cette approche dit : « s'agissant du terme lecture, il a le sens courant; le déchiffrement de signes et la compréhension de l'ensemble fond-forme qu'ils constituent, dans un contexte » (Chevrel, 2006, p. 6). Il nous fait savoir pourquoi lire un texte littéraire exige un dynamisme créateur et stylistique. La lecture aide également à préparer la cognition du traducteur ou de la traductrice à atteindre l'essentiel des nuances associées au vouloir dire de l'auteur du message.

Rappelons que le traducteur ou la traductrice doit faire l'effort de se mettre dans l'état d'esprit de l'auteur ou de l'autrice afin qu'il ou elle soit dans le même état d'esprit. Certes, si le traducteur ou la traductrice

n'arrive pas à saisir le message du texte dans le cadre de sa typologie, il pourrait ne pas réussir à rendre le sens. Par conséquent, il ou elle doit se mettre dans l'état créateur pour pouvoir reproduire les mêmes effets créés par le texte de départ dans le texte d'arrivée. Il ou elle doit le faire d'une manière naturelle qui ne posera pas de difficultés de compréhension au public visé. Il ou elle devra aussi le reproduire d'une manière créatrice sans se limiter aux signifiants des mots comme correspondances, mais aux signifiés comme équivalences dans des situations contextuelles. La raison est simple. Si le traducteur ou la traductrice ne comprend pas le texte littéraire et son contexte qui lui ouvre au sens, il ou elle risque de reproduire un texte qui peut être grammaticalement et sémantiquement correct, mais contraire de l'original. Par exemple, si la phrase *He kicked the bucket* est traduite hors contexte, on aura le rendu *Il a donné un coup de pied au seau*. Mais, en considérant qu'elle soit produite dans un contexte littéraire, elle l'associera à la mort en soulignant qu'il s'agit d'un euphémisme. La bonne traduction sera alors *Il a cassé sa pipe*. Voyons donc pourquoi on insiste qu'il faille comprendre le contexte du texte dans le domaine de la traduction littéraire. Si on regarde de près la traduction, on constatera que c'est la langue en usage (la parole) qui a fait apparaître le sens courant de ces mots par le biais de l'examen des signes linguistiques.

La traduction littéraire et la connaissance du contexte

Dans l'introduction de son article intitulé « Text and context in translation », House (2006) explique l'importance du lien entre le texte et son contexte en traduction littéraire en vue d'obtenir de bonnes traductions. Elle dit : « while research on texts as units larger than sentences has a rich tradition in translation studies, the notion of context, its relation to text and the role it plays in translation has received much less attention » (House, 2006, p. 338). En général, la pratique de la traduction littéraire est courante et importante parce que « the new

emphasis is on the context and not the text » selon (Hung, 2005, p. viii). Le contexte inclut toute information qui aide à aborder le message du texte. Pour avoir cette information, on exploite la motivation et l'orientation du processus de la création littéraire. Comme soutien, on est d'accord avec Grégoire et Mathios qui affirment :

Aborder les contextes en traduction semble créer un écart entre le texte à traduire et le texte traduit, et donc s'éloigner des questions traductologiques propres à la langue et au texte. Or, la prise en compte des contextes ne peut-elle être considérée au contraire comme une approche efficiente de la traduction, visant à en expliquer le processus (Grégoire et Mathios, 2019, p. i).

Selon Grégoire et Mathios, le contexte littéraire est l'écart qu'on doit combler afin d'arriver à l'essentiel du message de l'auteur ou de l'autrice. Comme il a été signalé en amont, la négligence du contexte littéraire est susceptible de générer des contresens. Dans le sillage de l'importance du contexte situationnel du message, Parks considère la compréhension du texte littéraire comme le fait d'aller au-delà de l'usage normal dans le système linguistique. Au sujet de l'expérience de l'initié-e en traduction littéraire, il dit :

Experience tells us that it is literature that usually assumes the right to deviate from more ordinary ways of saying things, to draw attention to itself as language. True, its deviations often atrophy into the conventions of a recognisable poetic style, but it is the characteristic of the most dynamic literature to deviate even from these (Parks, 2007, p. 15).

Parks pense que le domaine littéraire fait référence aux événements qui l'entourent et l'inspirent. Le contexte littéraire s'ouvre non seulement à l'esthétique littéraire, mais aussi à la stylistique en tant que discipline linguistique. Par exemple, si on dit *John is a lion and he lives in the jungle*, on remarque qu'on ne peut pas comprendre la phrase en disant que *John est devenu un lion qui vit dans une jungle*. Le vrai sens de cet énoncé, antérieur au sujet parlant, devient clair quand on sait que l'auteur-e a utilisé une technique littéraire pour donner à John l'attribue du lion et de son lieu de résidence. En réalité, cette figure de style opère par un transfert de sens. Par conséquent, l'énoncé nous laisse

rechercher deux contextes, l'un extérieur au niveau de la correspondance des mots et l'autre intérieur au niveau du sens. Le premier considère les éléments linguistiques de l'énoncé et le second prend en compte l'énoncé en tant qu'entité complète et les aspects associatifs qui le mettent dans un contexte faisant appel à la réflexion. Notre traduction de la phrase est, de ce fait, *Jean est sauvage et vit dans un lieu primitif*. Cette traduction trouve justification dans le comportement de Jean symbolisé par la sauvagerie et le fait qu'il vit dans un lieu brut. Elle est réalisée grâce au fait que nous connaissons le contexte dans lequel le discours est prononcé. La connaissance des contextes extérieur et intérieur d'un texte littéraire aide le traducteur ou la traductrice dans le processus de restitution du sens dans la langue d'arrivée.

Analyse d'un extrait littéraire

Pour approfondir l'explication sur la relation étroite entre texte et contexte en traduction, on note qu'un texte littéraire représente un ensemble de phrases connectées traduisant la pensée de l'auteur·e. Le contexte, comme on l'a déjà dit, facilite la compréhension littéraire. Prenant l'exemple de l'extrait « Night Drive » de Rubem Fonseca, tiré du livre *Literary translation: a practical guide* (Landers, 2001, p. 10), nous allons montrer comment saisir le sens du message, dans le sillage de la théorie du sens dite interprétative, à l'aide du contexte de l'extrait.

I arrived home with my briefcase bulging with papers, reports, studies, research, proposals, contracts. My wife, who was playing solitaire in bed, a glass of whiskey on the nightstand, said without looking up from the cards, "you are tired". The usual house sounds: my daughter in her room practicing voice modulation, quadraphonic music from my son's room. "Why don't you put down that suitcase?" my wife asked "Take off those cloths, have a nice glass of whiskey, you've got to learn to relax" (Landers, 2001, p. 10).

J'arrivai chez moi, ma valise remplie de papiers, de rapports, d'écrits, de recherches, de propositions et de contrats. Ma femme, qui jouait au solitaire au lit, un verre de whisky sur la table de

Texte et contexte à la recherche de la compréhension en
traduction littéraire

chevet, sans lever les yeux des cartes, dit : « Tu es fatigué. » À l'intérieur de la maison, les bruits habituels; dans sa chambre, ma fille s'exerçait à la modulation vocale; dans sa chambre, mon fils jouait à la musique quadriphonique. « Pourquoi ne déposes-tu pas cette valise? », demanda ma femme. « Enlève tes habits, prends un verre de bon whisky. Tu dois apprendre à te détendre », ajouta-t-elle (notre traduction).

Si on regarde de près l'extrait de Rubem Fonseca, on constate que l'on comprend beaucoup du contexte situationnel que des mots du système linguistique. D'abord, il se dégage du texte que le monsieur est quelqu'un qui travaille beaucoup et n'a, par conséquent, pas assez de temps pour sa famille. C'est pour cette raison que sa femme lui dit qu'il doit apprendre à se détendre. Cette interprétation est issue aussi bien de la compréhension extérieure qu'intérieure et de la connaissance extralinguistique. Quand l'auteur dit *with my briefcase bulging with...*, il fait usage référentiel du mot *bulging* pour indiquer le poids de cette valise. En utilisant le mot *bulging* qui peut se remplacer par la correspondance en français *renflement* ou *gonflement*, au lieu de *remplir* que nous avons utilisé dans la traduction, l'auteur voulait nuancer cette expression et passer délibérément le message de la lourdeur de la valise que le monsieur portait. La valise symbolise aussi le trop de travail qu'il fait, selon le texte.

Par ailleurs, quand l'auteur décrit ce que sa femme était en train de faire (*without looking up from the cards*) et fait dire à celle-ci *you are tired*, l'intention de l'auteur était de présenter la situation actuelle au foyer du monsieur et la réaction de sa femme et ses enfants. L'attitude de la femme exprime le fait qu'elle ne savait plus quoi faire parce que son mari travaille trop et a peu de temps pour la famille. Le fait qu'elle n'a pas regardé le monsieur, en parlant, veut dire qu'elle est habituée à cela. Et la suite des actions (*my daughter in her room practicing voice modulation; quadrophonic music from my son's room*) montre que le monsieur est dans un monde différent, même dans son foyer puisque les activités lui semblent lointaines. Son manque de temps explique la question posée par sa femme *why don't you put down that briefcase?* et le segment *Take off those cloths, have a nice glass of whiskey, you've got to learn to relax.*

Toutes ces informations sont prises aussi bien du contexte externe, hors de la signification linguistique, que du contexte interne de cet extrait du texte. Les contextes interne et externe aident le traducteur ou la traductrice littéraire à aborder et à s'approprier le vouloir dire de l'auteur. La traduction de cet extrait a donc pris en compte le contexte pour restituer l'esprit du message ainsi que le fond. En traduction littéraire, le texte et son contexte peuvent envisager des réalités distinctes selon l'intention de l'auteur. Pour Jean Delisle, les deux sont indissociables. Le contexte d'un texte littéraire est le noyau qui guide le traducteur ou la traductrice à établir la compréhension des éléments linguistiques et extralinguistiques.

Conclusion

Tout au long de ce texte, nous avons examiné l'importance de la connaissance du texte et de son contexte en traduction littéraire comme moyen de faciliter la recherche de la compréhension. Comme le préconise la théorie du sens, comprendre le texte en soi ne suffit pas pour aborder la compréhension totale en traduction littéraire. En revanche, on constate que la combinaison du texte et du contexte permet la compréhension et la restitution du sens. Dans ce travail, la théorie interprétative dite du sens a renforcé les explications de l'analyse du discours. Nous avons montré que le texte littéraire donne une valeur contextuelle aux signes linguistiques. Il importe alors au traducteur ou à la traductrice de rechercher et de restituer ce sens.

Références

- Beaugrande, Dressler. 1990. *W.U. Wstępy do lingwistyki tekstii*. Warszawa: PWN.
- Chevrel, Yves. 2006. La lecture des œuvres littéraires en traduction : quelques propositions. *L'Information littéraire*, 58(1), 50-57.
- Delisle, Jean. 1980. *L'Analyse du discours comme méthode de traduction : initiation à la traduction française des textes pragmatiques anglais, théorie et pratiques*. Ottawa : Edition de l'Université d'Ottawa.
- Grégoire, Michael et Mathios, Bénédicte. 2019. *Traductions et Contextes, Contextes de la traduction*. Paris : L'Harmattan.
- Günay, Dogan. 2001. Le traducteur, un co-auteur. *Le Français dans le Monde*, 314. En ligne : <https://www.fdlm.org/article/314/gunay.php>
- House, Julianna. 2006. Text and Context in Translation. *Journal of Pragmatics*, 38(3), 338-358.
- Hung, Eva (dir.). 2005. *Translation and cultural change: Studies in history, norms and image- projection*. Amsterdam: John Benjamins.
- Landers, Clifford. 2001. *Literary translation: A practical Guide*. Clevedon: Multilingual Matters Ltd.
- Lederer, Marianne. 1994. *La Traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*. Paris : Hachette.
- Parks, Tim. 2007. *A literary Approach to Translation – A Translation Approach to Literature*. London: Routledge.
- Puchala, Karolina. 2011. Text typology and its significance in translation. *Studia Anglica Resviensia*, 69(8), 357-365.
- Rangel de Sousa, Aida Carla et Srpova, Milena. 2010. Théorie interprétative de la traduction et les variations culturelles: une étude comparative – un film brésilien en France, un film français au Brésil. Dans L. Scliar-Cabral (dir.), *Psycholinguistics: Scientific and*

Technological Changes, Selected Papers: 8th International Congress of International Society of Applied Psycholinguistics, Porto Alegre, PUCRS.
URL : <https://www.yumpu.com>

Samuel Onyemaechi Orji AWA

L'auteur est titulaire d'un doctorat PhD depuis 2016 et justifie d'une expérience d'une quinzaine d'années dans le domaine de l'enseignement. Sa participation à de nombreux ateliers, séminaires et conférences lui a permis de développer des domaines de compétence dans les domaines de la traduction, de la didactique des langues, des cultures et civilisations. Il est actuellement professeur de français et d'allemand à l'Université du Nigeria, Nsukka.

Contact : samuel.awa@unn.edu.ng

Ngele CHIMUANYA

L'autrice enseigne le français langue étrangère (FLE) depuis une douzaine d'années. Elle est titulaire d'un PhD en traduction anglais-français obtenu à l'Université du Nigeria, Nsukka. Elle a publié plusieurs articles dans les différents domaines.

En ligne à :

https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/awa_et_ngele2021/

Pour citer cet article : Awa, Samuel Onyemaechi Orji et Chimuanya, Ngele. 2021. Texte et contexte à la recherche de la compréhension en traduction littéraire. TAF SIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 127-144. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.7



E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamary Matlaselo Molumeli, translator of the English version

NGOZI OBIAJULUM ILOH

Résumé :

Cette contribution comporte deux e-entretiens menés par Ngozi O. Iloh avec Tunde Fatunde, l'auteur de *La Calebasse cassée* (2002), et Jamary M. Molumeli qui a traduit l'œuvre littéraire en anglais sous le titre *Shattered Calabash* (2005). Bien que les deux entretiens aient été menés séparément, ils ont été utiles dans l'évaluation critique de la traduction anglaise de la pièce. Il est donc pertinent de rendre disponibles ces entretiens comme une contribution au concept du lien auteur-traducteur en traductologie. S'il est pertinent d'analyser une œuvre littéraire sans recourir à la fois à l'auteur et au traducteur, les entretiens sont aussi des éléments efficaces pour valoriser la pièce littéraire en raison des informations métalinguistiques acquises lors de l'exercice.

Abstract :

This contribution contains two e-interviews conducted by Ngozi O. Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée* (2002), and Jamary M. Molumeli who translated the literary work into English as *Shattered Calabash* (2005). Though the two interviews were conducted separately, they were useful in the critical evaluation of the English translation of the play. It is therefore pertinent to make these interviews available as a contribution to the concept of author-translator bonding in translation studies. Though it is pertinent to analyze a literary work without necessary recourse to both author and translator, the interviews were effective agents in enhancing the evaluation of the literary piece because of the metalinguistic information acquired during the exercise.

Résumé (igbo) :

dị a bụ ajuju ọnụ elektrōnik abụọ nke Ngozi O. Iloh duziri Tunde Fatunde, onye edemede *La Calebasse cassée* (2002), na onye ntughari okwu, Jamary M. Molumeli dika *Shattered Calabash* (2005). Ọ bụ ezie na a gbara ajuju ọnụ ndi ahụ iche, ha bara uru na nyocha di oke mkpa nke nsughari Bekee nke egwuregwu ahụ. Ya mere, ọ di mkpa iji weputa ajuju ọnụ ndi a di ka onyinye na njikota onye ntughari-ntughari na omumu ntughari. Ọ bụ ezie na ọ di mkpa inyocha akwukwo ogugu na-enweghi mkpa di mkpa maka onye edemede na onye ntughari okwu, ajuju ọnụ ndi ahụ bụ ndi nnochị anya di ire n'ikwalite nyocha nke mpempe akwukwo n'hi ozi ikowaputa enwetara n'oge a gbara ajuju ọnụ.

Mots-clés (igbo) : Calabash agbaji, Fatunde, Iloh, Molumeli, Shattered Calabash

Historique de l'article

Date de réception : 11 décembre 2020

Date d'acceptation : 13 avril 2021

Date de publication : 1 novembre 2021

Type de texte : Entretien

Introduction

The bedrock of translation is the comprehensible transmission of the message of the original author to a linguistically disconnected audience without losing the key information. What makes this task testing for the translator is human's inability to accurately read the minds of others, in this case, of the original author. To this end, this paper focuses on the empirical approach of using interviews of both the translator and the author of a literary work as a means of evaluating a qualitative translated text. The case study of the translation of Tunde Fatunde's *La Calebasse cassée* (2002) by Jamary Molumeli as *Shattered Calabash* (2005) was enhanced by conducting separate interviews with both the author and the translator.

These interviews were compared and deductions were made in the course of evaluating specifically the translation of the title of the book. In the course of the interview, an allusion was made to the issue of performative translation. This is to say for instance that the play was performed by students studying French at the Nigerian French Village, Badagry while the translated version in English was equally performed by students in the English Department of Lesotho University.

Summary of the Play

La Calebasse cassée is an international play written in French by Tunde Fatunde from Nigeria. The play was translated into English as *Shattered Calabash* by Jamary Molumeli from Lesotho. The play portrays mainly the socio-economic and political rottenness of the political leaders of an unnamed and unknown African country, representative of all African and third world countries. Fatunde portrays how the political leaders siphon money to European countries, hence their collaboration in corruption is

bedeviled by moral ineptitude of some religious leaders, who are involved in sending young girls abroad for prostitution. The solution proposed by the author looks utopic in the sense that the younger generation is ready to denounce their parents at a Sovereign National Conference, which the older men ensure does not take place. The younger generation is supported by the women folks like Sabine Eteki and her daughter-in-law, Salimatou, because of Sabine Eteki's betrayal by her unfaithful husband.

Objective, Method and Results of the Interviews

The objective of the interviews was mainly to examine the choice of the title of the play in the English translation, which the translator had changed because the author did not want to use the same title in English with an existing title by another Nigerian author. The analysis is given in the cause of evaluating the translation.

It is obvious that the method used is that of e-interviews as the interviewer, the author and translator are poles apart, so the interviewer resulted to using e-interviews thus making the questions directly linked to only the title of the book.

The results of the interviews were equally direct in searching mainly for the choice of the translation of the title and these was achieved. The analysis of the translation of Yoruba proverbs and some other items came as a further scrutiny of the book after the interviews on the title had been concluded. A more comprehensive interview could be carried out on the entire translation of the play.

Below is a verbatim reproduction of both interviews.

E-Interview with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse Cassée*

Ngozi O. ILOH (NOI)¹: Good day Prof. Tunde Fatunde². I am carrying out a research and a critical evaluation of the translation³ of your French play titled *La Calebasse cassée*⁴ published in 2002 by Bookcraft at Ibadan, Nigeria. I learnt that Chris Dunton⁵ linked you up with the translator Jamary M. Molumeli⁶ from Lesotho. Please, could you tell me more about Prof. Chris Dunton and the translation connection?

Tunde Fatunde (TF): Chris Dunton is a British and a Professor of Dramatic Arts at the University of Lesotho. I met him when he came visiting University of Ibadan in the early 90s. Since then, we have been in touch. I sent him a copy of the above play (*La Calebasse cassée*). He then suggested that it could be translated into English in collaboration with JAMARY M. MOLUMELI. I gave him a go-ahead. I have never met the translator.

NOI: I had wondered why the English title reads as *Shattered Calabash*⁷ and not 'Broken Calabash'. I had earlier on taken you to task on that too, but I was not satisfied with the explanation given. Could you tell me more about that now?

1. Ngozi Obiajulum ILOH is the author of this interview with subsequent abbreviation as NOI.
2. Prof. Tunde Fatunde is the author of *La Calebasse cassée*.
3. "Critical Evaluation of the English Translation of Fatunde's *La Calebasse cassée* as *Shattered Calabash* by Jamary Molumeli" is an article written by Ngozi Obiajulum Iloh and was published in *ASUU Journal of Humanities*, Abuja, Vol.4, No. 2, 2017, p. 139-156.
4. *La Calebasse cassée* is a play written in French by Tunde Fatunde and published in 2002 by Bookcraft, Ibadan, Nigeria.
5. Prof. Christopher Dunton is a writer and Professor of Dramatic Arts at the National University of Lesotho. He wrote the introduction of the English translation *Shattered Calabash*.
6. Dr. Jamary Matlaselo Molumeli is the translator of Tunde Fatunde's play, *La Calebasse cassée* into English as *Shattered Calabash*.
7. *Shattered Calabash* is a 48-page English Translation of Tunde Fatunde's *La Calebasse cassée* by Jamary M. Molumeli published by the Institute of Southern African Studies in 2005.

TF: In the problematic of translation, I must confess that I did not train in translation techniques. I am not a professional translator. In fact, I have refused to get into the mainstream of translation. I tried it a couple of times, I burnt my fingers. I gave up. My area of interests, apart from mainstream literary criticism, is French journalism, I think, I speak, and I write in French. This is my training.

NOI: I was rubbing mind with Prof. Union Edebiri⁸ on this research and he feels it would amount to plagiarism if the translator had retained the title 'Broken Calabash'. Do you feel the same way because I don't feel that way? The explanation given in the book is because of Tess Onwueme's *Broken Calabash*⁹. What do you have to say?

TF: Dr. Iloh, I wish I could give a professional answer. I can't. In the literary world, the flexible at times could be contradictory in the use of words, it is allowed. This is one of the ingredients in literary freedom; some would call it literary rascality. Don't forget creative writing was developed, continues to grow outside the four walls of the classrooms. Come to think of it, I should have titled the play in many ways: *Calebasse déchiquetée*, *Calebasse pulvérisée*, *Calebasse défoncée*, etc.

NOI: Most of your works are plays written in Pidgin English. *La Calebasse cassée* is the only one in French. As a French lecturer, playwright and interpreter at international conference, why did you not translate your play from French to English yourself?

TF: I am not a professional translator. In the knowledge industry, especially in this vast and expanding information age, I would sound ridiculous and arrogant if I now assume the role of a translator. One should know his/her limits. Nobody knows it all. I cannot even call myself an interpreter. I am one of the few French journalists in Nigeria.

8. Prof. Unionmwan Edebiri is a Professor of French with specialization in Theatre originally from the University of Lagos, Lagos, Nigeria and later with the University of Benin, Benin City, Nigeria.

9. *The Broken Calabash is a play by Tess Onwueme, a Nigerian playwright, published by Totan Publishers Ltd in Owerri, Nigeria in 1984.*

E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamarly Matlaselo Molumeli,

NOI: A critic dwelt extensively on the use of Yoruba proverbs in the play¹⁰. Would you say that the translator did justice to that in particular especially as he is not a Yoruba man?

TF: Dr. Iloh, my objective and restricted field of study and interests would not allow me to answer this question.

NOI: Now, what is your view on performative translation or rather the translation of performance in theatre?

TF: Here again, I don't know the difference between performative translation and translation of performance. Ngozi, you know my intellectual background when I was a teacher and activist at UNIBEN. These concepts I don't know O! I bi olodo¹¹!

NOI: Specialists in theatre translation have been going back and forth on the issue of performance and translation and the issue of equivalence? What is your view, given your personal experience as a successful interpreter¹²?

TF: Ngozi I no be interpreter¹³. Let alone talk about being a successful one.

NOI: Do you think the translation may need a new edition by now, and why if yes or no?

TF: No response.

10. 'The use of Yoruba proverbs in the play', see Atilade, Kayode (2014) "Aspects of Yoruba Discourse Features in Tunde Fatunde's *La Calebasse Cassée*" in *The African Symposium: An online Journal of the African Educational Research Network*, 3 Volume 14, No. 1-2, p. 1-10.

11. 'I bi olodo!' is a Pidgin phrase with a loan word 'olodo' from Yoruba meaning 'I am a novice'.

12. Tunde Fatunde is a well know interpreter (English – French) in Nigeria among the academia as he has often served as one in International conferences. I have personally worked with him, that is why I had insisted but I must say that he is not a 'professional' or 'trained' interpreter.

13. 'Ngozi, I no be interpreter' is a Pidgin phrase meaning 'Ngozi, I am not an interpreter'.

NOI: I am really very sorry for taking you to task; it is not really to condemn the translation because I personally appreciate and appraise it. As a good consecutive interpreter, you should be able to judge the translation. What exactly is your opinion generally of the translated text?

TF: No response.

NOI: I am of the opinion that translators are not well treated and recognized in the translated texts. Their names are faintly written in one obscure corner of the book. What could be done to enhance their recognition?

TF: No response.

NOI: Finally sir, I sincerely wish to thank you immensely for obliging me this interview. Please, feel free to add any useful information on your personal experience as a lecturer, writer, critic, activist, journalist and interpreter.

TF: GENERAL COMMENTS on the questions without direct answers or responses.

Let me freely make these comments.

I must congratulate you for your efforts in professional translation and professional interpreting. As one of your modest teachers, your search of, and for knowledge, in these two intellectual areas are highly infectious and good. I am proud of you.

Like I said earlier, I am neither a translator nor an interpreter. I am not ashamed to confess my limited knowledge.

Apart from the broad spectrum of literary studies, I rebelliously delved into play writing in English, French and Pidgin English as a creative writer and not as a specialist in creative writing. I love 'belles lettres' and social realism via creative writings. Just like late Festus Iyayi, I added to this interest of activist journalism in French and English, I write and work for international news organs in English and French. Thus, I have never moved close to translation and interpreting. You can see how my intellectual weakness in these two areas has exposed me.

E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamary Matlaselo Molumeli,
Best Regards.

E-Interview with Jamary Matlaselo Molumeli, translator of Tunde Fatunde's *La Calebasse cassée* as *Shattered Calabash*

Ngozi O. ILOH (NOI): Good day Dr J. M. MOLUMELI. I am carrying out a research and a critical evaluation of the translation of Professor Tunde Fatunde's play titled *La Calebasse cassée* published in 2002 by Bookcraft at Ibadan, Nigeria. I learnt that Chris Dunton linked you up for the translation. How did you find the translation experience of the said book?

Jamary M. MOLUMELI (JMM): First of all, allow me to react to your observation that Prof Chris Dunton linked me up for the translation. Yes, he did. Chris is actually very fond of Nigerian literature and I suspect he knows Prof Fatunde. I learnt from him that he worked in Nigeria some years ago.

Coming back to the translation, this was not the first work Chris gave me a copy of to read: earlier on, in 1993 or so, he lent me his copy of *Comme ton père* by Gillaume le Touze and other works originally written in French, which I enjoyed very much. Lately, he lent me his copy of *Chuchote pas trop* by Frieda Ekotto.

Again, he would have liked me to do an English translation of Thomas Mofolo's *Moeti oa Bochabela*. All in all, Chris seemingly liked to work with me, probably because he had noted my interest in African literatures and their translations. You will understand why he passed to me the French texts: I am in French and Francophone literatures and have some previous translations into English.

As for the translation experience, I can say, very challenging and yet fascinating. You might know how one proceeds in the task: reading the original version from start to finish, trying to fully understand the theme, the plot, characterization and language wield in their fullest dimensions. Then I began to make preliminary drafts of the play.

NOI: I had wondered why the English title reads as *Shattered Calabash* and not *Broken Calabash*. I had earlier on taken the author to task on that too, but I am not satisfied with the explanation given. What do you think?

JMM: *Broken Calabash* did surface in my very first draft. But as I had to pass my draft to Chris for editing, he sent it back to me with the suggestion of *Shattered Calabash*. To me, the suggestion was even more appropriate, more expressive in the context of the story in that it reflected the desperation of the main actor, Sabine, and her shattered hopes and expectations which she had harboured at the beginning when she got married to Eteki. So, I accepted Chris's suggestion. It was the best in my view.

I should point out that, from the start, Chris had proposed and I had agreed that we would work as a team, the author, Chris and myself: that I would work out an English version and pass it on to him; he would, to some extent, assess the translation quality by comparing the two versions and, where controversial between him and me, he would propose the English version to the author, and eventually get back to me.

This is exactly what happened at the very beginning of the translation, because when he got back to me with *Shattered...* instead of "broken", I looked at him in the face and he quickly explained that he had consulted with the author and this one was agreed. I then applied my mind much more firmly and reached the understanding that I am putting forward. This probably explains how and why Chris eventually prepared the introduction to the play and, in some marketing scripts, figures as the editor of the book.

E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamarly Matlaselo Molumeli,

I for one was not in contact with the author; but I suspect Prof Fatunde was following every progress we made on the translation through to publication because shortly after the play was published by the local Institute of Southern African Studies, I was made aware of its reprint in a three-fold volume by Tunde Fatunde titled *No More Oil Boom and Other Plays*¹⁴, Ibadan (Nigeria): Bookcraft, p. 367-421.

NOI: In Translation Studies, is there any difference between 'Theatrical Translation' and 'Translation of theatre'?

JMM: I am not, by training, a translator. I ventured into the field by way of research. However, I would say that I understand the first concept as referring to the translation of works in theatre/drama, and the second could read, to me, as 'drama on stage', in which case I could not, I suppose, translate the work behind words like *décor*, *mise en scène* and all it would require. I want to believe that there is big difference...

NOI: Since your translation, has the translated play been performed on stage perhaps in South Africa? If yes, did the performance affect your translation in any way even though the play had already been translated?

JMM: I am not aware. All I know is that it was picked up by a colleague of mine at the National University of Lesotho, Sam Akpan. He happens to be a Nigerian Lesotho teaching Theatre and Drama. He did tell me that he had chosen *Shattered Calabash* as his textbook. That was some two, three years back. And he gave me a brief and verbal feedback that it was wonderful. I did not ask him much. I think I was only complacent that I was read and appreciated somewhere. You know we write to be read, we speak to be heard, isn't? And it's always a great pleasure when it happens.

NOI: Now, what is your view on performative translation or rather the translation of performance in theatre?

JMM: It is demanding I can assure you. It requires a very good command of the spoken English, which Chris knew best and helped bring up where relevant. I can recall that at one point I had just uttered a

14. *No More Oil Boom and other Plays* is a collection of Tunde Fatunde's plays published in Ibadan by Bookcraft Ltd in which *Shattered Calabash* features on pages 361-421.

dry, narrative kind of talk, which seemingly did not interpret the emotion of the actor. I was corrected... One must keep in mind that the actors are in a “talking” and not a “discussion” situation, the context is a family one where there are no formalities, everyone being very casual in their approach to others, a context which determines the language they use towards each other.

NOI: Specialists in theatre translation have been going back and forth on the issue of performance and translation and the issue of equivalence? What is your view, given your personal experience as a successful translator?

JMM: Necessarily so. One must find a correct equivalence and observe the language level and context. Actually, one has to balance between formal talk and spoken language or slang, so to say.

NOI: Do you think your translation may need a new edition by now and why if yes or no?

JMM: I think it can still stand as it is, probably because the quality of English, in my view, is good, and the translation quality has not been tested...

NOI: I am really very sorry for taking you to task; it is not really to condemn your translation because I personally appreciate and appraise your translation positively. As a good simultaneous interpreter, don't you think that experience may have contributed immensely in your translation of the play in question?

JMM: Yes, it has, and a great deal. The starting point is to spontaneously come up with translation draft through the quick and steady feel of the running story. So, my experience and skill in

E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jmary Matlaselo Molumeli, simultaneous interpreting¹⁵ helped me to immediately give a version and thus flow with the story. When the idea has taken shape, I would come back to tidy up the translation.

NOI: Finally, sir, I sincerely wish to thank you immensely for obliging me this interview. Please, feel free to add any useful information on your personal experience as an interpreter/ translator in theatre translation.

JMM: I am delighted to be in touch with someone who is interested in my work and wants to take it to a further dimension. You deserve great encouragement in that regard. I would love to see the end product of your endeavour. Keep it up.

However, allow me to say that I still have my draft notes kept somewhere. I have always wanted to share my personal experiences during the translation of Prof Fatunde's play. I think you have rekindled that interest in me, and I hope to find some time soon to put words together and produce an article...

So long!

Conclusion

It is argued from these interviews that using a comparative and analytical interview approach in the evaluation of a translation adds impetus to translation analysis. Thus, arising from the interviews, a methodological approach of analytically evaluating translated works of literature is proposed. This approach termed "authlation"¹⁶ uses author/translator

15. Jmary Molumeli is a renowned international interpreter and translator in South Africa and Southern Africa. He is a Simultaneous Conference Interpreter for several local, regional and international conferences (English - French; English - Sesotho). Apart from translating Tunde Fatunde's *La calebasse cassée*, he had translated Naïndouba's play, *The Student of Soweto* from French and published by Morija Sesuto Book Depot, 1994, 48p.
16. "Authlation" is a neologism coined by me as a result of the interview merging the author's and translator's input to enhance the analysis of a given translation, especially where both the author and translator are still alive.

interviews as an extra-textual apparatus for engaging evaluative analysis of literary texts – an approach that can be developed into a full literary translation model. “Authlation” is a neologism coined as a result of the interviews merging the author’s and translator’s input to enhance the analysis of a given translation, especially where both the author and translator are still alive. Unlike traditional practices, the interviews project the translator and his significance in the scheme of literary translation, notably theatrical translation that hardly has any critical works to it. They further project modalities for author/translator comparative interviews, which will definitely bear on the successful critical evaluation of any literary translation evaluation. This was successfully utilized in the article “Critical Evaluation of the English Translation of Fatunde’s *La Calebasse cassée* as *Shattered Calabash* by Jamarly Molumeli” published in *ASUU Journal of Humanities* (Iloh, 2017, p. 139-156). It may be pertinent to conduct an exhaustive interview based on the analysis arising from the explanation of the choice and the translation of the title of the play.

References

- Fatunde, Tunde. 2002. *La Calebasse cassée*. Ibadan: Bookcraft Ltd.
- Fatunde, Tunde. 2005. *Shattered Calabash*. Translated by Jamarly Matlaselo Molumeli. Lesotho: Institute of Southern African Studies, 2005, in Tunde Fatunde. *No More Oil Boom and other Plays*. Ibadan: Bookcraft Ltd, 2006, p. 367-421.
- Fatunde, Tunde. 2006. *No More Oil Boom and other Plays*. Ibadan: Bookcraft Ltd.
- Iloh, Ngozi O. 2017. “Critical Evaluation of the English Translation of Fatunde’s *La Calebasse cassée* as *Shattered Calabash* by Jamarly Molumeli” in *ASUU Journal of Humanities*, 4(2), 139-156.

E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamary Matlaselo Molumeli, Onwueme Tess. 1984. *The Broken Calabash*. Owerri: Totan Publishers Ltd.

Ngozi Obiajulum ILOH

L'autrice est professeure titulaire au Département des Langues Étrangères, Faculté des Lettres, University of Benin, Benin City, Nigeria (Department of Foreign Languages, Faculty of Arts, University of Benin, Benin City, Nigeria). Elle est spécialiste de traduction et littérature comparée avec une spécialisation en littérature africaine et littérature antillaise. Ses publications couvrent les domaines de la traduction, des langues, de la littérature avec un accent sur le féminisme. Elle est la traductrice du roman « Femmes de Centrafrique, âmes vaillantes au cœur brisé » d'Yvonne Mété-Nguemeu (2008) sous le titre « Women of Central African Republic: Valiant Souls with Broken Hearts ».

Contacts : ngozi.iloh@uniben.edu; iloh214@gmail.com

En ligne à :

<https://www.revues.scienceafrique.org/tafsiri/texte/ngozi2021/>

Pour citer cet article : Iloh, Ngozi Obiajulum. 2021. E-Interviews by Ngozi Obiajulum Iloh with Tunde Fatunde, author of *La Calebasse cassée*, and Jamary Matlaselo Molumeli, translator of the English version. TAFSIRI. Revue panafricaine de traduction et d'interprétation, 1(1), 145-159. DOI : 10.46711/tafsiri.2021.1.1.8